

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient de:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA BIBLIOTHÈQUE

PER
B-205

Des Bonnes Lectures Illustrées

PUBLICATION MENSUELLE. — No 2



MA BELLE-MÈRE

—•—•—•—•—•—•—
ÉDITEUR :

La Société de Publication des Bonnes Lectures Illustrées
TROIS-RIVIÈRES, QUÉ.

PER
B-200

Beaupré

MA BELLE-MÈRE

I

— Là ! dit ma nourrice, quand elle eut fini : peut-on voir quelque chose de plus joli que ça ?

Cà, c'était moi.

Je m'élançai vers la glace d'une haute armoire d'ébène, pour contrôler l'opinion de Manette et (je puis bien le dire aujourd'hui) ce que je vis lui donna pleinement raison. On n'aurait guère pu, en effet, voir quelque chose de plus joli que la petite fille de huit ans qui me rendait mon sourire dans la glace. Des yeux noirs, brillants d'orgueil et de joie, un front d'une blancheur éblouissante, un nez délicat, presque trop bien fait pour un nez d'enfant, des lèvres de rubis, assez entr'ouvertes pour laisser voir des petites dents toutes neuves, admirablement rangées ; des cheveux dorés, longs à toucher le bord de ma robe, tout cela composait un ensemble fort agréable que je me complus à regarder longuement.

— Pour sûr, qu'elle est jolie ! " répondit Fantille, la fille de chambre, que ma nourrice avait appelée afin de s'aider de ses conseils au sujet de ma toilette ; car j'avais une toilette toute neuve et des plus élégantes, expédiée de Paris la veille même. Pour la première fois de sa vie, Manette avait essayé de placer un ruban de satin ponceau dans ma chevelure flottante et, bien que ses doigts peu effilés n'eussent point donné au nœud toute la grâce désirable, il est positif que l'éclat de cet ornement faisait singulièrement ressortir celui de mes yeux, ainsi que l'or de mes cheveux.

— Gageons, reprit Fantille, qu'elle fera plus d'effet que la ma...

Un coup de coude de ma nourrice lui coupa le mot sur les lèvres, J'allais lui demander ce qu'elle voulait dire, car le geste de nounou ne m'avait pas échappé, mais mon père étant entré, j'oubliai tout pour sauter à son cou et l'embrasser follement.

J'aimais mon père avec passion. Depuis cinq ans que j'avais perdu ma mère dont il ne me restait qu'un souvenir très doux, mais très vague, je n'avais pas eu d'autre affection que lui. Mon tempérament délicat et op nerveux réclamant l'air de la campagne, il s'était retiré avec moi dans un vieux château en assez mauvais état, qu'il possédait au fond du Périgord, et dont il avait fait réparer et meubler à notre usage la tourelle la moins ruinée. Il pensait n'y séjourner que quelques mois, mais ma santé s'y fortifia tellement qu'il résolut de me faire jouir davantage d'un air aussi vivifiant. Peu à peu, il se créa des occupations de *gentleman farmer*. Une partie des terres fut mise en rapport : il s'intéressa aux plantations, aux métairies ; et comme il n'aimait pas à se séparer longtemps de moi, il m'emménageait le plus souvent dans ses tournées, en voiture ou même

à cheval ; car, depuis deux ans qu'il m'avait acheté le plus mignon des poneys, j'étais devenue une écuyère fort distinguée.

Oh ! la bonne vie que nous menions ! Pendant que mon père allait avec les hommes visiter ses domaines, moi, je restais assise auprès du foyer. Les fermières me faisaient fête. Je bavardais avec elles, avec leurs enfants, leurs drôles, aux cheveux embroussaillés, aux pieds nus, dont j'eus bientôt appris le patois. Je buvais leur délicieux lait, tout chaud, je croquais leurs châtaignes et je recevais leurs compliments, d'un air d'affabilité digne. Je me sentais si bien la reine de tout ce petit monde !

Au retour, si le sommeil me prenait, mon père m'asseyait sur ses genoux, m'entourait de son manteau, ne laissant à découvert que mon petit visage ; puis, il mettait sa fine jument au grand trot. Je me blottissais contre lui, ravie de me sentir emporter si vite, plongée dans un engourdissement délicieux qui n'était ni le rêve ni la veille ; et si j'ouvrais parfois mes yeux, ils rencontraient aussitôt son regard et son sourire.

Ce n'est pas que mon père fût d'une nature joyeuse. Il était, au contraire, plutôt froid, réservé ; en outre, la mort de ma mère avait ajouté à sa gravité une grande mélancolie ; mais pour moi, il avait toujours un sourire. C'est que j'étais sa consolation, sa joie, son rayon de soleil ; et lui, il était mon tout. Je baisais matin et soir le portrait de ma mère, mais avec un sentiment de tendresse dénué de regrets, car grâce à l'affection de mon père, je n'avais jamais senti que rien me manquât.

Je l'embrassai donc avec ma fougue habituelle ; sur le front, sur les yeux, sur les mains, partout où je pouvais l'attrapper. Puis, me reculant :

— Regarde, lui dis-je, comme je suis belle.

— Charmante ! répondit-il, après m'avoir examinée du haut en bas.

— Vous vous êtes distinguée, Manette, ajouta-t-il : elle me semble très bien ainsi.

— Mais, toi, repris je, comme tu es beau ! ça, pourquoi donc sommes-nous si beaux tous les deux ?

Et j'éclatai de ce rire heureux de l'enfance qui ne prévoit rien au delà du plaisir présent.

Mon père jeta un coup d'œil sur Manette, puis sur Fantille. Elles sortirent toutes deux sur la pointe des pieds, comme si elles avaient craint de réveiller un malade.

Il s'assit alors et me dit :

— Causons.

Je battis des mains.

— Quel bonheur ! quel bonheur ! m'écriai je : tu vas donc rester à la maison, aujourd'hui ? Je t'aurai donc à moi ? Maintenant, tu sors presque tous les jours sans m'emmenor. Oh ! quel bonheur !

Et j'entourai son cou de mes bras.

— Prends garde, chérie, me dit-il : tu chiffonnes mon col."

Comment ce mot si simple me fit-il pleurer ? Il faut dire que, bien que très fortifiée, j'étais encore terriblement nerveuse. Et puis, qui pourrait nier qu'il existe des pressentiments ? Jamais, auparavant, mon père n'avait réprimé d'un mot ni d'un geste, les plus fougueux élans de ma tendresse. Que signifiait ce respect tout nouveau de son costume ? Et si je voulais le chiffonner, moi, ce col ? si cela m'amusait ? Allait-il me faire de la peine, faire pleurer sa petite Toinette pour un col de chemise ?

—Écoute, papa, lui dis-je, d'un air de généreuse condescendance : je ne pleurerai plus ; laisse moi chiffonner ton col.

Il sourit, mais repoussa ma main, en disant :

—Non, Toinette, pas aujourd'hui. Sois sage : il faut que je reste beau et toi, belle.

Il m'assit alors sur ses genoux et, s'emparant de mes petites mains :

—Écoute-moi bien, mon enfant chérie, j'ai à te parler sérieusement. Ne t'est-il jamais arrivé de penser que tu n'as pas de mère et que toutes les petites filles en ont une ?

—J'ai maman qui est au ciel.

—Oui, reprit-il, d'une voix qui tremblait légèrement, mais ta maman qui est au ciel ne peut plus s'occuper de toi : il t'en faut une autre sur la terre. Je vais te la donner aujourd'hui. Viens avec moi, nous irons la chercher ; elle nous attend dans la cathédrale de Périgueux. Manette va te mettre ton chapeau neuf, tes beaux gants ; et ta nouvelle maman sera bien contente d'avoir une jolie petite fille comme toi.

—Mais, moi, je n'en veux pas, dis-je très en colère : je ne veux pas de maman ; je n'irai pas la chercher et je n'en aurai pas !

—Antoinette, dit mon père, d'un ton affligé : tu es méchante et tu me fais beaucoup de peine.

—C'est toi qui es méchant de vouloir me donner une maman et c'est moi qui ai de la peine.

—Je suis trop bon, au contraire, et tu en abuses, ma fillette, reprit-il en allant tirer le cordon de la sonnette, ce qui fit apparaître nonou si subitement que j'ai pensé, depuis, qu'elle avait dû rester derrière la porte.

—Manette, ordonna mon père : vous allez mettre à Mlle Antoinette son chapeau et ses gants, puis vous me l'amènerez dans le grand salon. Et si tu n'es pas obéissante, ajouta-t-il, en me regardant, d'un air sévère ; tu auras affaire à moi.

Pour le coup, j'éclatai en sanglots. Mes larmes roulèrent à flots sur ma robe de soie, sur les rubans du chapeau que Manette tenait à la main, sur les gants clairs qu'elle m'avait tendus et que je venais de prendre machinalement. Ce fut une cataracte, un déluge.

—Quoi faire ? mou Dieu, quoi faire demanda ma nourrice, tout effarée.

—La laisser, évidemment, dit mon père, en s'éloignant : on ne peut pas l'emmener dans cet état.

Et il ajouta, comme se parlant à lui-même :

—J'aurais dû me décider quatre ans plus tôt, elle ne s'en serait pas doutée. Ma pauvre Edmée, pardonne-moi : j'ai manqué de courage.

Et comme si le souvenir de ma mère l'eût attendri pour moi, il se rapprocha, me prit dans ses bras, laissa les miens se nouer autour de son cou, tandis que mes larmes roulaient sur sa cravate, sur son plastron, sur son gilet. Après m'avoir donné un baiser bien tendre, comme autrefois :

—M'aimes-tu ? demanda-t-il.

—Oh ! oui, de tout mon cœur !

—Eh bien ! si tu m'aimes, tu aimeras ta nouvelle maman pour l'amour de moi.

—Jamais ! m'écriai-je en pleurant plus fort : je n'en veux pas !

Il me posa à terre, leva les épaules, d'un air mécontent ; puis regardant ma nourrice :

— Il faudra le temps, dit-il. Tâchez de la préparer, Manette ; je pars et je vous saurai gré des dispositions dans lesquelles je la retrouverai.

Dès que son pas eut cessé de se faire entendre dans le corridor, Manette rappela Fantille et lui fit part de ce qui venait de se passer. Toutes deux accompagnèrent l'exposé des faits de nombreux commentaires auxquels je prêtais une oreille attentive, tout en paraissant uniquement occupée à sangloter sur l'épaule de Manette qui remuait les genoux, d'un mouvement inconscient, comme si j'avais eu quelques mois à peine et qu'il fût l'heure de m'endormir.

Ma nourrice, Manette Badier, que j'appelais généralement *Manou*, réunissant ainsi, dans une abréviation enfantine, son nom et sa profession, était une de ces Nivernaises qui, dès le berceau, sont destinées par leur mère à devenir nourrices sur lieu, comme les fils aînés des ingénieurs sont destinés par leur père à entrer à Polytechnique. La santé et les aptitudes de Manou ayant répondu aux espérances maternelles, elle fut envoyée, un an après son mariage, avec le poupon qui venait de lui naître, dans l'un des meilleurs bureaux de Paris où mon père l'alla chercher, en compagnie de notre docteur, lorsque celui-ci eut constaté que ma mère n'avait pas de lait et que j'étais trop frêle pour m'arranger du biberon.

Une fois la nourriture finie, Manou qui était devenue veuve, ne se fit point prier pour rester à la maison, en qualité de bonne d'enfant. Elle ne m'avait donc pas quittée depuis ma naissance et elle exerçait sur moi, par le prestige de sa tendresse qui était réelle, une influence d'une utilité fort contestable. Mon père qui la voyait dévouée et ne savait à qui me confier, lui laissa sans peine l'autorité que lui donnaient ses services ; mais, quoique Manou fût une rusée, ses défauts ne passèrent pas toujours inaperçus aux yeux de son maître. Ce qu'il en vit et ce qu'il en devina était peut être le motif qui l'avait décidé, après bien des hésitations, à me donner une belle-mère. J'avais près de neuf ans ; il était temps que je subisse une direction plus éclairée et que la nourrice ne gardât dans ses attributions que les soins exclusivement matériels.

Manou sentait combien elle allait perdre à cette transformation de notre existence ; aussi la voyait-elle de fort mauvais œil, et mon père qui craignait l'effet de son mécontentement sur mon esprit, lui avait enjoint expressément de me laisser tout ignorer, jusqu'au dernier instant. Il pensait qu'un mot de lui suffirait à me bien disposer ; car, d'ordinaire, je lui obéissais très volontiers. Il avait compté sur mon affection ; mais non sur la jalousie que l'intensité même de cette affection éveillait dans une nature nerveuse, sensible jusqu'à la souffrance et aussi, il faut bien le dire, absolument sauvage ; car, à part la prière quotidienne qu'elle me faisait réciter d'une façon toute machinale, Manou ne m'avait jamais inculqué d'autre notion de morale que de m'endormir aussitôt couchée, de ne pas déchirer mes robes et de manger bien proprement.

Mon père partit donc. Il ne revint que fort tard dans la nuit. Le chagrin et la curiosité m'avaient tenue éveillée, quoique Manou m'eût mise dans mon petit lit, à l'heure ordinaire. J'étais en train de compter les dents que formaient sur le mur l'ombre des broderies de mes rideaux, lorsque les roues d'une voiture firent crier le sable de l'avenue. J'entendis le

piamment des chevaux, arrêtés net, après une course rapide, le bruit de la portière qu'on ouvrait, la voix de mon père, son pas... et un autre pas aussi qui fit courir un frisson de colère dans mes veines d'enfant. Je n'avais pas voulu aller à elle, cela n'avait servi de rien : elle était là !

Je fermai brusquement les yeux en l'entendant marcher dans le corridor sur lequel ouvrait ma chambre ; et, malgré les battements rapides de mon cœur, je parvins, par un énergique effort de volonté, à donner à ma respiration la douceur régulière qui indique un profond sommeil. Oh ! si elle avait pu se douter de la haine avec laquelle je la regardais venir, entre mes paupières mi-closes !

II

Elle s'avança vers mon lit ; je sentis deux lèvres fraîches sur mon petit front brûlant.

— Chère mignonne, dit une voix très douce qu'il me semblait avoir déjà entendue : dort-elle bien ! Je me réjouis de la voir éveillée, demain."

Mon père aussi m'embrassa légèrement, puis tous deux sortirent sans bruit. J'ouvris les yeux pendant qu'ils partaient et je la vis très bien. Je ne m'étais pas trompée : je la connaissais.

Mlle des Noux était venue avec sa mère, en visite au château, il y avait environ un mois. Elle était belle, agréable, et je m'amusai infiniment avec elle, d'autant plus que je vis qu'elle me trouvait jolie et intelligente : les enfants remarquent très bien cela. J'aurais été charmée qu'elle revint en visiteuse ; mais comme maîtresse de la maison, comme femme de mon père, comme ma belle-mère, enfin, oh ! non. On ne m'avait point demandé mon consentement, on ne l'aurait pas. Je voulais être tout pour mon père, comme autrefois ; je voulais qu'il fût tout à moi ; on ne prendrait pas mon bien comme cela, sans que je le défende.

À cette pensée, je fis un saut dans mon lit et j'allais rouvrir les yeux, lorsque Fantille entra dans la chambre, sur la pointe des pieds, pendant que Manou commençait à ôter les épingles qui tenaient sa coiffe.

— Eh ! bien, demanda Fantille : vous l'avez vue ?

Pardine ! si je l'ons vue, pour sûr, et je la verrons ben de trop à ct'heure, dit Manou qui revenait volontiers à son patois, quand elle se trouvait en tête à tête avec Fantille.

— Elle est bien mignonne tout de même, reprit la fille de chambre : elle m'a souri bien gentiment, en me disant bonsoir, pendant que je les éclairais.

— Bah ! fit Manou, elle veut nous *aminauder*, mais elle ne me prendra pas dans ses filets. Venir manger le bien de ct'innocente, est-ce que ça n'est pas une horreur ?

— Ah ! riposta Fantille qui, décidément, semblait séduite : elle est donc pauvre ?

— Je ne dis pas, reprit Manou ; mais une femme de ct'âge-là, ça peut avoir des douzaines d'enfants, et, alors, qu'est-ce qu'elle deviendra, la mienne ?

Fantille elle-même sembla consternée à l'idée de ces douzaines d'enfants évoquées par l'imagination féconde de Manou.

Peut-être aurais-je éprouvé une impression toute contraire, car j'adorais les enfants ; mais ceux-là, ces êtres imaginaires qui ne s'offraient à l'esprit de Manou et au mien, par conséquent, que comme des usurpateurs, ceux-là ne m'inspiraient aucune tendresse.

— Sans compter, reprit l'inexorable Manou, que Monsieur les aimerait probablement plus qu'elle : on préfère toujours les derniers. ”

Oh ! alors, je les détestai tout à fait, d'avance. Me prendre ma fortune, cela me touchait médiocrement, mais me ravir l'affection de mon père..... Par exemple ! qu'ils y viennent ! C'était bien trop d'elle, déjà.

— Il faut espérer qu'ils n'en auront pas, répondit Fantille qui s'en alla, sur cette parole conciliante.

Manou hocha énergiquement sa tête décoiffée, ce qui fit se dérouler en spirale le petit colimaçon noir, bien serré, qu'elle se confectionnait tous les matins, à grands renforts d'épingles, avec des cheveux qu'eût enviés une duchesse. Puis, après une toilette de nuit sommaire et une prière plus sommaire encore, elle vint appliquer sur mes joues son baiser de nourrice, en murmurant :

— Pauvre chatte, dort elle bien ! Elle ne se doute guère que son malheur est entré aujourd'hui dans la maison, ”

Je ne jugeai pas à propos de me réveiller ostensiblement. Ce que je venais d'entendre tourbillonna pendant quelques instants dans ma petite cervelle : je vis Mlle des Noues avec sa mère, au milieu d'une ronde d'enfants qui me prenaient les mains pour me faire tourner avec eux ; malgré mes refus énergiques, il m'entraînaient et je tournais je tournais si bien que je ne m'éveillai pas avant dix heures, le lendemain matin.

Manou m'avait laissée dormir.

— Elle a bien le temps d'avoir du chagrin, répondit-elle philosophiquement à Fantille qui venait voir, de la part de mon père, pourquoi je n'étais pas levée.

Cependant, puisqu'on me réclamait, il fallut se décider à m'habiller et même, comme le disait Manou, à me bichonner. Elle me remit le nœud rouge de la veille avec une robe plus simple, puis je partis, tenant la main de Fantille qui m'emmenait en courant.

— Venez vite ! disait-elle : Monsieur et Madame vous attendent au salon.

— Madame qui ? demandai-je, en ouvrant de grands yeux.

— Mme de la Ronchère, votre nouvelle maman. ”

Mme de la Ronchère... comment ? elle m'avait pris mon nom aussi ! Peut-être même s'appelait-elle Antoinette ? Antoinette de la Ronchère, absolument comme moi ! J'étais indignée. Je savais bien que c'était un joli nom, Antoinette de la Ronchère, et je voulais le garder pour moi toute seule. Très anxieuse, je dis à Fantille :

— Est-ce qu'elle s'appelle aussi Antoinette ?

— Non, répondit Fantille, en riant : cela serait trop drôle. J'ai entendu monsieur l'appeler Thérèse. Mais, entrez, Mademoiselle : il faut que j'aille faire mes chambres. ”

Fantille disparut et j'allais ouvrir la porte, lorsque j'entendis les sons du piano. On jouait un morceau que, malgré moi, je trouvais très joli. Je dis : *malgré moi* ; car c'était elle, évidemment, qui jouait ; elle qui cherchait à nous *aminauder*, avait dit Manou ; elle qui aurait douze enfants

que mon père aimerait mieux qui moi ; elle, le marâtre ; elle l'ennemie. J'hésitais à entrer lorsque mon père ouvrit la porte.

— Ah ! te voilà ? à la bonne heure.

Il me baisa sur le front.

— Viens embrasser ta mère, dit-il, en me conduisant vers sa femme.

Elle avait cessé de jouer, s'était retournée sur le tabouret et me tendait les bras, en souriant. Je la vois encore dans son peignoir blanc, tout brodé, orné de nœuds roses, avec ses yeux bleus, ses bandeaux blonds, son air doux, car elle avait l'air très doux. Bah ! c'était pour *m'aminauder*.

Je levai le bras, et au moment où elle avançait les lèvres, je mis mon coude devant ma figure, de sorte qu'elle n'embrassa que ma manche.

Mais mon père avait vu le mouvement ; il abaissa vivement mon bras.

— Que signifie cela ? dit-il d'un ton sévère.

Elle intervint.

— Laissez-la, je vous en prie : l'affection ne se commande pas. Plus tard, elle viendra d'elle-même à moi.

— Soit, ma chère, l'affection ne se commande pas, mais la politesse est indispensable et je suis résolu à l'exiger dès le commencement. Antoinette, tu vas dire poliment bonjour à ta mère, ou tu seras punie.

— Bonjour Madame, fis-je, de l'air le plus dégagé que je pus prendre.

— Pas ainsi, reprit-il ; dis : bonjour, maman.

— Non...

C'était la seconde fois que je résistais à mon père. Quoique très bon et d'une extrême indulgence pour mes enfantillages, il avait toujours su se faire obéir jusqu'alors.

— Dépêche-toi ! ordonna-t-il.

— Je ne veux pas.

Il me prit dans ses bras, détourna son visage que je voulais baiser pour lui prouver que c'était contre elle que je me révoltais, non contre lui, et il me porta dans un cabinet de toilette éloigné, dont on ne se servait plus.

— Là ! dit-il, en me posant à terre : tu y resteras jusqu'à ce que tu aies obéi.

Il ferma la porte, mit la clé dans sa poche et s'en alla.

Je ne sais ce qui domina en moi du chagrin ou de la colère, de la rage, devrais-je dire. J'étais enfermée, prisonnière, et cela à cause d'elle (car, pas un instant il ne me vint à la pensée que c'était ma faute) ; elle seule était coupable, évidemment. Pourquoi avait-elle épousé mon père ? Sans elle, je serais encore libre, heureuse, courant et riant avec lui à travers champs. Oh ! comme je la détestais ! Manou avait dit vrai : le malheur était entré avec elle dans la maison.

Mon chagrin se traduisit par des larmes abondantes et ma colère par de grands coups de pieds dans la porte de ma prison. Ils attirèrent Manou.

— Ma pauvre chatte, dit-elle : qui est-ce qui t'a enfermée là ? Je vas tâcher de t'ouvrir.

— C'est papa, parce que je n'ai pas voulu dire *maman* à madame Thérèse.

Je venais de trouver cette appellation ingénieuse qui m'évitait de désigner mon ennemie par le nom que je portais.

—T'a joliment bien fait, répondit Manou : mais si c'est monsieur, je ne peux pas t'ouvrir. Au moins, je te donnerai quelque chose de bon ; on a fait du milliassou (1) à la cuisine, hier soir : je vas t'en quérir une tranche. Pauvre chérie, voilà déjà qu'elle te fait martyriser, la gueuse !

Manou partit, après cette réflexion qui n'était pas de nature à me calmer ; aussi recommençai-je de plus belle mes coups de pieds dans la porte. Cette fois, ce fut ma belle-mère qu'attira le bruit.

—Antoinette, dit-elle, de sa voix douce : ma chère enfant, ne frappez pas ainsi, cela irrite votre père. Il voulait venir vous faire taire, mais j'ai craint sa sévérité et je l'ai prié de me laisser le remplacer. Ma chère petite, reprit-elle d'un ton affectueux : je comprends que vous ne m'aimiez pas, nous nous connaissons si peu ; mais pourquoi me refuser un baiser que tous les enfants donnent volontiers aux étrangers et que je vous rendrais, moi, avec une tendresse vraiment maternelle ?

Elle approcha sa jolie figure de la lucarne ovale qui surmontait la porte, lucarne dont la vitre était absente depuis longtemps.

—Tenez ; dit elle, avec un gracieux sourire : mettez-vous debout sur la pointe de vos pieds ; vous me donnerez un tout petit baiser que personne ne verra, j'irai dire à votre père que nous avons fait la paix et il viendra vous délivrer.

Elle avança encore plus, encadrant au milieu de la lucarne sa tête blonde et rose qui semblait un pastel de Latour.

Je me levai ; je vins près de la porte ; puis, me haussant sur la pointe des pieds, comme elle me l'avait dit, j'avançai ma tête vis-à-vis de la sienne, et je lui crachai en plein visage.

III

Elle avait pâli et s'était éloignée, sans un mot : Après m'être laissée retomber sur mes talons, je courus me blottir dans le coin le plus sombre du cabinet où je m'assis à terre, cachant ma figure dans mes mains, prise, non de remords, mais d'une terreur folle à la pensée de ce que ferait mon père. Car je ne doutai pas un instant qu'elle ne fût en train de lui raconter l'affront qu'elle venait de subir. Ce n'était pas le châtiement que je redoutais, quelque terrible qu'il pût être : quoique mon père ne m'eût jamais frappée, je ne me serais pas trouvée trop malheureuse s'il s'était contenté de ce genre d'expiation. Ce que je craignais par dessus tout, ce qui m'affolait, c'était l'exil. En voyant comment j'avais traité sa femme, n'allait-il pas vouloir m'éloigner ?

Il y a toujours une personne ou une chose terrible dont on menace les enfants indociles. Manou, dans les moments de crise, me parlait du loup-garou ou de l'homme noir ; mon père, lui, ne m'avait jamais effrayée du moindre conte ; mais, quelquefois, quand je m'obstinais :

—Si tu ne m'obéis pas, fillette, me disait-il, tu iras en pension.

Aussitôt, je devenais souple comme un gant : il m'aurait fait passer par un trou de souris avec cette phrase-là.

Hélas ! cette phrase menaçante, il me semblait déjà l'entendre retentir

(1) Gâteau périgourdin, composé de maïs et de citrouille.

à mes oreilles. D'autant plus que cela lui ferait plaisir, à elle, que je m'en aille : elle aurait le champ libre ; elle se ferait aimer de mon père, tandis que moi, il m'oublierait et je passerais toute ma vie, enfermée dans une classe, ne pouvant ni courir, ni parler, ni chanter, sans permission ! Pour un cœur passionné comme était le mien, pour une nature éprise de liberté et habituée à en jouir pleinement, la pension était une torture dont la seule idée me remplissait d'épouvante.

Manou ne tarda pas à m'apporter la tranche de milliassou promise, en me recommandant de ne pas laisser *comme ça* voir tout ce que je pensais.

—Tu peux bien ajouta-t-elle, la détester tant que tu voudras, mais tu n'a pas besoin de le dire.

Mon cœur était trop oppressé pour me permettre de sentir la faim : je laissai le gâteau, mais je ramassai le conseil.

—Oui, pensai-je : je la détesterai toujours, mais je ne le laisserai plus voir à papa.

C'est ainsi que la haine me conduisit à l'hypocrisie, moi qui avais toujours été franche jusqu'à la hardiesse. Hélas ! quand cet horrible sentiment entre dans une âme, il ne tarde pas à flétrir ce qu'il y a rencontré de bon. Manou, d'ailleurs, attisait ce mauvais feu, avec sa rouerie de paysanne, se souciant peu de sa responsabilité, ne s'en doutant même pas ; car, pour son étroit cerveau, l'aversion que je portais à ma belle-mère était fort naturelle, partant, légitime. La morale de Manou, je l'ai dit, se réduisait à peu de chose. Certes, une personne sage et bonne aurait pu m'influencer dans un meilleur sens ; cependant, je ne dois point accuser Manou de mes fautes : ma haine était bien à moi, c'était bien mon égoïsme jaloux qui me l'avait inspirée ; aussi, malgré la complicité, malgré l'approbation de ma nourrice, malgré les beaux raisonnements que je me faisais à moi-même pour justifier à mes propres yeux ce sentiment que je m'efforçais de croire invincible, ma conscience de huit ans me reprochait confusément mes torts.

Néanmoins, pour le moment, je n'en étais qu'aux regrets ; quant aux remords, hélas ! ils devaient se faire attendre encore longtemps.

Chaque bruit me faisait tressaillir : l'aboiement du chien de garde dans la cour, le vol des pigeons sur le toit, le grignotement d'une souris dans la chambre voisine, tout me semblait l'écho des pas de mon père venant me tirer de ma prison pour me conduire dans une autre, lointaine, où jamais plus je ne le verrais. Oh ! tout, tout, plutôt que cela ! Je l'appellerais maman, je l'embrasserais, je la caresserais, quitte à la détester encore un peu plus en secret ; mais je ne m'en irais pas de la maison, on ne m'emmènerait pas : je m'accrocherais aux rideaux, aux meubles, aux portes, aux murs...

Cette fois, c'était mon père. Il ouvrit la porte et me dit, d'un ton calme :

—Viens, Antoinette ; nous allons déjeuner.

—Je serai sage ! m'écriai-je ; et, ne pouvant atteindre à son visage, j'embrassais ses mains, en pleurant.

—Oui, répondit-il : ta mère me l'a dit. Je te pardonne. Mais qu'as-tu donc, mon enfant, tu es singulièrement nerveuse ?

Ce que j'avais ? j'étais abasourdie. Comment ! elle lui avait dit que

je serais sage, il me pardonnait ; mais, alors, elle ne lui avait donc rien raconté ?...

Je suivis mon père sans comprendre, baisant toujours sa main qui tenait la mienne et laissant, de temps en temps, échapper un sanglot que l'effroi passé avait laissé dans ma poitrine.

Ma belle-mère était à table et nous regardait venir, de son air aimable. Conduite par mon père, je l'embrassai, sans effusion, assurément, mais on ne m'en demandait pas. Il me répéta de l'appeler maman : je le fis ; puis j'allai m'asseoir à ma place où je demeurai silencieuse, repassant dans ma petite cervelle tous les incidents de ce dénouement mystérieux. Quand je le racontai à Manou, en lui exprimant ma surprise du silence de ma belle-mère.

—Bah ! dit-elle : c'est pour mieux cacher son jeu.

Et je crus Manou, sur parole, sans aucune preuve, perdant que je me refusais à croire ma belle-mère qui me disait tendrement qu'elle m'aimait à croire mon père que j'adorais. Tant il est vrai que le cœur coupable est aussi disposé à la crédulité qu'il est rebelle à la foi.

Il ne se passa plus de scène aussi violente : mon père ne l'aurait pas toléré ; cependant, je continuai à nourrir le même sentiment d'animosité contre ma belle mère et à lui faire sentir brutalement quand je pensais être sûre du secret ; car elle continuait à *cacher son jeu*, ne révélant rien à mon père des amertumes quotidiennes dont ma méchanceté enfantine remplissait sa vie. On dit qu'il n'y a plus de saintes dans notre existence moderne ; eh ! bien, moi, j'en ai vu une, j'ai vécu avec elle. Oui, c'était bien une sainte, cette femme héroïque qui trouvait toujours une excuse pour atténuer mes torts envers elle ; un sourire, pour accueillir le mari indifférent et l'enfant hostile.

J'ai dit le mari indifférent. C'était vrai. Très courtois, très prévenant avec sa femme, mon père ne se montrait jamais affectueux, ni même jamais intime. Tandis que, dans mes instants de sagesse, il me caressait tendrement, avec elle, je le voyais toujours réservé, presque cérémonieux. Ils ne se tutoyaient point et je n'étais pas peu fière de dire *tu* à mon père, lorsque Mme Thérèse lui disait *vous*.

Ma nature se prêtait moins que celle de Manou à la dissimulation ; en outre, mon âge me rendait sujette à négliger la prudente résolution de ne jamais laisser paraître devant mon père mes sentiments à l'égard de Mme Thérèse. Il m'arriva donc plus d'une fois de m'oublier jusqu'à l'insolence et même jusqu'à la grossièreté. Dans ces circonstances, mon père ne manquait pas d'intervenir et de m'obliger à réparer ma faute ; mais il le faisait avec le calme d'un homme qui tient à ce qu'on remplisse un devoir strict, jamais avec la vivacité qui eût été naturelle au mari d'une femme aimée en la voyant insultée, même par une enfant.

Malgré mon âge, je saisisais parfaitement cette nuance et je remarquais fort bien que le sourire de Mme Thérèse, toujours aussi doux, devenait mélancolique ; mais, loin de me trouver désarmée par la tristesse de la jeune femme, je l'attribuais au sentiment qui m'animait.

"Elle est jalouse de moi comme je suis jalouse d'elle," pensai-je, et je me l'en aimai pas davantage, au contraire.

IV

Trois ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels aucun incident ne modifia sensiblement notre vie. Mon père était toujours grave et froid, Mme Thérèse, triste, douce et pâle ; moi, brusque, fantasque, tantôt folle de gaieté, tantôt noire de jalousie.

Manou qui ne pardonnait pas à ma belle-mère d'avoir pris en main le gouvernement de la maison et de l'exercer avec autant de sagesse que d'habileté, continuait à m'exciter sournoisement contre elle et à réprimer les velléités d'apaisement qui me venaient quelquefois, plus par lassitude que par repentir.

Fantille, elle, au contraire, avait pris carrément le parti de Mme Thérèse au service de laquelle mon père l'avait spécialement attachée.

C'était une étrange fille que cette Fantille, et une honnête nature. Jolie, avec des yeux brillants et une bouche un peu grande, garnie des plus belles dents du monde, elle portait crânement le mouchoir de soie, noué sur le chignon, en usage dans le Périgord pour la coiffure des femmes du peuple. Elle ne voulait pas se marier, son ambition étant de gagner assez pour faire entrer au séminaire un jeune frère, seul rejeton survivant de sa famille et dont la vocation ecclésiastique s'était manifestée dès l'enfance. Tous les gages de Fantille passaient à l'entretien de cet enfant ou à ses mois d'école. Elle avait dit adieu à la coquetterie pour sa propre personne, mais elle en gardait beaucoup pour celle de sa maîtresse à laquelle elle s'était profondément attachée, lui sachant presque autant de gré d'être jolie que d'être bonne.

Cet attachement avait créé entre la femme de chambre et ma nourrice un antagonisme véritable, mais beaucoup plus âpre du côté de Manou qui détestait cordialement la maîtresse de Fantille, tandis que celle-ci, tout en adorant Mme Thérèse, continuait à m'aimer comme autrefois et eût donné beaucoup pour nous rapprocher l'une de l'autre.

J'atteignis ainsi mes onze ans. Le moment de ma première communion approchait, car on la faisait de bonne heure à la Ronchère. Depuis un an que je suivais le catéchisme, mon esprit avait saisi facilement les instructions qu'on y donnait et ma mémoire les avait retenues de même ; mais mon cœur s'était montré plus rebelle. En apparence, j'étais la mieux préparée ; mais aux yeux de Dieu qui voit le fond de l'âme, hélas ! je me trouvais bien plutôt la dernière. Dans ma conscience, enfin éveillée, il se produisait une confusion et, si je puis m'exprimer ainsi, une collision entre les nouveaux principes qu'on voulait m'inculper et les excitations plus fréquentes, plus violentes que jamais de ma nourrice qui craignait que je ne finisse par lui échapper tout à fait. Jusqu'alors, elle avait été le véritable directeur de ma conduite ; car, bien qu'elle ne vint qu'en second dans mes affections, c'était à elle que je recourais en cas de difficultés, mon père m'imposant trop maintenant, pour que j'eusse avec lui une entière ouverture de cœur.

Ce fut donc dans la chambre de Manou que je vins, le matin du jour mémorable où je dus faire ma première confession. Jusque-là, je m'étais refusée énergiquement à remplir ce devoir de la vie chrétienne et mon père avait prié notre bon curé de ne pas insister avant que l'approche de la première communion la rendit indispensable.

Ce fut avec les plus sombres pensées que j'entrai dans la chambre de Manou. Cette chambre, contiguë à la mienne, était pourtant jolie, car j'y avais habité longtemps avec elle, et on y avait réuni tous les objets qui pouvaient flatter mes regards ou mon imagination : un papier de tenture et des rideaux de teintes claires, un joli tapis semé de bouquets de roses, une étagère de forme gracieuse sur laquelle étaient rangés tous les bibelots que j'avais reçus en cadeau : ménage de porcelaine de Chine, service à thé minuscule en métal anglais, quatre petits magots japonais, faisant danser une tortue, dont la fine écaille était véritable ; sur la plus haute planche, une jolie statuette de N.-D. de Lourdes, entourée de deux porte-bouquets de cristal, remplis dans la saison des fleurs. D'ordinaire, mes yeux s'arrêtaient avec plaisir sur tous ces petits trésors, mais aujourd'hui, j'étais trop troublé. Il s'agissait de prier Manou de m'aider de son expérience ; or, cette expérience de Manou était un peu ancienne ; car, depuis que la brave femme habitait la maison, elle avait toujours refusé de s'approcher du confessionnal, sous le fallacieux prétexte qu'elle ne pouvait se confesser qu'à son curé.

— Manou, dis-je, très anxieuse : c'est pour tantôt ; comment faut-il faire ?

Je crois qu'au fond, Manou ne le savait guère plus que moi, mais le souci de sa dignité l'empêcha d'en rien laisser paraître.

— Attends, ma fille, dit-elle : je vas quérir mon paroissien.

Le paroissien de Manou était un livre de dimensions respectables, imprimé en gros caractères, bourré d'images que je connaissais bien, car elles avaient toutes passé par mes menottes de bébé quand il s'agissait de me faire tenir tranquille à la messe où j'assistais, assise sur un prie-Dieu. Mais, aujourd'hui, ce n'était pas ces images qu'il s'agissait. Elles furent mises de côté sur la commode et Manou, tenant son livre le haut en bas, déclara qu'il était si tellement fin qu'elle ne pouvait pas trouver l'endroit.

— Mais, toi, ajouta-t-elle : avec tes petits yeux, tu vas voir ça tout de suite.

Il s'en fallut que ce fût tout de suite. Cependant, après de minutieuses recherches, je trouvai et je lus :

— *Examen de conscience.*

— Va ! dit Manou.

— *Foi* : doutes volontaires, superstitions, songes, bonne aventure...

Je relevai la tête.

— Va toujours ! dit Manou.

— Lectures défendues, railleries... Mais, interrompis-je, qu'est-ce qu'il faut mettre ? Je n'ai rien fait de tout cela, n'est-ce pas ?

Manou gratta son bonnet et je compris qu'elle aussi était fort embarrassée. Il y avait bien quelqu'un qui m'aurait tirée immédiatement d'inquiétude, mais recourir à elle et surtout pour une telle chose, plutôt mourir !

A ce moment, Fantille vint avertir Manou que Monsieur voulait déjeuner plus tôt.

— Tiens ! dit-elle, en me voyant le paroissien dans les mains, qu'est-ce que vous faites donc là mademoiselle Antoinette ?

— Elle fait son examen de conscience, dit Manou, pendant que je rou-

gissais prodigieusement ; mais je ne me rappelle plus trop comment ça se rédige et si vous vouliez l'aider, Fantille...

Fantille jeta un coup d'œil rapide sur le petit crayon d'ivoire, puis sur la double feuille que j'avais préparés.

— Ah ! dit-elle, la pauvre ! elle n'a pas besoin de tout ça... Dites seulement que vous détestez votre belle-mère, mademoiselle Antoinette, et que vous lui faites toutes les misères possibles ; pour le reste, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

Là-dessus, elle sortit. Je restai atterré.

Manou haussait les épaules, murmurant que Fantille n'y entendait rien non plus ; mais moi, je sentais bien qu'elle avait dit vrai. Oui, mon péché capital, mon seul péché grave, c'était la haine que je portais à Mme Thérèse, et ce péché-là, non seulement je ne m'en repentai pas, mais je ne voulais point y renoncer.

L'idée de dissimuler, de mentir en confession, ne me vint pas un instant. Depuis quelque temps, grâce aux instructions que nous faisait au catéchisme notre bon curé, mon horreur instinctive pour le mensonge avait repris le dessus, en acquérant même plus de force, par le raisonnement. Fantille venait donc de dire la vérité : à part ma jalousie, je n'avais guère de fautes à me reprocher. Je m'étais corrigé soigneusement de mes autres défauts, pensant en quelque sorte acquérir ainsi le droit de conserver celui-là. Plus de mensonges, plus de coquetterie, plus de paresse, rien, rien que ma haine et les mille manières dont je savais la manifester.

Il n'y avait pas à reculer, le moment était venu : j'allais savoir si Fantille et ma conscience avaient raison.

Notre château était bâti sur la colline au pied de laquelle se trouvaient le village et l'église. C'était une vieille petite église que j'avais toujours beaucoup aimée. Les tableaux noirs dont les saints personnages semblaient de vagues apparitions ; les vitraux anciens, criblés de petites baguettes de plomb ne laissant passer qu'une lueur mystérieuse ; les longues dalles usées, couvertes d'inscriptions funéraires dans lesquelles je lisais notre nom, parmi des mots latins qui m'étaient inconnus, tout me plaisait, tout me charmait. J'avais une affection filiale pour la vieille statue de la sainte Vierge dont la peinture rongée laissait voir la pierre sous les vêtements brodés d'or qui faisaient l'admiration de nos paysans. Moi, j'aimais surtout la figure douce de la divine mère à laquelle j'avais adressé tant de prières enfantines.

Il y avait ce jour-là un petit brouillard léger et comme lumineux qui me cachait la pente que je descendais, en sorte qu'il me semblait que j'avancerais dans le vide. Je marchais recueillie, à côté de Fantille qui m'accompagnait. Bien que très anxieuse, j'étais très résolue : je dirais tout...

Le bon curé m'attendait en récitant son bréviaire dans le jardin. Il me fit signe d'entrer à l'église pendant qu'il allait revêtir son surplis. Je me jetai aux pieds de la Vierge et lui demandai du courage ; car j'étais effrayée d'avance de ce qu'il allait répondre à mon aveu. Ce serait terrible, sans doute... Je m'attendais à être foudroyée. Ce fut avec un petit tremblement nerveux que j'entraï dans le confessionnal dont la marche trop basse me forçait à me tenir debout.

Quand j'eus avoué ma haine, franchement, presque brutalement, très

vite, pour avoir plus tôt fini ajoutant cependant que je ne pouvais pas m'en empêcher, que je détesterais toujours ma belle mère et qu'il pouvait bien le lui dire s'il voulait, j'attendis haletante, les joues en feu, sentant mes genoux plier. Toute ma vie, je me souviendrai de cet instant.

Je n'entendais rien : sans doute l'indignation le suffoquait. Je levai les yeux, tremblante, ils rencontrèrent les siens dont le regard me perça l'âme.

— O mon enfant, ma pauvre petite enfant ! dit enfin le bon curé qui suffoquait, non d'indignation, mais de chagrin : je ne puis vous absoudre dans de pareils sentiments. J'ai besoin de causer de ceci avec vos parents, puisque vous y consentez de vous-même. Mais, venez avec moi : nous allons prier la sainte Vierge qu'elle guérisse votre pauvre cœur malade.

Il sortit du confessionnal et alla devant l'autel où je m'agenouillai à côté de lui. Il priait à demi-voix et je voyais une larme rouler sur sa joue creuse. Quand il se releva, il me bénit, puis me dit :

— Allez, ma petite enfant ; priez bien le bon Dieu qu'il guérisse votre malheureux cœur et prévenez votre bon père que j'irai le voir demain.

Le lendemain, en effet, pendant que j'étais accoudée sur la terrasse qui dominait la vallée, je vis surgir le chapeau du bon prêtre sur l'étroit sentier qui y descendait ; puis la figure parut, puis la soutane râpée, et enfin les gros souliers à boucles.

Je quittai aussitôt la place et courus me réfugier dans ma chambre d'où je ne me décidai à sortir qu'une heure plus tard, après avoir vu de ma fenêtre, monsieur le curé redescendre le chemin de la Ronchère.

Que leur avait-il dit ? je l'ignorais, mais j'étais bien sûre qu'on avait parlé de moi. Eh bien ! j'aimais mieux cela : on saurait à quoi s'en tenir, au moins. Mais comment tout cela finirait-il ? Grand Dieu ! il leur avait peut-être conseillé de m'envoyer au couvent ! Cette idée me fut intolérable, et, dans ma hâte d'apprendre quelque chose, je me rendis à la salle à manger quoique l'heure du repas fût encore éloignée. Le couvert n'était pas mis. Je m'assis devant la table où j'appuyai mes coudes, laissant tomber dans mes mains ma pauvre tête qui me semblait lourde comme une pierre. Mon père et Mme Thérèse causaient dans le salon. A un moment où leurs voix s'élevèrent un peu, je compris leurs paroles.

— Il n'y a qu'une solution : le couvent, disait mon père.

— Non, mon ami, répondait-elle : je ne veux pas que votre fille soit éloignée à cause de moi. Ma santé est un peu languissante ; un séjour auprès de ma mère me ferait du bien. Pendant mon absence, les sentiments d'Antoinette à mon égard s'apaiseront : elle pourra faire sa première communion et j'espère que ce grand événement modifiera son caractère. Je reviendrai alors et tout ira mieux. Ne le pensez-vous pas ?

A ces mots, je relevai la tête. A travers l'ouverture de la portière, j'aperçus le mélancolique visage de Mme Thérèse. Elle avait pâli, maigri, depuis son arrivée à la Ronchère. L'idée que j'y étais pour quelque chose me traversa l'esprit comme un éclair.

— Je crois, en effet, répondit mon père, que ce serait une chance de succès ; mais c'est en même temps un grand sacrifice.

— Pour vous ou pour moi ? demanda Mme Thérèse.

— Pour tous deux, ma chère, répondit mon père, de son air grave.

Puis, ses traits se détendirent, un sourire très doux releva sa lèvre

fine ; il prit la main de sa femme et la baisa, en disant d'un ton très affectueux :

—Je vous remercie, Thérèse : votre bonté est adorable.

Elle le regarda avec un peu d'étonnement et son pâle visage s'éclaira d'un rayon de joie.

Le surlendemain, elle était partie.

V

Je l'aurais embrassée de bon cœur au moment où elle montait dans la voiture, comme ces bébés qui, en visite, refusent obstinément d'accorder une parole ou un sourire et qui, au départ, prodiguent les baisers avec les adieux, dans la joie qu'ils éprouvent de s'en aller.

La mienne était grande. Je courus chez Manette, en criant :

—Elle est partie !

Puis, je fis le tour de la pelouse à cloche-pieds, battant des mains. Le reste de la journée fut moins gai. Mon père étant allé conduire sa femme, je restai seule avec les domestiques ; mais je savais qu'il devait revenir dans la nuit, et l'idée de le trouver à mon réveil, le lendemain, me fit prendre patience.

En attendant, je m'occupai à jouir de tous les plaisirs que m^{me} défendait ordinairement Mme Thérèse. Je sautai sur la balançoire et m'y balançai seule, debout, et si fort que ma tête vint à cogner contre une grosse branche et que mon nez fut écorché. Ne voulant pas me vanter du résultat de ma désobéissance, car c'eût été justifier la défense de ma belle-mère, je courus à l'étang où je puisai de l'eau pour enlever le sang ; j'y trempai mon mouchoir, mon bras et même un peu ma manche ; après quoi, ivre de liberté, je voulus faire seller mon poney pour m'aller promener dans la campagne ; mais, Cornil, notre valet d'écurie, m'opposa une résistance énergique, et Manou elle-même, quelque disposée qu'elle fût à me laisser regarder le jour du départ de Mme Thérèse comme un jour de fête, n'osa prendre la responsabilité d'une telle équipée. En conséquence, je revins à la salle à manger, où le déjeuner était servi. Un peu attristée de ma solitude, je m'en dédommageai en me bourrant de crème et de pâtisserie, ce qui me rendit mal à l'aise. Les heures s'écoulaient dans une monotonie désespérante et le soir venu, ce fut avec une sorte de soulagement que j'entraï dans mon lit, me disant : " Demain matin, papa sera là et nous passerons une bonne journée."

Le lendemain, à peine levée, je descendis au salon. Mon père y était ; je me jetai dans ses bras.

Il m'embrassa tendrement, comme d'habitude, et me demanda pour quoi je n'étais pas coiffée.

—C'est, lui réponds-je, que Manou n'était pas là. " J'allai aussitôt la chercher afin qu'elle reprit ses fonctions, depuis longtemps oubliées. Mais elle se rappela bien plus vite la manière de me tirer les cheveux que moi celle de supporter ce désagrément ; aussi ne lui épargnai-je ni les aye ! ni les holà !

Combien les belles mains de Mme Thérèse étaient plus douces ! Je fis cette réflexion à part moi et presque malgré moi. Elles étaient plus ha-

biles aussi, car lorsque je m'arrachai enfin de celles de Manou pour courir au miroir, je payai les services de la pauvre nourrice, d'un : " Quelle horreur ! " bien accentué qui fut répété par mon père, à mon entrée dans la salle à manger. Ceci me fit beaucoup plus d'effet que les cheveux tirés, et l'ombre d'un regret pour Mme Thérèse effleura mon esprit. Fantille y aurait mis plus d'adresse ; mais elle avait suivi sa maîtresse, et je dus me passer de l'une comme de l'autre.

Le déjeuner fut morne. Mon père, distrait, oubliait de manger, parfois même de servir. Quoiqu'il ne me témoignât aucun mécontentement, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il en éprouvait, en voyant la place vide de sa femme. Un léger incident me confirma dans cette idée.

Après le déjeuner, nous avions passé dans le petit salon, comme d'habitude. Devant la fenêtre qui donnait sur le parterre se trouvaient la chaise et la table à ouvrage de ma belle-mère. Manou qui avait apporté le café, voulut ranger la chaise contre le mur, pensant qu'elle ne servirait pas de longtemps.

— Laissez la, dit vivement mon père ; laissez tout ainsi. "

Manou sortit et il continua à contempler cette embrasure de fenêtre pendant tout le temps qu'il prit son café et qu'il fuma son cigare. Il ne disait rien ; je n'osais rien dire non plus, sentant bien que j'étais la cause des regrets qu'il éprouvait. Les jours suivants, il me sembla moins absorbé ; cependant, je le voyais, toujours regarder la place de ma belle-mère comme s'il attendait pour se déridier, qu'elle vint la reprendre. Jamais je ne pus arriver à retrouver avec lui la gaieté familière d'autrefois, en sorte que, à moi aussi, l'absence de Mme Thérèse commença à me peser. Peu à peu, cette absence agit sur mon esprit comme celle des morts. Je commençai à rendre justice aux qualités de ma belle-mère, et si je lui avais connu des défauts, je crois que je les lui aurais pardonnés. Il m'avait semblé qu'elle me volait l'affection de mon père et voilà que, depuis son départ, celui-ci se montrait plutôt moins affectueux. En outre, dans mille circonstances, les soins de ma belle-mère, ses attentions, son adresse, sa grâce, me manquaient, aussi bien qu'à lui. J'en arrivai presque à désirer son retour ; et la veille de ma première communion lorsque M. le curé me recommanda de prier pour elle, je le fis, sinon avec élan, du moins, très volontiers.

Ce qu'avait prévu Mme Thérèse arriva : Dieu m'accorda la grâce d'avoir banni de mon âme tout mauvais sentiment, le jour où il vint y faire sa demeure. Ah ! sans doute, cette demeure était bien pauvre, bien nue, bien vide de bonnes œuvres et même de bonnes pensées ; mais, du moins, elle était purifiée de cette haine qui est le second des crimes, puisque l'amour du prochain est le second des commandements.

Quand j'étais entrée chez mon père, le matin du grand jour, pour lui demander sa bénédiction :

— Je te bénis, mon enfant, m'avait-il dit : pour moi, pour ta mère qui est au ciel, pour ta mère qui est sur la terre et dont le cœur s'unit aux nôtres, aujourd'hui. Regarde ce qu'elle t'envoie. "

Il tira d'un étui de velours bleu, un livre richement relié en vieil argent. La tranche était bleue, parsemée de fleurs de lys ; l'intérieur, merveilleusement enluminé. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut la dédicace :

“ A ma chère fille, Antoinette, avec ma bénédiction et toutes mes tendresses.

“ THÉRÈSE. ”

—Je prierai pour elle ! dis-je vivement, en regardant mon père.
Il m'attira sur son cœur et, d'une voix plus basse, plus tendre :



“ Chère mignonne, dit une voix très douce, dort-elle bien ! ”

—Oui, dit il, prie pour elle, mon enfant chérie ; aime-la aussi, car tu en est bien aimée. ”

Je me plais à m'étendre sur ces souvenirs, parce que ce fut la période heureuse de mon enfance. Si elle ne dura pas toujours, je ne puis m'en prendre qu'à moi, car Dieu m'avait comblée. Tout ce qu'un enfant peut désirer de bon, de beau, d'heureux, je l'avais et je l'aurais encore si j'avais su le garder. En cet instant, du moins, je compris mon bonheur : ce grand jour fut bien réellement pour moi le beau jour par excellence. Ceux qui suivirent en gardèrent une paix et une suavité qu'il me semble goûter encore, en me les rappelant.

Un mois après, ma belle-mère revint. Mon père avait été la chercher. Lorsque j'entendis la voiture qui les ramenait, mon impression fut bien différente de celle que j'avais éprouvée quatre ans plus tôt, à l'entrée de Mme Thérèse dans la maison. Cette fois, j'obtins la permission de veiller. Après m'être jetée dans les bras de mon père, je passai dans ceux de Mme Thérèse. Elle m'embrassa avec tendresse et je lui rendis ses baisers : je n'aimais pas encore, mais je me laissais aimer.

Mon père était le plus heureux des hommes, ce pauvre père dont le cœur battait si chaud sous une froideur apparente qui trompait au premier abord.

Cette année-là fut la meilleure de mon enfance. Mon instruction qui avait été jusqu'alors très négligée, car je n'avais eu d'autre maître que l'institutrice communale du village de la Ronchère qui venait au château trois fois par semaine, fit de rapides progrès sur la direction intelligente de ma belle-mère. Profitant de l'apaisement qui s'était fait dans mon esprit, elle ne craignit plus de commander, et moi, je ne refusai plus d'obéir. Au contact permanent de cette nature d'élite, la mienne s'adoucit et s'affina. Enfin, le jour vint où je me pris à aimer ma belle mère. Si elle s'absentait une heure, le temps me semblait long ; à son retour, ce n'était plus seulement des lèvres que je l'embrassais.

Les promenades en voiture avaient recommencé, mais je les faisais à côté de Mme Thérèse. Sa conversation tranquille, sensée, l'inépuisable patience avec laquelle elle répondait à mes questions, souvent bien bizarres, les rendaient pour moi charmantes. Mon père prêtait l'oreille à nos entretiens, tandis que son regard heureux se portait tantôt sur sa femme, tantôt sur sa fille. Ce fut un bon temps.

Manou était seule à s'en plaindre. Plus je me rapprochais de ma belle-mère, plus je m'éloignais d'elle, non que je l'aimasse moins ; mais, à présent que je m'étais habituée à une intimité plus distinguée, sa nature grossière, ses manières communes et surtout ses sentiments bas me choquaient davantage. Si je lui conservais une affection de reconnaissance et d'habitude, je commençais à lui retirer mon estime, ma confiance, surtout. J'embrassais encore Manou, je m'en laissais embrasser tant qu'il lui plaisait, je lui continuais mes petits cadeaux ; mais je lui refusais mes confidences : ce n'était plus à elle que je disais mes secrets. Plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi !

Au bout de quelques mois, ma belle-mère qui avait paru se fortifier, recommença à languir. Elle passait la plus grande partie de ses journées sur une chaise longue, et je me plaisais à lui tenir compagnie. Je m'y plaisais même tellement qu'elle avait parfois de la peine à m'éloigner d'elle pour m'envoyer courir dans le jardin. J'aimais à lui causer ; je lui confiais mes pensées, mes désirs. La naïveté de mes confidences amenait souvent

un sourire sur ses lèvres ; car si je semblais plus passionnée et aussi intelligente qu'on l'est d'ordinaire à douze ans, mon caractère était demeuré très enfantin.

Nous nous tenions dans le petit salon, tout près de la fenêtre sous laquelle s'étendait le parterre. Il était très joli dans cette saison, avec ses vertes pelouses, émaillées de corbeilles de fleurs. Au fond, les grands arbres du parc et un étang assez long formaient un horizon majestueux, surtout quand le soleil couchant projetait les ombres des arbres jusque sur le gazon. J'admirais souvent cette vue paisible ; puis mes regards se reportaient avec plaisir dans le salon, arrangé avec beaucoup de goût et d'agrément, depuis l'arrivée de ma belle-mère. Un paravent japonais assez élevé, partant d'un des côtés de la fenêtre, tournait autour de sa chaise longue et formait comme une petite retraite dans ce coin de la pièce. J'y avais mon tabouret, ma corbeille, mes livres et même... mes poupées !

Un jour, en causant, j'avais exprimé le désir de posséder un de ces nouveaux bébés articulés et parlants dont les catalogues illustrés des grands magasins de Paris nous apportaient les séduisantes images.

— Tu aimes donc les enfants ? me dit Mme Thérèse.

— Oh ! oui, beaucoup.

— C'est dommage que tu n'aies pas un petit frère ou une petite sœur, reprit-elle, en souriant.

— Non ! non ! m'écriai-je avec violence : je n'en veux pas !

Elle rougit, puis pâlit et s'allongea dans sa chaise, en fermant les yeux.

— Maman ! demandai-je, très inquiète, est-ce que vous êtes malade ? Faut-il appeler Fantille ?

— Non, ma chère, répondit-elle doucement : j'ai seulement besoin de reposer. Laisse-moi un instant : va jouer au jardin.

Je me penchai sur elle pour l'embrasser. Elle me retint dans ses bras et, ouvrant ses yeux tout grands, les plongea dans les miens.

Ils me semblèrent étonnamment brillants comme si elle avait la fièvre ou comme si elle avait pleuré. Mais, pourquoi aurait-elle pleuré ?

Je ne le sus que plus tard, car Manou à qui j'allai conter la chose afin d'avoir des éclaircissements, se contenta de regarder Fantille, d'un air ironique, en disant :

— Dame ! je ne sais pas, moi : faudrait demander ça à Monsieur.

Et Fantille avait regardé Manou sans rien répondre.

VI

Mme Thérèse me devenait tous les jours plus chère ; je préférais presque, maintenant, sa société à celle de mon père, quoique j'aimasse toujours aussi passionnément celui-ci. Les bébés n'ont pour ainsi dire pas de sexe ; quand j'étais petite, mes goûts et mes plaisirs ressemblaient plutôt à ceux d'un garçon qu'à ceux d'une fille : courir les bois en voiture ou à cheval était pour moi le bonheur suprême. Mais, avec mes douze ans, je commençai à éprouver d'autres besoins. L'aiguille et le crochet me semblèrent plus amusants à tenir que la cravache ; j'aimais aussi à jouer du piano, à chanter, à lire, et Mme Thérèse me secondait merveilleusement dans toutes ces choses. Enfin, malgré la bonté extrême de mon père, j'étais plus à l'ai-

se avec une femme pour causer des mille riens qui me passaient par l'esprit. Chez mon père, j'étais assurée de rencontrer l'indulgence d'un être supérieur qui condescendait par tendresse à toutes mes imaginations ; mais, chez ma belle mère, je devinais, en outre, l'intérêt sympathique d'une nature semblable, ayant éprouvé jadis les mêmes sentiments. Peu à peu je devins son inséparable. Qui l'eût cru, un an plus tôt ? Il semblait que mon humeur jalouse se fût adoucie au contact de cette suave nature et que la paix eût élu à jamais domicile dans notre demeure.

Mon bonheur, pourtant, n'était pas complet : il s'y mêlait de l'inquiétude. Mme Thérèse devenait de plus en plus souffrante ; elle ne quittait guère sa chaise où mon père la conduisait, la portait plutôt, tous les matins. En outre, son caractère semblait s'être modifié : au lieu du calme inaltérable que respirait autrefois sa physionomie, mille expressions différentes venaient l'animer tour à tour. Tantôt je surprenais dans son sourire une joie attendrie ; tantôt ses yeux exprimaient l'inquiétude ou même une sorte d'angoisse, en me regardant.

Un matin que j'étais entrée au salon plus tôt que de coutume, j'aperçus un objet blanc et rose qu'elle enveloppa vivement et tendit à Fantille, dès qu'elle me vit. Je ne vis rien, pensant que c'était un cadeau dont elle voulait me faire la surprise ; cependant, il n'en fut jamais question.

Un autre jour, j'entendis très distinctement notre vieux docteur lui dire :

—Allons ! cela va bien ; il arrivera dans un mois et toutes vos misères seront finies.

Elle répondit précipitamment :

—Chut ! docteur, la voici qui vient.

Qu'est-ce qui arriverait donc, dans un mois ? Pourquoi ne voulait on pas parler de cela, en ma présence ? N'osant interroger ma belle mère, je m'adressai à Manou qui me répondit par son invariable :

—Faudrait demander ça à monsieur. "

Je me voyais entourée de mystère et je n'osais rien faire pour en sortir, pressentant un malheur.

Quelques jours plus tard, ma belle mère me dit :

—Tu m'aimes bien, maintenant, n'est-ce pas, ma fillette ?

Pour toute réponse, je me jetai à son cou.

—Prends garde, fit elle, en se dégageant doucement : tu pourrais me faire mal.

—Vous êtes donc malade ? dis-je, toute inquiète.

—Oui.

—Bien malade ? ajoutai je avec angoisse.

—J'espère que non, répondit-elle ; mais prie pour moi, ma petite Antoinette ; puisque tu m'aimes, demande à Dieu qu'il me conserve : à présent, je désirerais vivre.

Je la regardai, à travers mes larmes : elle était pâle, bouffie, les yeux creux.

—Oh ! maman, lui dis je ne mourrez pas : cela nous ferait mourir tous !

Elle sourit, puis m'embrassa, en disant :

—Console-toi, mon enfant : je vivrai, je l'espère, et je t'aimerai toujours tendrement. "

Le lendemain, un jeudi, Fantille me fit habiller de bon heure en m'annonçant qu'elle allait me conduire chez l'institutrice du bourg, très bonne personne qui m'avait jadis donné des leçons.

— Si tôt que cela ! dis-je à Fantille : maman est elle levée ?

— Non, elle dort, et le médecin veut qu'elle reste au lit toute la journée. Il ne faut pas faire de bruit, c'est pour cela que je vous emmène chez Mlle Cluzeaux.

— Elle n'est pas morte ? demandai-je, avec effroi, car les souvenirs de ma petite enfance me revenant tout à coup, je me rappelais qu'on m'avait éloignée aussi quand j'avais perdu ma première maman.

— Non ! non, dit vivement Fantille, avec son gai sourire : elle ira mieux ce soir et vous l'embrasserez demain. Venez, nous ferons une petite prière pour elle à l'église, en passant.

Je m'habillai rapidement. Un quart d'heure après, je descendais le sentier de la Ronchère, à côté de Fantille, par le même petit brouillard lumineux que l'année précédente quand j'étais allée à l'église pour ma première confession.

L'école touchait à l'église ; nous n'eûmes qu'un pas à faire pour sonner à la petite porte de Mlle Cluzeaux.

Il ne faudrait pas s'imaginer que Mlle Cluzeaux, en sa qualité d'institutrice laïque, fût le moins du monde libre penseuse ou athée. Elle était, au contraire, le pilier de la paroisse, le bras droit de M. le curé. S'agissait-il d'aller secourir et soigner quelque pauvre femme malade, de parer un autel, ou de mettre une pièce de plus aux soutanes que le bon prêtre faisait durer outre mesure, afin de pouvoir donner davantage, c'était à Mlle Rose qu'il s'adressait.

Nous la trouvâmes précisément en train de parfaire une de ces savantes reprises, pendant que son chat, assis devant elle, suivait avec intérêt les évolutions rapides de son aiguille. Le bruit de nos pas le mit en fuite, et Mlle Rose abandonnant la soutane, nous offrit des chaises, en s'exclamant joyeusement. Cependant, notre arrivée n'avait pas été absolument imprévue ; car Mlle Rose, ayant retiré du feu une grande casse-rôle de lait, la posa sur la table où se trouvaient déjà trois tasses, un petit pain au beurre, luxe inusité chez la bonne demoiselle.

Fantille refusa de s'asseoir ; car, dit elle, l'ouvrage n'allait pas manquer ; mais elle ne put échapper ainsi à Mlle Rose qui, d'un bond, se trouva auprès d'elle avec un pain au beurre qu'elle lui glissa dans la poche de son tablier. Fantille remercia et partit en le croquant.

Je savourai lo mien à mon aise, avec accompagnement de lait et café. Ce n'était pas le premier jeudi que je passais chez Mlle Rose : bien souvent, depuis ma plus petite enfance j'étais venue auprès d'elle et je n'y trouvais jamais le temps long. Je jouais avec son chat, je donnais à manger à ses poules, à son lapin blanc ; j'apprenais d'elle à faire des trousseaux pour mes poupées ; enfin, je babillais en toute confiance. J'aimais sa chambrette tranquille, proprette ; sa conversation, simple et douce, comme sa personne, et j'en revenais toujours apaisée, contente. Il en fut de même ce jour là ; quand elle prit avec moi le chemin du château, Fantille ne devant pas revenir me chercher, je la suivis avec le sentiment de satisfaction qu'on éprouvé au soir d'une journée bien remplie. Elle me laissa à l'entrée du parterre, car elle était un peu attardée et craignait de rentrer à la

nuit. Je le traversai lentement, me plaisant à regarder le château au dessus duquel la lune commençait à paraître, accompagnée d'une étoile brillante. J'étais calme, heureuse, encore toute reposée de ma tranquille journée. Cependant, ne voyant paraître ni maman, ni mon père, n'entendant aucun bruit joyeux ou familier, ce fut avec un vague sentiment d'inquiétude que je montai l'escalier dont le tapis amortissait mes pas. Le même silence régnait dans les chambres. Arrivée à celle de ma belle-mère, j'écartai doucement la portière et je restai clouée sur place par le spectacle inoui qui s'offrit à ma vue.

Mme Thérèse était au lit ; cependant, elle semblait guérie, car son visage avait repris des couleurs et ses yeux souriaient comme sa jolie bouche en regardant un tout petit enfant, posé à côté d'elle, sur un oreiller garni de dentelles.

Oh ! ce regard, ce sourire ! Ils me transperçèrent comme un coup de poignard. Ma belle-mère m'avait souri bien des fois, avec douceur, avec tendresse et je m'imaginai que rien au monde n'était plus charmant que ces sourires-là. Ah ! c'est qu'alors je n'avais pas vu celui qu'elle adressait à cet enfant, à son enfant...

C'était donc celui-là dont avait parlé notre vieux docteur, celui-là qui allait me voler à la fois l'amour de ma belle-mère que je m'étais mise à adorer et celui de mon père que j'apercevais maintenant, regardant aussi ce nouveau venu avec un sourire grave et doux qu'il n'avait encore adressé qu'à moi !

Et tournant la tête, il m'aperçut. S'avancant aussitôt vers le lit, il y prit le petit enfant et vint tout joyeux, tandis que Mme Thérèse le suivait des yeux, en disant :

— Prenez garde !

Mais moi, je reculai, terrifiée, devant ce petit être comme si l'on m'eût présenté un monstre, tout prêt à me dévorer. Le monstre qui me faisait frémir, que je croyais presque voir, d'une manière sensible, c'était ma jalousie que je sentais revenue, ardente, sauvage, féroce.

— Embrasse ton petit frère, Antoinette, me dit mon père, en s'inclinant doucement vers moi.

— Non ! criai-je, dans un subit élan de fureur : je n'en veux pas !

Mon père me regarda, stupéfait.

— Que dis-tu ?

— Je n'en veux pas ! je le déteste...

— Ah ! méchante enfant, s'écria-t-il : feras-tu donc toujours notre chagrin ?...

Ainsi, je faisais son chagrin, moi, et lui son bonheur : cela se voyait bien...

— Oui, repris-je affolée de douleur et de rage : je le déteste, je voudrais qu'il meure !

— Va-t'en, malheureuse ! dit mon père d'une voix si terrible que je frissonnai jusqu'au cœur : va-t'en, que je ne te maudisse pas !

Il me sembla que tout tournait devant moi, mes yeux se fermèrent et je tombai raide sur l'escalier.

VII

“ Elle est beaucoup mieux, monsieur de la Ronchère : aujourd’hui, je puis vous répondre de sa vie. ”

Ces paroles qui me semblaient sortir d’un rêve, étaient prononcées par notre vieux docteur, quinze jours après celui où je m’étais évanouie ; et mon père qui les écoutait avec anxiété, avait tellement blanchi en ces quinze jours que mes yeux affaiblis eurent peine à le reconnaître quand je les fixai sur lui pour la première fois, depuis ma terrible maladie. C’était une méningite qui m’avait foudroyée. Mon père me releva de l’escalier pour me porter dans mon lit que je ne quittai plus, tandis que ma belle-mère, vaincue par l’émotion, s’évanouissait dans le sien, à côté de l’enfant que la garde venait de lui rendre.

Pendant ces quinze jours, mon père était resté debout, allant d’un lit à l’autre, mais à quel prix ! Ses tempes blanchies témoignaient des angoisses qu’il avait éprouvées, et j’étais la cause volontaire de tous ces malheurs, car tous étaient nés de mon horrible jalousie. Allait-elle enfin céder ? Le jour de ma conversion luisait-il sur mon lit de convalescente ? Hélas ! non : il fallait un coup plus fort. O mon Dieu, que j’ai abusé des délais de votre patience, et comment avez-vous pu vaincre un cœur tellement endurci ?

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de chercher ma belle-mère à mon chevet ; car elle ne le quittait jamais pendant mes indispositions. Aujourd’hui, elle ne s’y trouvait pas. Ignorant absolument le temps qui lui était nécessaire pour se remettre de la naissance de son fils, je conclus de son absence qu’elle n’avait plus pour moi aucune tendresse et que cet enfant l’absorbait tout entière. Mon premier sentiment, en renaissant à la vie, fut donc de renaître à la jalousie. Le charme de la convalescence, temps si doux quand on le passe en famille, entourée de tendresse, comblée de soins et de gâteries, ce charme en fut assombri et même entièrement détruit pour moi.

Les quatre années que je vais résumer en quelques paroles sont les plus douloureuses de ma vie, grâce à l’horrible sentiment qui me dominait alors. Ce n’était plus, en effet, la jalousie ignorante et sauvage de mon enfance, jalousie presque inconsciente dont je ne souffrais qu’au moment même où elle m’étreignait. J’allais avoir treize ans ; ma conscience avait été formée par l’éducation religieuse, mon esprit par l’instruction ; mon cœur, par l’affection et l’exemple de ma belle-mère. Je ne me croyais plus seulement malheureuse, je me sentais coupable et mon malheur en redoublait. Dans l’intervalle des accès (car cette triste passion peut-être comparée bien justement à une maladie), je ne retrouvais pas le calme, le bien être de la santé : le remords suivait la faute et me torturait à son tour. J’adorais mon père et ma belle-mère, et je les attristais continuellement, moi qui aurais tant aimé à les rendre heureux ! Ce qu’ils avaient de patience est incalculable. Après la dangereuse maladie à laquelle je venais d’échapper, ils n’eurent pas un instant l’idée de m’éloigner d’eux, ce qui eût été, pourtant, la seule manière de retrouver une vie calme. Ils se résignèrent donc à des scènes perpétuelles, souvent affreuses, que mon père n’essayait plus de réprimer par la sévérité, le docteur lui ayant dit que la moindre émotion devrait m’être funeste et qu’il ne fallait pas espérer pou-

voir me traiter d'une façon normale avant plusieurs années, quand j'aurais dépassé la période critique de la croissance. Les excès de ma méchanceté ne cessaient donc que devant le chagrin trop visible de mes parents, chagrin qui me causait des remords tardifs d'une violence telle qu'ils dégénéraient souvent en crises nerveuses qu'on avait grand'peine à calmer, de sorte que je les faisais souffrir autant par mon repentir que par mes fautes. J'ai vu pleurer ma belle-mère, j'ai vu même pleurer mon père devant l'expression folle de ma haine pour leur enfant. Ma pauvre belle mère était admirable. Quand je venais, repentante, la couvrir de baisers passionnés et que je la priais, comme expiation, de me laisser embrasser mon frère, elle me le présentait aussitôt, sans dire un mot ni faire un geste de reproche lorsque, prise de répulsion et comme de dégoût, j'effleurais à peine de mes lèvres tiemblantes, les cheveux de son fils ; moi qui adorais les enfants, moi qu'elle voyait tous les jours embrasser à pleine bouche les plus sales marmots du village !

Mon adolescence s'écoula bien tristement, dans une lassitude perpétuelle de corps et d'esprit. L'affection de Manou qui m'avait été une consolation dans mon enfance, me devenait odieuse. Cette malheureuse femme était la seule qui m'encourageât dans mes mauvais sentiments, et j'avais maintenant la conscience trop éclairée pour ne pas voir en elle une ennemie de mon âme. Tantôt je me reprochais de ne plus aimer celle qui m'avait nourri de son lait, tantôt j'étais inquiète d'aimer encore le mauvais génie qui m'animait au mal, et tout cela me torturait. Les seules journées heureuses étaient celles que je passais chez Mlle Rose ; aussi prit-on soin de les multiplier. En semaine, il était impossible à l'institutrice de me recevoir ; mais je passais en sa compagnie tous les jeudis et tous les dimanches. Mes sombres pensées me quittaient dès le seuil de sa porte, non qu'elle me fit le moindre reproche ou me donnât le plus petit conseil : la bonne créature était trop ignorante du sentiment qui m'oppressait pour se hasarder à en dire un seul mot ; mais son silence même m'était un repos et le spectacle de cette vie si paisible, si modeste, si désintéressée, produisait toujours dans mon âme le même apaisement. Malheureusement, dès mon retour au château, à peine apercevais-je mon petit frère que mes frères se reparaissaient.

On dit que les enfants n'aiment que ceux dont ils sont aimés, et cela est vrai, en général, mais mon frère faisait à cette règle une étrange exception. Il n'y avait pas, dans toute la maison, un visage qui plût autant au petit Antoine que le mien. Dès que j'apparaissais, il me souriait, s'agitait pour qu'on l'approchât de moi et s'en approchait lui-même depuis que ses petites jambes commençaient à le porter. Le premier mot qu'il prononça fut mon nom : *Toinette*. Je ne lui épargnais cependant point les rebuffades ; pas une fois, même dans mes meilleurs moments, il ne m'arriva de répondre de bon cœur à ses caresses. Mais l'innocent ne s'en doutait pas et continuait à me poursuivre de son affection dédaignée. Loin d'être touchée de sa candeur et de sa grâce auxquelles commençaient à se joindre une beauté vraiment merveilleuse, il semblait que je lui en voulusse de tous ces dons, destinés à lui conquérir une affection à laquelle je me croyais tous les droits. Rien ne parvenait à me changer. Il fallut, pour me guérir de ma folie, qu'elle en arrivât à un tel degré de monstruosité que je fusse enfin obligée d'en ressentir l'horreur qu'elle méritait.

Le premier avril de l'année 18... (toute ma vie je me souviendrai de ce jour là), Antoine avait trois ans et j'allais en avoir seize.

Nous reçûmes dès le matin la visite d'une amie d'enfance de ma belle-mère qui venait d'épouser un riche propriétaire du Périgord, dont les terres étaient assez éloignées des nôtres. M. et Mme de Tressac déjeunèrent à la maison. Mme de Tressac était aimable, mais beaucoup moins jolie que ma belle mère. Je fus frappé de l'entendre appeler celle-ci : Thérèse, et la tutoyer.

Dans l'après-midi, mon père voulut montrer le parc à ses hôtes. Ma belle-mère dut accompagner son amie. Jamais elle ne se séparait de son fils : il la suivait partout où elle allait, soit en trottinant, soit sur les bras



Le bon curé m'attendait en récitant son bréviaire dans le jardin.

d'une petite bonne. Mais, ce jour là, une bise glaciale faisait gémir les arbres et voltiger quelques flocons de neige ; Antoine était un peu enrhumé, sa mère craignit un mal plus grave si elle l'exposait au froid et se décida à le laisser à la maison. Elle le fit d'autant plus à regret que Fantille qui avait seule sa confiance, se trouvait absente. Son frère était venu la voir la veille, et elle était allée le reconduire à la ville. Ma belle mère ne prévoyant pas la visite qui venait de lui arriver, avait donné congé à sa femme de chambre pour toute la journée. Elle confia donc l'enfant à Miette, la jeune bonne qui le portait habituellement. C'était une très bonne fille qui aimait beaucoup son petit maître et fut charmée d'avoir à le garder

dans sa chambre. On lui recommanda de ne l'en faire sortir sous aucun prétexte. On l'avait, d'ailleurs, laissé au lit, pour plus de sûreté.

Miette, je l'ai dit, était une très bonne fille ; mais c'était, en même temps, une très jeune fille ; aussi ne résista-t-elle point à l'appel de Manou, quand celle-ci vint l'engager à aller voir de la fenêtre de sa chambre, un régiment qui passait sur la route de Sarlat, tandis qu'elle-même allait chez Mlle Rose.

J'étais restée accoudée à la porte vitrée du salon, car je ne me souciais pas de suivre Mme de Tressac. L'isolement dans lequel j'avais l'habitude de vivre, joint à mes sentiments jaloux, me portait à la sauvagerie ; je préférerais donc la solitude à une société inconnue ; comme j'étais aussi un peu enrhumée, on m'avait laissée libre de rester. Je me trouvais, d'ailleurs, en proie à un de mes plus sombres accès. La gentillesse d'Antoine avait été le thème des louanges de nos hôtes et l'on n'avait eu d'yeux que pour lui. J'aurais dû penser qu'il était fort naturel qu'on eût trouvé plus de charme aux grâces innocentes d'un petit enfant qu'à la réserve maussade d'une fillette de seize ans ; mais j'étais loin d'un tel esprit d'impartialité et mon humeur jalouse allait croissant, tandis que je regardais les voitures s'engager dans la grande avenue de châtaigniers séculaires que dominait le château.

Je montai pour me rendre à ma chambre, sans trop savoir ce que j'y allais faire. En passant devant celle de Mme Thérèse dont Miette avait laissé la porte entr'ouverte, j'aperçus mon petit frère, assis sur son lit et fort occupé à jouer avec quelque chose qu'il tenait dans ses mains. J'avancai la tête pour mieux distinguer et je vis avec surprise que c'était une boîte d'allumettes.

Il n'y avait pas de jour que mon père ne nous lût dans le journal, quelque accident causé par ces malheureuses allumettes. La pensée que l'enfant de Mme Thérèse pourrait bien se brûler ainsi, tout seul, me traversa l'esprit comme un éclair ; pourtant je continuai à monter, mais une sueur glacée coulait de mon front et mes jambes alourdies trébuchaient contre les marches qui me paraissaient le double plus hautes. Il me semblait que j'avais l'âme de Caïn ; je me faisais horreur, mais je montais toujours, me disant pour m'encourager :

—Bah ! il ne pourra jamais les allumer.

Au moment où j'atteignais ma porte, une très légère odeur de fumée parvint jusqu'à moi...

Mon Dieu, soyez en éternellement béni ! Je redescendis, sautant les marches pour arriver plus vite ; le berceau était en feu ; et, n'ayant rien sous la main pour étouffer les flammes, je couvris de mon corps, pressé contre le sien, mon pauvre petit frère qui pleurait de frayeur.

Quand Miette accourut, suivie des autres domestiques, le feu était éteint ; quelques boucles des cheveux blonds d'Antoine se trouvaient roussies et j'avais sur le cou et les bras de larges brûlures. Je m'abandonnai à Miette qui, toute tremblante, les couvrit d'huile d'olives, les enveloppa de ouate ; puis sans faire attention à la douleur qu'elles me causaient, je remontai dans ma chambre dont je poussai le verrou.

Alors, me laissant tomber, devant mon crucifix, je me prosternai, baissant le plancher et criant :

—Merci, mon Dieu ! Merci, mon Dieu ! J'aime mon frère ! J'aime mon frère !

Et des torrents de larmes délicieuses coulaient de mes yeux jusqu'à terre, noyant ma haine, lavant mon âme qui se redressait enfin, libre et joyeuse, allégée du poids honteux qui l'avait étouffé si longtemps.

VII

Mes parents ne devaient rentrer que pour dîner, après avoir reconduit les hôtes jusqu'au chemin de fer. Fantille revint plus tôt. Je me concertai avec elle pour savoir comment nous leur apprendrions l'événement qui avait failli devenir une horrible catastrophe, et dont le récit bouleverserait si fort la pauvre fille que nous résolûmes de ne le faire à ma belle-mère qu'avec les plus grands ménagements, car sa santé, demeurée très frêle depuis la naissance d'Antoine, supportait mal la moindre émotion. Malheureusement, les traces du feu demeuraient visibles, et il nous était impossible de les faire toutes disparaître. Fantille renouvela bien les couvertures du berceau et la taie du petit oreiller, mais elle ne put remplacer les rideaux qui pendaient encore au lit, tout noircis, rougis par la flamme qui avait détruit là une broderie, ici, un nœud de ruban. Que faire ? Nous aurions tant voulu remettre au moins au lendemain la terrible révélation et laisser ma belle mère reposer en paix, après la journée fatigante qu'elle venait de passer.

Fantille eut une heureuse inspiration. C'était elle qui avait sevré l'enfant, elle qui le veillait quand il était malade et que mon père exigeait que sa femme se reposât. Elle enleva donc le berceau, se réservant de dire que la cheminée avait fumé dans la chambre de madame que l'âcre odeur de brûlé qui y était demeurée pourrait augmenter le mal de gorge de son petit maître. Le lendemain, au jour, quand madame aurait bien dormi et qu'elle verrait son fils gai et bien portant, on pourrait risquer un récit atténué qui lui ferait beaucoup moins d'effet.

Antoine avait été habillé, peigné. Fantilla coupa les mèches brûlées assez adroitement et ses cheveux, très abondants déjà, furent frisés de façon à dissimuler les vides. Le pauvre mignon allait à merveille ; il baillait comme un pinson, sans le moindre souvenir de sa frayeur. Je ne sentais moins bien ; mes brûlures me cuisaient horriblement, d'autant plus que pour dissimuler les pansements de Miette, j'avais enfilé une grosse jaquette d'hiver dont le poids m'était insupportable à l'endroit des plaies. Cependant, je faisais bonne contenance : j'étais si heureuse au fond du cœur, si allégée, que je me sentais une vigueur toute nouvelle pour endurer la souffrance.

À sept heures seulement, nous entendîmes la voiture. Manou, de retour, servit aussitôt, et Fantille, se précipitant au-devant de sa maîtresse, l'engagea à se rendre tout de suite dans la salle à manger qui était très chaude et où monsieur Bébé l'attendait. Ma belle-mère y ayant consenti, lui abandonna son manteau et entra dans la salle. Nous crûmes tout sauvé.

Antoine qui était déjà assis à sa place, sur sa chaise haute, se mit à pousser des cris de joie. Sa mère lui sourit, mais vint à moi, d'abord. La chère âme en agissait toujours ainsi pour ménager mon humeur jalouse.

Elle le fit ce soir encore : comment aurait elle pu se douter que, désormais, je chérissais mon petit frère à l'égal d'elle-même ?

— Que tu es pâle, mon enfant ! dit-elle, en m'embrassant.

— Oh ! ce n'est rien : j'ai eu un peu froid et je me suis emmitoufflée : voilà tout. Mais Antoine va très bien ; voyez, comme il vous rit gentiment.

Ma belle-mère fut tellement surprise de m'entendre faire cette remarque qu'au lieu de regarder l'enfant, elle me considéra de nouveau très attentivement.

— Mais, Antoinette, dit-elle, en m'attirant sous la lampe et me faisant asseoir à côté d'elle : tu es horriblement pâle et tu as l'air de souffrir de ton bras droit. Que t'est-il donc arrivé ?

— Oui, demanda mon père qui entra à son tour dans la salle : qu'est-il arrivé ?

Je ne savais que répondre, lorsque Antoine qui avait écouté en silence, s'écria :

— Elle a bobo ; elle a un bobo gros comme ça !

Et il allongea son petit bras potelé.

— Où donc ? comment cela ? disaient à la fois mon père et ma mère.

Et l'enfant, très animé, continuait :

— *Toine* était dans son dodo, et puis l'allumette a fait : kich ! et puis le dodo brûle et puis le rideau fait : zi zi et ça sent mauvais.

Le cher mignon, fronçant sa petite narine rose, prenait un air dégouté.

— Et puis ? demanda la mère, haletante.

— Et puis, Toinette se couche sur le dodo de Toine, en faisant des grands bras, et Antoinette bobo ; et puis, a pu feu, a pu...

Il regardait dans tous les coins de la pièce en levant ses petites mains, comme pour bien constater que le feu avait disparu.

— Mon Dieu ! soupira Mme Thérèse.

Et elle s'évanouit.

Ce fut une terrible soirée que cette soirée-là. On ne fit pas grand honneur au dîner. Il me fallut refaire le récit plus de dix fois, et Dieu sait s'il m'était facile à faire ! Je dus montrer mes brûlures. Mon père les regarda, les larmes aux yeux.

— Ma fille ! ma bonne, ma courageuse fille !

Je rougissais sous cet éloge, pensant :

— S'il savait tout... mais c'est fini, bien fini !

J'étais heureuse de sentir combien je chérissais mon petit frère, à présent, car je le chérissais vraiment, de tout mon cœur. De la haine j'avais passé à l'amour, sans transition ; il m'était impossible d'éprouver des sentiments tièdes et mes torts passés ne faisaient qu'aviver ma tendresse présente en lui donnant un caractère de réparation.

Ma belle-mère restait silencieuse ; elle semblait ne pas comprendre : quelque chose lui échappait pour expliquer tout cela. Et, d'abord, comment Antoine avait-il pu jouer avec des allumettes ? Elle était sûre de n'en avoir pas laissé dans sa chambre où l'on n'usait, d'ailleurs, que des allumettes de sûreté. Pour plus de précaution, elle avait, avant de partir, refermé la boîte dans son armoire à glace où elle nous la montra. Qui donc avait pu apporter là des allumettes ? Je ne me l'imaginai pas et je

crovais, à part moi, qu'elles avaient dû s'y trouver depuis la veille ; car il ne s'était pas écoulé cinq minutes entre le départ de mes parents et l'accident.

Une enquête fut faite. Tout le monde se disculpa. Miette qui se défendait énergiquement fut cependant renvoyée comme coupable, au moins d'avoir abandonné l'enfant dont elle avait la garde. Cet acte rigoureux, quelque équitable qu'il fût, était si peu conforme à la douceur et à l'indulgence de ma belle-mère qu'il me surprit beaucoup. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de voir que, plus je témoignais de tendresse à mon frère, plus elle semblait craindre de le laisser avec moi. Elle m'avait remerciée de mon dévouement, mais avec quelle froideur !

— C'est bien, c'est très bien, Antoinette.

Voilà tout ! Certes, pour moi qui connaissais mon premier et horrible mouvement, c'était encore trop ; mais pour elle qui l'ignorait, cela me semblait inexplicable.

Je pensai d'abord que la nouveauté de ma tendresse causait sa défiance et je me flattai de la vaincre avec le temps. Cet espoir ne se réalisa point. Ma belle mère demeurait à mon égard bonne et dévouée, mais je ne retrouvais plus dans sa voix, toujours douce, les intonations affectueuses d'autrefois, ni dans ses baisers, devenus plus rares, la tendresse à laquelle je m'étais accoutumée. Un mois plus tôt, cela m'eût révoltée ; mais, je l'ai dit, mon cœur avait entièrement changé. Depuis que j'avais vu ma haine me conduire si près du crime, tout mon amour propre, tout mon orgueil était tombé. J'acceptai le chagrin qui m'arrivait, comme un châtement mérité et j'aurais volontiers continué à vivre ainsi, tristement, mais paisiblement, sans réclamer, sans protester, comblant au contraire, de caresses et d'attentions celle qui me les avait prodiguées autrefois, lorsque j'en étais si indigne. Mais ma belle-mère ne se résigna pas aussi aisément que moi à ces nouveaux rapports. De froide elle devint nerveuse, d'indifférente, hostile. Non seulement elle ne trouvait plus aucun plaisir dans ma présence, mais encore, cette présence lui semblait à charge. Il était visible qu'elle supportait une lutte perpétuelle contre l'antipathie que je lui inspirais et qu'elle ne parvenait à la réprimer au moins en partie, qu'au prix des plus violents efforts. Enfin, sa santé déjà mauvaise, s'altéra davantage. À un état de nervosité habituel succédèrent des crises déterminées qui effrayèrent mon père. Il se décida à confier à notre vieux docteur le nouvel état d'esprit de ma belle-mère envers moi. Le docteur Lambelin n'en fut pas très surpris : il en avait déjà deviné quelque chose.

— Antoinette a seize ans, répondit-il ; appelez-la, s'il vous plaît : je vous répondrai devant elle.

Une minute après, j'étais dans le salon. On avait profité pour cette délibération, d'une sortie de ma belle mère qui était allée, en compagnie d'Antoine, rendre visite à une jeune châtelaine du voisinage, arrivée depuis peu avec sa fille, un bébé de l'âge de mon frère.

Je m'assis, très émue, entre M. Lambelin et mon père.

— Écoute, ma fille, me dit le docteur qui m'avait vue au maillot : te voilà quasi une femme, à présent ; il n'y a plus besoin de prendre des mâtines pour te dire les choses. Ta belle mère qui est bien la plus sainte femme que je connaisse, a éprouvé au moment de l'incendie du lit de son fils, un bouleversement qui a laissé des traces dans sa santé ; elle est en

proie à une maladie nerveuse. Ces maladies-là vont rarement sans une antipathie, or son antipathie est tombée sur toi, ma pauvre enfant.

—Je ne lui en veux pas, répondis-je : j'ai mérité bien pis ! j'ai été si longtemps mauvaise avec elle et avec Antoine, il est juste que je souffre un peu à présent.

—Peut être, dit le docteur, Mais ce n'est pas toi qui souffre le plus, c'est elle, sois en persuadée : celui qui n'aime pas est souvent plus malheureux que celui qui n'est pas aimé.

—Oui, c'est vrai, je le sais par expérience : j'étais certainement plus malheureuse autrefois qu'à présent.

—Eh ! bien, reprit le docteur : qu'a fait ta belle mère, quand tu as été si malheureuse ?

—Elle est partie. Je partirai !

Mon père ne disait rien. Il m'avait pris la main et me la serrait doucement, en me regardant avec tristesse.

—Voyons, monsieur de la Ronchère, demanda le docteur : qu'allons-nous faire de cette enfant-là ?

—Je ne sais à quel parti m'arrêter, répondit mon père : elle est encore trop délicate et déjà trop grande pour la mettre au couvent.

—Non ! pas de couvent, fit le docteur : cet oiseau-là n'est point de ceux qui vivent en cage. N'avez vous rien d'autre ?

—Il y a bien de Paulhac : un demi-frère à moi, un brave cœur, vous savez ?

—Très bien ; n'a-t-il pas une fille ?

—Oui une fille un peu plus âgée qu'Antoinette.

—Voilà qui est parfait, fit le docteur qui humait une pipe.

—Parfait, non : je n'ai vu que deux fois sa femme, mais elle m'a fait l'effet d'être un peu et même très...

—Très quoi ? demanda le docteur, en tirant de sa poche un foulard de soie qui aurait pu servir de drapeau à un régiment.

—Très mondaine, dit mon père, horriblement mondaine.

—Bah ! ce n'est pas la seule. Est-ce que vous croyez, Monsieur de la Ronchère, qu'il y a beaucoup de femmes comme la vôtre ?

—Non, assurément. Mais Antoinette est si jeune, si inexpérimentée que je crains la contagion.

—Ne craignez pas trop : le cœur est, parfois, un peu fou, mais la tête est saine. Et puis, nous ne l'y laisserons pas des siècles. Quand part-elle ?

—Déjà ! fit mon père, avec émotion.

—Oui, demain si c'était possible, ou au moins à la fin de la semaine : il ne faut pas que la crise d'hier se renouvelle.

—Laissez nous le temps de prévenir mon frère, d'avoir sa réponse et de préparer le trousseau d'Antoinette qui n'a qu'une garde-robe de campagne.

—La lettre et la réponse, soit ; mais le trousseau, cela exigerait trop de temps. Chargez en Mme de Paulhac ; elle en sera charmée et s'en tirera à merveille : pour ce genre de femme, acheter des chiffons est le bonheur suprême.

—Ma pauvre Antoinette, dit mon père, tristement : ma bonne fille !

—Ne te fais pas de chagrin, père : je serai courageuse, fis-je, en l'embrassant.

—Eh ! bien, et moi ? grogna le docteur.

—Ce vieux docteur ! je lui avais si souvent tiré les cheveux quand il en possédait encore, j'avais si souvent pris dans sa poche la bonbonnière d'écaille toujours remplie à mon intention ! J'aimais sa figure ronde et rouge, son crâne dénudé, à présent, et poli comme un gros œuf d'autruche, ses sourcils furieux et sa bouche souriante. Je l'embrassai de tout mon cœur.

—Maintenant, ajouta-t-il, en se levant, il ne nous reste plus qu'à prévenir Mme de la Ronchère qu'Antoinette est atteinte d'une anémie grave qui nécessite un prompt changement d'air. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Mon père inclina la tête en signe d'assentiment et reconduisit le docteur, tandis que j'ouvrais la fenêtre toute grande pour jouir à plein cœur de la vue de cette bien-aimée demeure qu'il me fallait quitter.

Ma belle-mère revenait avec Antoine. L'enfant sourit dès qu'il m'aperçut et voulut s'élancer pour venir à moi. Sa mère le retint vivement par la main, en le serrant contre elle.

Mes yeux se mouillèrent.

—Oui, pensai-je : il est temps que je m'en aille. Mon Dieu, pardonnez-moi : *maintenant*, je comprends parce que je souffre moi-même, combien j'ai dû la faire souffrir, autrefois !

Puis, comme j'étais encore bien enfant, malgré mes seize ans et ma grande taille, j'éprouvai le besoin d'épancher mon cœur dans un cœur ami.

Lequel choisir ! mon père... ! cela lui aurait fait de la peine : il avait bien asez de son chagrin ; Manou... ? je ne l'aimais plus guère, je sentais trop la part de responsabilité qui lui revenait dans ces malheurs. J'allai tout simplement à la niche. Là, prenant à deux mains la tête de notre vieux chien de garde, un terre neuve de mon âge :

—Mon pauvre Fritz, lui dis-je, en baisant son museau noir : je suis bien malheureuse !

Il me regarda gravement de ses yeux intelligents qui brillaient à travers sa laine embroussaillée ; puis, allongeant la tête, il m'envoya un grand coup de langue sur le front. Et je me sentis un peu consolée par l'affection de cet humble ami.

CHEZ LES DE PAULHAC

IX

Ce fut sous la garde de Manou qu'Antoinette entreprit le voyage de Paris, Mme de la Ronchère étant trop souffrante pour que son mari pût songer à la quitter. Ce voyage dont la première partie s'effectua la nuit, lui offrit d'autant moins d'intérêt que le paysage devenait plus banal à mesure que le jour grandissait avec la fatigue.

À l'entrée en gare, Antoinette dormait profondément. À peine eut-elle mis le pied dans la salle des bagages qu'elle éprouva une première déception en voyant s'avancer à sa rencontre un groom à l'air impertinent ; portant sous son bras un roquet absurde, costumé en chien savant.

Antoinette se tourna vers sa nourrice ;

—Tu reprendras ma malle, lui dit elle pendant que je vais aller trouver mon oncle et ma tante.

Mais le groom intervint. Avec beaucoup de peine, car il était doué d'un fort accent britannique, il parvint à faire comprendre à Mlle de la Ronchère que Monsieur était souffrant et que Madame n'avait pas pu venir parce que.....

—Parce qu'elle soigne mon oncle ! je comprends, interrompit la jeune fille. Alors, indiquez moi la voiture.

Le groom obéit. Tout en la guidant, à travers la file des voitures qui attendaient, il lui expliqua plus en détail, que Madame n'avait pas pu venir parce qu'elle était allée chez le tailleur, essayer une toilette pour le bal costumé de vendredi.

—Et ma cousine ? demanda Antoinette.

—Mademoiselle essaye aussi, répondit laconiquement le groom, en ouvrant la portière d'un landau dans lequel l'affreux roquet prit place le premier.

Cet oncle malade, pendant que cette tante et cette cousine étaient en train de se costumer, tout cela semblait tellement peu naturel à Antoinette qu'elle trouva plus sûr d'attribuer à une erreur de mémoire ou de langage le récit du groom et d'attendre la suite des événements pour se former une opinion.

Elle prit donc place à côté du roquet, seul membre de la famille qui se trouvait lui souhaiter la bienvenue. Encore n'y mettait-il pas une amabilité extrême, montrant ses petites dents aiguës et faisant entendre un sourd grognement, au plus léger mouvement de la jeune fille.

Au bout d'un quart d'heure de cette gracieuse compagnie, Manou apparut, escortée d'un commissionnaire portant la malle et de l'étrange groom. Celui-ci s'étant assis à côté du cocher et Manou, en face de sa jeune maîtresse, le landeau fila rapidement, leur faisant traverser la plus grande partie de la capitale, car il ne s'arrêta qu'au milieu d'une rue avoisinant l'Arc de Triomphe. La jeune fille vit avec surprise l'équipage disparaître dès qu'elle eut mis pied à terre, tandis que le groom, aidé du concierge, portait sa malle et ouvrait une porte vitrée donnant sur un escalier ciré, recouvert d'un tapis. Elle devait apprendre plus tard, en même temps que beaucoup d'autres choses imprévues, que l'équipage de Mme de Paulhac était une voiture de louage.

Trop préoccupée en ce moment de l'accueil qu'elle allait recevoir, elle n'arrêta point sa pensée à ces détails et monta rapidement jusqu'au quatrième étage où elle s'arrêta pour reprendre haleine, n'ayant jamais de sa vie gravi autant de marches, sauf quand elle allait dans le grenier de la Ronchère, à la recherche de quelque objet hors d'usage ; aussi pensa-t-elle intérieurement qu'il fallait que son oncle fût bien pauvre pour se loger si haut.

En réponse à ce soupçon, une femme de chambre beaucoup plus élégante qu'elle-même et de mine aussi impertinente que celle du groom, l'introduisit dans un fort bel appartement dont le luxe éblouit ses yeux, accoutumés à la simplicité du manoir paternel. De quelque côté qu'elle tournât ses regards, elle ne voyait que de hautes glaces, répétant à l'infini sa robe de laine sombre, sa jaquette de voyage et son petit chapeau de feutre brun qui lui donnaient bien plutôt l'apparence d'une parente éloi-

gnée et rustique de la femme de chambre, que celle de la propre nièce du maître de la maison. Ce ne fut pas sans une certaine difficulté et, surtout, sans une forte appréhension qu'elle réussit à se frayer un passage à travers la foule de sièges, l'armée de petits meubles volants, de paravents, de palmiers nains ou rendus tels, de figuiers; d'eucalyptus de statues et de statuettes qui encombraient le salon, comme si l'on eût ajouté à ce qui lui appartenait légitimement, la moitié d'une serre et le trop plein d'un musée.

A peine échappée aux magnificences de ce salon, elle tomba dans celles d'un fumoir qui la surprirent plus encore, car les cigares paternels n'avaient jamais eu d'autre abri que le hall de la Ronchère.

Enfin, la camériste lui ouvrit la porte d'une grande pièce, et, après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur son humble toilette, elle lança à haute voix ces mots :

— Mlle Antoinette de la Ronchère ! en les accompagnant d'un hochement sec de son impertinente petite tête qui semblait vouloir dire :

— Cela est, quelque invraisemblable que cela paraisse.

La pièce où venait d'entrer Antoinette lui parut sensiblement moins luxueuse que celles qu'elle avait traversées d'abord ; mais elle n'y prit point garde, car ce qui l'occupait, c'étaient deux personnes : une jeune fille et un homme âgé, assis devant la cheminée où brûlait un modeste feu de coke.

Antoinette s'avança vers le vieux monsieur, en lui disant un : " Bonjour, mon oncle ! " qu'elle accompagna de deux baisers.

Son oncle, car c'était lui, la considéra d'un air amical ; puis, l'embrassant à son tour, lui dit :

— Soyez la bienvenue, Antoinette. Vous ressemblez étonnamment à votre père.

— Bonjour, ma cousine ! dit alors Antoinette, qui se tourna vers la jeune fille pour l'embrasser aussi.

Celle-ci s'était levée et répondit d'un ton poli, mais froid en recevant l'accolade d'Antoinette :

— C'est une faveur que j'accepte, quoique je n'y aie aucun droit, car je ne suis pas votre cousine, Mademoiselle.

Effectivement, dit M. de Paulhac, en voyant la surprise de sa nièce : Christiane Labaro, ma filleule, est la sœur de ma femme, vous êtes donc étrangères l'une à l'autre ; mais j'espère, ajouta-t-il, que des liens d'amitié vous lieront bientôt, à défaut de ceux de parenté.

Mlle Labaro acquiesça à ces paroles par un signe de tête accompagné d'un sourire énigmatique, tandis qu'Antoinette, un peu refroidie par sa méprise et l'air réservé de celle qui en était l'objet, s'enquêrait de sa cousine et de sa tante.

— Elles sont sorties pour une course indispensable et m'ont prié de les excuser auprès de vous, reprit M. de Paulhac. Quant à moi, ajoute-t-il voilà, ma chère nièce, mon excuse pour ne pas m'être trouvé à la gare, à votre arrivée.

En disant cela, il montrait ses jambes, enveloppées de couvertures et allongées sur des coussins.

M. Christian de Paulhac était un des rares survivants des cuirassiers de Reischaffen. Fait prisonnier à Sedan, il avait subi d'affreuses tortures.

physiques et morales pendant son séjour dans une petite île sur la Meuse qui avait été leur première prison. Là, nos glorieux soldats, abandonnés, sans abri et sans autre nourriture que les pommes de terre crues qu'ils arrachaient péniblement avec leurs mains, étaient, en outre, privés de sommeil. Lorsque, vaincus par la fatigue, ils tendaient de s'y abandonner en s'étendant sur la terre nue, leurs chevaux devenus sauvages par le manque de nourriture et de soin, passaient par grandes troupes, en un galop effréné qui écrasait tout, et dont le bruit terrible les prévenait à peine assez tôt pour qu'ils pussent échapper à une mort affreuse. Enfin, si, dévorés de soif et de fièvre, ils parvenaient à se traîner jusqu'au bord de la Meuse, ils n'y trouvaient qu'une eau putréfiée par les cadavres.

Après la paix, le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur le récompensèrent, mais ne le consolèrent point des malheurs de sa patrie. Cédant aux sollicitations de sa femme, il démissionna et vint à Paris. Mais sa santé se ressentit de tant de souffrances, des attaques de rhumatismes l'arrêtaient souvent. Elles se prolongèrent à chaque nouvelle atteinte et finirent par le clouer définitivement sur un fauteuil d'infirmes, à l'âge de quarante neuf ans.

Il en paraissait bien davantage : ses traits amaigris, ses yeux enfoncés dans l'orbite, ses cheveux grisonnants, sa moustache toute blanche, taillée à l'impériale, son impotence, tout lui donnait l'aspect d'un veillard.

— Je sais, mon bon oncle, répondit Atoinette, d'un ton caressant ; mon père m'a conté vos exploits et les souffrances qui en sont la suite. C'est très douloureux, mais comme c'est glorieux ! ajouta-t-elle en le regardant, de ses beaux yeux humides ; ma tante doit être bien fière de vous !

A cette parole, prononcée avec toute la chaleur d'un enthousiasme de seize ans, Mlle Labaro et M. de Paulhac se regardèrent comme involontairement, avec le même sourire mystérieux qui avait déjà surpris Atoinette. Celle-ci prit la résolution de se taire, étant presque tentée de croire qu'on parlait à Paris une autre langue qu'à la Ronchère et que jamais elle n'arriverait à être comprise ni à comprendre. Elle s'assit donc dans un fauteuil et ne s'occupait plus qu'à étudier d'un œil attentif les choses et les gens.

Du visage doux et mélancolique de son oncle, elle reporta ses regards sur celui de sa jeune compagne.

Christiane Labaro paraissait âgée d'environ vingt ans. Sa taille était élancée, sa démarche noble, ses gestes harmonieux, ses traits d'une beauté rare. Sa chevelure noire était réunie en une natte tombant presque jusqu'à terre, ce qui aurait paru une excentricité un peu enfantine s'il n'avait été évident que la lourdeur inouïe de cette magnifique chevelure empêchait de le relever sur la tête délicate qu'elle eût accablée.

Antoinette la regardait avec admiration. Jamais elle n'avait vu une femme aussi parfaitement belle. Cependant, cette beauté ne l'attirait point ; elle l'intimidait plutôt, par la froideur absolue de l'expression. La jeune fille ne disait pas un mot, et M. de Paulhac s'étant renfoncé dans ses oreillers, tout absorbé par sa souffrance, le silence ne fut plus troublé que par l'arrivée de la femme de chambre qui portait sur un plateau une tasse de thé avec une assiette de gâteaux secs, ne méritant que trop leur nom.

Christiane invita Antoinette à quitter son chapeau et son manteau pour prendre ce léger goûter. Celle-ci obéit ; puis, avec un appétit qui serait venu à bout d'un bien autre repas, elle broya entre ses dents blanches jusqu'au dernier des gâteaux secs, après quoi elle but sa tasse de thé, toujours silencieusement.

Au moment même où elle la remettait sur le plateau, le petit chien habillé qui dormait, allongé devant le feu, s'assit sur son derrière, en dressant l'oreille ; puis il fit entendre un grognement sourd, puis un grognement très accentué, puis des abois furieux, au milieu desquels on distingua le timbre de la porte d'entrée.

Alors, le charme silencieux de cet étrange intérieur fut rompu : des pas retentissants, des voix bruyantes se firent entendre, la porte fut brusquement ouverte et une jeune fille potelée, à cheveux jaunes, entra en criant :

— Où est-elle ?

— Ici, répondit Christiane qui referma soigneusement la porte, restée ouverte derrière le fauteuil du malade.

— *Good day ! darling*, s'écria la nouvelle arrivante, en secouant la main d'Antoinette, d'un geste aussi anglais que sa phrase.

— Bonjour, ma cousine, répondit Antoinette qui s'avavançait pour l'embrasser.

Mais la belle aux cheveux jaunes se recula, et, s'affaissant sur une chaise, en éclatant de rire :

— *Ma cousine !* elle a dit *ma cousine !* s'écria-t-elle.

— Mais, répliqua Antoinette déconcertée, n'êtes-vous pas ma cousine ?

— Assurément, j'ai cet honneur ; seulement je m'appelle Madeleine. Ne sauriez-vous faire aucun usage de mon nom, jeune Agnès ! Car elle a l'air d'une Agnès, ajouta la rieuse en se tournant vers Christiane, sur les lèvres de laquelle se jouait toujours le même froid sourire.

Antoinette fronça le sourcil : il lui parut qu'on se moquait d'elle ; or, il n'était pas dans sa nature de se laisser attaquer sans se défendre.

— Ma chère Madeleine, dit-elle d'un ton très assuré, je ne demande pas mieux que de vous donner votre nom, mais à la condition que vous me donniez le mien : je m'appelle Antoinette et non pas Agnès.

— Bravo ! bravissimo ! voilà un ton et une mine qui me conviennent mieux que votre air endormi de tout à l'heure. Je crois que nous nous entendrons. Qu'en penses-tu, Christiane ?

Celle-ci, les yeux fixés sur le malade qui semblait fatigué de tout ce babil, répondit de son ton froid.

— Je l'ignore. Tu devrais, Madeleine, ajouta-t-elle, conduire Mlle de la Ronchère à sa chambre : elle doit avoir besoin de se reposer.

— Et ma tante ? allait dire Antoinette, mais elle réfléchit que *ma tante* serait peut-être jugé aussi inouï que *ma cousine*, et elle se tut, attendant d'être plus au courant des êtres pour prendre langue.

Au moment où elle sortait de la pièce, elle se heurta à Mme de Paulhac et se vit forcée de prononcer le fameux : "Bonjour, ma tante," que celle-ci accepta, d'ailleurs, sans protestation. Cette tante lui parut une belle femme de quarante ans qui voulait en paraître trente ; ses traits

étaient semblables à ceux de sa sœur Christiane ; seulement, chez elle, la physionomie, au lieu d'être froide était dure.

— Bonjour, ma chère, dit-elle à sa nièce : vous devez être très fatiguée, nous ferons connaissance plus tard. Madeleine, conduis la dans sa chambre.

— C'est ce que je fais, *dear mamma*, répondit Madeleine ; puis, entraînant sa cousine à travers plusieurs pièces, elle lui ouvrit la porte d'un petit réduit assez sombre qui donnait sur une cour intérieure. S'arrêtant alors sur le seuil, elle lui fit un profond salut, en disant :

— Nous sommes voisines : si Votre Majesté a besoin de mes humbles services, qu'elle donne un coup de poing dans la cloison.

La-dessus, Madeleine se retira, laissant Antoinette seule et absolument interloquée.

X

Plus Antoinette vivait chez les de Paulhac, moins elle s'y habituaît ; c'était un intérieur si différent de celui de ses parents ! Le luxe des appartements ou, du moins, de la partie des appartements réservée au public, l'élégance fastueuse de la toilette de ces dames lui avaient d'abord fait dire : " Mon oncle est bien riche. " Mais, lorsqu'au bout de quelques jours et surtout de quelques semaines, elle s'aperçut que le boucher ne parvenait qu'à grand'peine à se faire payer et que le blanchisseur n'y parvenait pas du tout, elle se dit, au contraire : " Mon oncle est bien pauvre. "

Tout, dans la maison, présentait effectivement le hideux contraste du luxe et de l'indigence. Ces dames avaient des robes de cinq cents francs, et leurs chemises étaient brodées de reprises ; elles portaient de somptueuses fourrures avec des bas rapiécés. La table de lunch débordait de pâtés succulents et de bonbons exquis, et le café du matin se sucrant avec de la cassonade. Le porto, le xérès, le marsala, coulaient à flots pour les visiteurs ; mais à la table de famille, on buvait du vin de l'épicier à 60 centimes le litre, et l'on n'avait pour dessert que quatre assiettes de mendiants, toujours refusées et qui reparaissaient quotidiennement, à titre décoratif.

Antoinette songeait en voyant tout cela, à la saine abondance de la Ronchère et aux simples toilettes de Mme Thérèse qui avait cependant plus noble apparence que *la belle madame de Paulhac*, ainsi nommée par ses admirateurs, et à laquelle sa nièce trouvait l'air d'une actrice, avec ses joues peintes, ses lèvres peintes, ses cheveux teints, ses yeux peints, sa voix dure et ses gestes cavaliers. Madeleine ne lui plaisait guère davantage avec ses cheveux jaunes, d'une couleur bien peu naturelle aussi, son visage effronté, tout barbouillé de poudre de riz, et ses allures garçonnières. Cependant, elle eût passé sur cela, elle s'y fût résignée : à seize ans, on a tant de souplesse dans le corps et dans l'esprit, on peut se plier à tout ; mais ce à quoi il lui était impossible de s'accoutumer, c'était à une indigence bien autrement lamentable que l'indigence d'argent. Antoinette, jusqu'alors, n'avait pour ainsi dire vécu que par le cœur : ses erreurs, ses fautes, ses vertus, ses malheurs et ses joies, tout lui était venu du cœur. Or, le cœur paraissait être chez les de Paulhac un organe absolument atrophié, une monnaie hors d'usage. Son oncle, il est vrai, paraissait bon, mais il parlait peu et semblait exagérer à dessein son rôle de malade pour ne

prendre aucune part aux occupations ni aux préoccupations de sa femme et de sa fille. Trop souffrant pour conserver la volonté persévérante qui eût fait prévaloir son autorité, trop droit pour approuver, trop faible pour empêcher, il préférait ignorer le plus possible et acceptait volontiers l'isolement dans lequel le laissaient celles qui auraient dû être ses fidèles compagnes, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Ces dames employaient la liberté qui leur était accordée à se donner la plus grande quantité possible de plaisirs. Quant à la qualité, elles se montraient moins difficiles. Le plaisir n'était pas pour elles une distraction ; un repos ; non, c'était une affaire, un travail, *un devoir*. En vérité, elles semblaient le considérer ainsi. Antoinette les avait vues aller au spectacle et au bal ; Madame, avec une migraine à rendre l'âme, Mademoiselle, avec une fièvre de cent pulsations à la minute. Et quand elle en exprimait son étonnement :

— Oh ! toi, répondait Madeleine, tu es une mollasse !

— C'est que je suis très énergique, ma chère, disait Mme de Paulhac, de l'air satisfait d'une personne à qui sa conscience rend un témoignage flatteur.

Les deux femmes parties, Antoinette se tournait vers Christiane, ouvrant tout grands ses yeux limpides et disant :

— Est-ce que je deviens folle ? est-ce que c'est bien, est-ce que c'est courageux de dompter sa douleur, de risquer sa santé pour aller au bal ?

Et la belle Christiane, sans s'émouvoir, répondait avec son sourire de sphynx :

— Quand nous serons à X., vous en verrez bien d'autres : ma sœur et Madeleine y mènent une vie à laquelle succomberaient les plus robustes marchandes de la halle.

Christiane attirait Antoinette comme une énigme vivante et une bien belle énigme. Cette admirable créature qui eût conquis tous les hommages si elle avait seulement apparu dans un salon, passait invariablement ses soirées auprès de son parrain malade, relevant ses oreillers, frictionnant doucement ses jambes endolories, le distrayant d'une lecture ou d'une causerie lorsque ses souffrances s'apaisaient assez pour qu'il pût en jouir.

Alors, Antoinette l'admirait et le lui disait, dans toute la chaleur de son âme enthousiaste ; mais Christiane, secouant doucement la tête, répondait avec sa tranquille froideur :

— Ne m'admirez pas je vous en prie : je ne fais pas cela parce que c'est bien, mais simplement parce que j'y éprouve du plaisir ; donc, mon mérite est nul.

— Enfin, répliquait Antoinette ; ce plaisir que vous y prenez prouve au moins une bonne nature, délicate et généreuse.

— Non, pas même cela, ne le croyez pas ; vous placeriez votre affection à faux.

— Alors, vous n'en voulez pas, de mon affection ? demandait l'enfant, avec des larmes dans les yeux.

Christiane baissait les siens en répondant :

— Bonne petite Antoinette, il vaut mieux ne pas commencer ce qui ne doit point durer ; on se prépare des regrets.

— Qu'est-ce qui ne doit pas durer ?

— Votre sympathie, ma chère : quand vous me connaîtrez davantage, vous me la retirerez peut-être.

— Jamais ! s'écriait Antoinette, en embrassant fougueusement Christiane qui se laissait faire sans lui rendre ses baisers.

Cette amitié négative ne suffisait pas au bonheur d'Antoinette et plus d'une fois elle avait songé à demander à son père de la rappeler. Avec quelle joie elle l'aurait revu ! et son petit frère, et cette maman, si chérie désormais ! Hélas ! cette chère maman ne semblait pas souffrir de l'absence de sa fille ; son inexplicable froideur persistait, malgré la tendresse débordante qui remplissait les lettres d'Antoinette. Son père lui écrivait : "Prends patience, ma pauvre enfant ; dès que le docteur m'y autorisera, je te signerai ton *exeat*, mais il n'est pas temps encore. Profite de ton séjour à Paris pour t'instruire. J'ai prié ma belle-sœur de te donner les meilleurs maîtres. Fais-tu des progrès sous leur direction ?"

Ce passage de la lettre paternelle surprit fort Antoinette qui ne recevait pas d'autres leçons que celles de Christiane, très capable, d'ailleurs, de lui donner une instruction suffisante. Cependant, au bout de quelque temps, elle trouva le mot de l'énigme. Mme de Paulhac employait à sa propre toilette, l'argent envoyé par M. de la Ronchère pour payer les professeurs de sa fille, et chargeait Christiane de les remplacer. Ce procédé peu délicat fut dévoilé par Antoinette à son père qui ne voulut pas s'en plaindre.

"Ne disons rien, ma bonne fille, répondit-il : mon pauvre frère qui est la délicatesse même en aurait un trop grand chagrin. Puisque les leçons de Christiane sont bonnes, nous pouvons nous en contenter. J'es père, d'ailleurs, que ton exil ne tardera pas à prendre fin et puis, vous allez partir pour X. où tes professeurs ne t'auraient pas suivie. Tout ce que tu me dis de Christiane me rassure pour toi ; c'est à elle que tu dois t'attacher."

Une telle recommandation s'accordait trop bien avec ses sentiments pour qu'Antoinette ne la suivit pas à la lettre. Elle mit toute son affection, toute sa confiance en sa belle amie qui lui rendit au moins l'une, sinon l'autre. Cela lui aidait à supporter sa tante et sa cousine. Mme de Paulhac avait, d'ailleurs, trop d'intérêt à conserver sa nièce chez elle pour lui être volontairement désagréable. Elle lui laissait toute la liberté d'action possible, ce qui n'empêchait pas Antoinette de prendre celle de la juger et de la juger sévèrement. Quand la jeune fille voyait cette femme *énergique* courir dans le monde malgré la migraine, malgré des crises de foie dues à cette stupide habitude des lunches, bonne pour les estomacs de canard des Yankees, elle ne pouvait s'empêcher d'être péniblement surprise en ne lui trouvant pas le courage de rester un seul soir auprès du fauteuil de son mari infirme. Et lorsqu'un jour Mme de Paulhac, après avoir payé cent cinquante francs un chapeau de chez Jeanne, dit en voyant la femme de chambre lui apporter une note de vingt francs pour un ballot de ouate destinée aux pansements des jambes de son mari.

— Savez-vous que cela finit par constituer une véritable dépense, toute cette ouate ?

Antoinette, les yeux flamboyants, les lèvres pâles, murmura, assez haut pour être entendue :

— C'est monstrueux !

Ceux qui supposaient à la belle Mme de Paulhac un caractère despotique et même acariâtre eussent été fort surpris de lui voir montrer en cette circonstance une douceur vraiment angélique. Quoique sa petite oreille eût rougi visiblement sous la poudre de riz, elle ne répondit rien, ne tourna pas la tête et sortit de la chambre sans regarder sa nièce.

Christiane, au contraire, la regarda avec plus de sympathie qu'elle ne l'avait encore fait ; puis, quand sa sœur eut quitté la chambre, elle vint à Antoinette et, pour la première fois, lui donna un baiser.

Lorsque celle-ci voulut le lui rendre, elle ne la vit plus. Mais le souvenir de cette caresse lui était resté. Elle en conserva une impression si douce qu'elle eût dit volontiers, comme Eugénie de Guérin :

Il me semble qu'un lys s'est posé sur ma joue.

N'était-ce pas vrai lys, cette belle Christiane ? Elle en avait la sveltesse, la pureté éblouissante, la forme parfaite. Comme le lys, elle montait vers le ciel, sans aucune inclinaison de sa tige ou de ses rameaux vers cette misérable terre.



Il alla devant l'autel où je m'agenouillai à côté de lui.

XI

L'arrivée à X. fut un soulagement pour Antoinette. Il lui sembla délicieux de respirer de nouveau un air pur, au sortir de l'atmosphère épaisse de la capitale et de voir une verdure *véritable* au lieu des chétifs arbres que saupoudraient de gris la poussière des boulevards. Enfin, quoique la villa.

des de Paulhac ne fût pas très vaste, elle l'était plus que leur appartement parisien, et la chambre d'Antoinette, située au fond d'un corridor, se trouvait moins exposée aux invasions souvent intempestives de Madeleine qui, trop indifférente pour rechercher sa cousine quand elle jouissait d'un plaisir quelconque, était trop désœuvrée pour ne pas l'accabler du matin au soir de sa société, lorsque toute autre lui était refusée. Or, cette société manquait souvent de charme, non que Madeleine fût une méchante fille : on n'aurait trouvé aucune noirceur sous le côté gauche de son corset de satin ; mais, chose qui eût fort surpris ceux qui la voyaient dans les salons, elle était absolument dénuée de conversation. En dehors du tati-ta-ta mondain, il n'y avait plus rien ; en sorte que l'intimité avec elle devenait tout à fait pesante. Lorsque les petits caucans de la veille étaient épuisés, ainsi que les projets du lendemain, Madeleine tombait dans une torpeur complète d'où elle ne sortait qu'à moitié pour répondre par monosyllabes aux questions qu'on s'ingéniait à lui faire. En revanche, elle déployait, ainsi que sa mère, une énergie surhumaine pour s'amuser. A Paris, ces dames n'avaient d'énergie que de dix heures du soir à cinq heures du matin ; à X., elles pratiquaient en outre l'énergie diurne, car les chasses, les carrousels, les rallie-papiers avaient lieu sous la lumière du soleil, ce qui n'empêchait pas les concerts et les bals de se déployer à celle des lustres. Christiane n'avait pas exagéré : il fallait une santé de fer pour supporter cet entraînement perpétuel.

La ville de X. possédait un régiment de chasseurs à cheval dont les officiers formaient l'appoint, aussi agréable qu'utile, de toutes les réunions mondaines. Huit jours ne s'étaient pas écoulés sans que Madeleine eût confié à Antoinette, sous le sceau du secret, qu'elle n'épouserait jamais qu'un officier de chasseurs, car elle ne savait qu'admirer le plus en eux de leur élégance, de leur amabilité ou de leur consommée du sport.

— Je veux un *sportsman*, dit Madeleine, avec énergie. Viens, ajouta-t-elle : je vais te montrer ces chers trésors ; tu me diras lequel tu préfères, car je n'ai pas encore fait mon choix.

— Me les montrer ! s'écria Antoinette : où donc sont-ils ? C'est vendredi, aujourd'hui ; ma tante ne reçoit pas le vendredi.

Madeleine cligna de l'œil sans répondre, disant seulement à demi-voix :

— Viens dans mon cabinet de toilette.

Ceci intrigua fort Antoinette qui se demandait quel rapport pouvait avoir le cabinet de toilette de sa cousine avec les officiers du... chasseurs.

En arrivant à la porte, Madeleine mit un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence ; puis elle ouvrit doucement et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre dont la jalousie était hermétiquement baissée. Elle invita alors Antoinette à regarder par l'intervalle des planchettes.

Les derrières de la villa de Paulhac donnaient sur les communs de l'habitation de M. de Tréfois, jeune capitaine au... chasseurs. Antoinette aperçut d'abord les écuries, au fond d'une grande cour dans laquelle plusieurs officiers formaient le cercle autour d'un cheval que tenait l'ordonnance de M. de Tréfois.

Madeleine chuchota à son oreille :

— C'est Diavolo. Il a gagné un premier prix à Saint-Germain, avant

hier ; M. de Tréfois l'a acheté sur le terrain même pour 10,000 francs ; un nègre l'a amené tout à l'heure, et tous ces messieurs sont venus pour le voir. Comment les trouves-tu ?

—Je ne vois que leur dos, murmura Antoinette ; mais le cheval me semble joli, quoique un peu raide, j'aimerais bien le monter.

—Tous les chevaux de course sont ainsi, mais je ne t'engagerais pas à te risquer sur lui : il te ferait faire une jolie pirouette. Moi qui suis bonne écuyère, je ne m'y fierais pas. Les officiers vont se retourner, attends un peu. Le premier à gauche est M. de Tréfois lui-même ; il n'est pas beau de visage, mais quel joli cavalier ! Le second est M. de Narville, marié depuis l'année dernière : ça ne compte plus. Ce grand, avec son stick sous le bras, c'est M. Pigaro : très chic, n'est-ce pas ? Là, à droite, le barou de Pommadec. Tout à fait select, hein ?

—Il a une tête de garçon coiffeur ! s'écria Antoinette.

—Il est marié, ça m'est égal, repartit philosophiquement Madeleine, mais ne parle pas si haut. Vois-tu, à côté de lui, en civil, le vicomte Ténébros ? A-t-il aussi l'air d'un coiffeur, celui-là ?

—Non, répondit Antoinette ; mais qui est ce gros palefrenier, vêtu d'un complet jaunâtre qui lui donne l'air d'un énorme serin ?

—Ce gros palefrenier, répéta Madeleine, avec un éclat de rire étouffé ! c'est le comte de Gilfort de Pointcarré, et le premier de nos hommes de cheval.

Nous devons à la vérité de dire que le comte de Gilfort justifiait pleinement cette appellation, si pleinement même qu'on aurait pu, supprimant la préposition, dire de lui : *homme cheval*. Ce parfait cavalier, doublé d'un gentilhomme, offrait à l'odorat un âcre parfum, mélange affreux d'écurie et de tabagie, et aux regards, un visage hébété, des épaules voûtées de déménageur, d'énormes jambes torsées, écartées l'une de l'autre de la largeur du cheval qui, même absent, paraissait faire encore partie de sa personne. Ce cheval, il ne le quittait jamais que pour entrer dans un salon, et l'on devait même lui savoir un gré infini de cette concession. Mais elle était de courte durée : la plus légère occasion, le plus miuce prétexte, la moindre allusion lui suffisait pour filer vers l'écurie. Là, il se sentait à l'aise, expert, érudit, profond ; il était *sur son terrain*.

Madeleine, si grande admiratrice des sportsman, se fût sans nul doute éprise de celui-ci, le premier tous, s'il n'eût été trop tard. Ce parfait cavalier était marié ; il avait, disait-on, une délicieuse femme.

Certes ! c'était une délicieuse jeune femme que Mme de Gilfort, avec son petit nez en bec de chouette, sa mâchoire d'âne, son dos brun, décolleté jusqu'à la ceinture, son chapeau d'homme et sa cravache à la main. Elle menait toujours à sa suite, lorsqu'elle sortait à pied, cinq chiens de diverses tailles qui entraient dans toutes les boutiques, où elle allait les rechercher, en menant grand tapage. Quand elle sortait en voiture, les mêmes chiens l'escortaient ; le premier aboyait après les chevaux, le second aboyait après les roues, le troisième aboyait après les promeneurs, de sorte qu'il était impossible que la délicieuse femme passât inaperçue. Quant aux deux autres chiens, d'affreux boules, aux faces noires, ils étaient gravement assis sur les coussins, à côté d'elle. Ces benjamins (un ménage), s'appelaient Paul et Virginie. La fille de Mme de Gilfort, âgée

de trois ans, s'appelait Diane. Lorsqu'on allait pour la première fois chez la comtesse et qu'on l'entendait crier :

—Diane !

On s'attendait à voir venir une chienne ; pas du tout, c'était sa fille. Et quand elle appelait :

—Paul !

On tournait la tête, pensant voir entrer un petit garçon : pas du tout, c'était son chien. Piquantes surprises !

Mme de Gilfort passait sa vie à courir, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture : on ne savait jamais où elle était. Mais, du moins, on savait pertinemment où elle n'était pas : la délicieuse femme n'était jamais, jamais avec son parfait cavalier de mari.

Après qu'Antoinette eut exprimé la surprise que lui causait l'aspect plus que vulgaire de l'éminent sportsman, elle reporta son attention sur le cheval. C'était vraiment une jolie bête à l'allure bien dégagée, à la tête un peu insignifiante, comme tous ceux de sa race, mais la beauté de sa robe alezane rachetait ce défaut. Il semblait indifférent à l'admiration de ceux qui l'entouraient et qui l'examinaient en connaisseurs, avec tout le respect que l'on doit à une bête de 10,000 francs.

Le baron Pommadee, penchant vers lui son profil de chèvre morte et sa longue taille, saignée dans un corset dont la saillie se dessinait sous la veste à brandebourgs, dit, avec conviction :

—Il a un joli cul !

A ces mots, Antoinette fut prise d'un tel fou rire que Madeleine lui couvrit la bouche de ses deux mains, car elle craignait que cette gaiété intempestive ne vint à trahir leur présence. Mais ces messieurs étaient bien trop occupés du cheval pour s'inquiéter d'autre chose.

Le vétérinaire du régiment (très élégant, le vétérinaire) était là qui appuyait sa main bien gantée, tantôt sur le cou, tantôt sur la croupe. Puis il examinait les dents et disait :

—Il a trois ans.

Et le cheval tournait, un peu agacé, tandis que Loubin, l'ordonnance de M. de Tréfois, tournait en même temps, maniant avec une déférence profonde cette bête, aussi aristocratique dans son espèce que son maître dans la sienne.

Enfin, ces messieurs s'arrachèrent à une si attachante contemplation ; ils partirent deux à deux, discutant encore les mérites de l'animal que Loubin continuait à tenir respectueusement. Mais quand le dernier des officiers eut disparu, l'ordonnance conduisit l'illustre Diavolo vers l'écurie et, comme le cheval hésitait à franchir la porte, il l'y encouragea à l'aide d'un coup de pied dans le derrière, accompagné de ces mots insultants :

—Hue donc, vache.

Si Diavolo avait écrit ses mémoires, il aurait eu de belles choses à dire sur la perversité de l'humanité, en général, et des ordonnances, en particulier.

Le spectacle étant terminé, Antoinette et Madeleine quittèrent la fenêtre. Cette dernière résuma d'une façon pratique ce qu'elles venaient de voir, en disant

—Il y a M. de Tréfois, M. Pigaro et le vicomte Ténébros qui ne sont pas mariés : lequel trouves-tu le mieux ?

—Ma foi ! répondit Antoinette : ils me semblent tous plus bêtes les uns que les autres.

L'indignation rendit d'abord Madeleine muette. Mais elle se remit bientôt et répliqua, avec son clignement d'œil impertinent :

—C'est-à-dire qu'ils sont trop verts, ma biche !

XII

Non, ils n'étaient pas trop verts. Et quand Mlle Antoinette de la Ronchère ouvrit le bal chez Mme de X. le jour de ses dix-sept ans, ces messieurs du...e chasseurs se montrèrent extraordinairement empressés autour de la débutante, parée, en outre de sa beauté, de tout le charme de sa jeunesse et de tout l'attrait de la nouveauté. Ses beaux yeux bruns n'avaient pas eu besoin, pour briller sous les lustres, que le pinceau les entourât d'un cercle factice et dur, et sa chair nacrée, pure de tout cold-cream, éclipsa victorieusement les faces plâtrées ou peintes de ses compagnes, quelque talent de coloristes que possédassent ces demoiselles. Enfin, sa souple chevelure brune, relevée simplement, sans autre frisure que ses larges ondulations naturelles, était autrement gracieuse que l'ébouriffement jaunâtre de sa cousine. Celle-ci dut constater, à son grand regret et à son grand dépit, que, ce soir-là, ces messieurs du...o s'occupaient infiniment plus de Mlle Antoinette de la Ronchère (une petite fille) ! que de Mlle Madeleine de Paulhac.

—Ma parole, c'était dégoûtant ! dit Madeleine à Christiane, en soulageant son cœur et desserrant son corset.

Christiane sourit, sans paraître autrement surprise. Elle avait renoncé personnellement à tout succès de ce genre et ne mettait jamais les pieds dans un salon, le soir. A ceux qui s'étonnaient d'une réclusion si austère, Mme de Paulhac disait, en manière d'explication :

—Ma sœur est d'une dévotion farouche : je m'attends, d'un jour à l'autre, à la voir entrer au couvent.

Mais ce qu'elle ne disait pas, c'est à quel point elle était ravie que Christiane voulût bien la remplacer auprès de son mari infirme et surtout lui épargner la comparaison de son écrasante beauté.

L'explication de Mme de Paulhac semblait vraiment la seule plausible ; on l'admettait donc volontiers.

—Ce serait une religieuse idéale, disaient les uns.

—Quel dommage ! ajoutaient ceux (en grand nombre) qui n'admettent point que l'on donne à Dieu autre chose que ce dont le monde n'a pas voulu.

Antoinette avait donc un réel succès dans les quelques réunions mondaines que sa tante jugeait convenables à son âge, c'est-à-dire dans presque toutes celles qui se donnaient à X... ; car le voisinage des bois leur ôtait tout cachet de cérémonie, ce qui ne veut pas dire d'élégance, ni même de somptuosité.

Si notre jeune Périgourdine avait de prime abord trouvé ces messieurs fort bêtes, ces dames ne lui semblèrent pas beaucoup plus spirituelles, et les fréquentes boutades de son humeur sarcastique égayaient parfois la belle Christiane, au grand scandale de Madeleine qui regardait comme sacré tout ce qui concernait l'aristocratique société dont elle avait le bonheur de faire partie, depuis qu'elle était sortie du couvent.

Madeleine avait donc été au couvent ? Oui, en vérité. Et qu'avait-elle appris, à ce couvent ? Rien dont elle se souvint, à présent. Si, pour tant, une seule chose : elle aimait les pauvres ; elle leur faisait volontiers l'aumône ; jamais les haillons ne la laissaient indifférente. Peut-être était-ce par un retour sur elle-même ; peut-être songeait-elle combien elle eût souffert de se trouver, seulement une heure, dans ces loques crasseuses ; mais, que ce fût directement ou par ricochet, son cœur allait à la mendicante et aussi sa bourse qui se vidait toujours dans la main tendue vers elle. Sa mère l'en avait grondée bien des fois.

Sa mère !... ô Monde, nous étonnerons-nous encore que le Sauveur t'ait maudit, lorsque nous voyons où en arrivent ceux que tu tiens sous ton empire ?

Mme de Paulhac grondait donc sa fille quand elle la surprenait dans un de ses élans de générosité.

— C'est idiot, disait-elle, de son ton sec : j'ai donné à la quête de la marquise de Saint-Rémy et à la loterie de la comtesse de Respic, cela suffit. Quand tes gants seront fanés, ce n'est pas moi qui te les remplacerai.

Et Madeleine regardait ses gants, d'un air contrit, pendant que Christiane murmurait à l'oreille d'Antoinette :

— C'est ce qui la sauvera : le bon Dieu aura pitié de celle qui a eu pitié de ses pauvres.

Si Antoinette goûtait peu les plaisirs nocturnes dans lesquels la nullité parfaite de tous ces mondains éclatait plus visiblement, elle prit, en revanche, un certain goût à ceux qui avaient la forêt pour théâtre. Elevée dans un vieux manoir, au milieu des bois, elle avait plus que le goût de la nature, elle en avait la passion. En outre, habituée depuis l'enfance, à toujours accompagner son père, elle n'eut pas de peine à suivre les cavalcades et ne fut point insensible aux éloges que lui attiraient son talent et sa grâce d'écurière. Peu à peu, ces plaisirs lui devinrent, comme à Madeleine, une nécessité. S'il n'y avait pas de partie organisée, plutôt que de rester à la maison ou d'accompagner son oncle et Christiane dans leur courte promenade, elle partait à l'américaine, seule avec sa cousine, dans une charrette attelée d'un poney qu'elles conduisaient à tour de rôle.

A mesure aussi qu'Antoinette prenait les goûts des amis de sa tante, son jugement à leur égard devenait moins sévère. Certes ! elle n'en était pas encore à trouver que s'amuser est une vertu ; mais elle décida que ce n'était pas un crime et s'y mit, en pleine tranquillité de conscience, avec l'ardeur qu'elle apportait à tout.

Madeleine était ravie. Christiane poussait parfois un petit soupir en les voyant aller, mais ne disait rien. Mme de Paulhac hésitait entre le plaisir et le déplaisir. D'un côté, la conduite d'Antoinette justifiait la sienne ; d'un autre, la beauté de sa nièce pouvait nuire à l'établissement de sa fille, par comparaison. Cependant, le type des deux cousines était tellement différent qu'elles se faisaient plutôt valoir : la tenue réservée et un peu fière d'Antoinette, aux moments mêmes où elle était le plus entraînée, donnait du piquant au laisser-aller et aux manières bon enfant de Madeleine, et en recevait un cachet de distinction plus remarquable.

Tout compte fait, il y avait plutôt avantage à pousser Antoinette dans cette voie. Mme de Paulhac l'y poussa donc, non pas ouvertement : elle était trop fine ; mais elle eut soin de faciliter l'exécution de tous les

projets, au besoin même d'en suggérer quelques uns, sans en avoir l'air.

Parmi les amateurs de lawn-tennis, de croquet, de rallie-papers, de chasse et de sports de tout genre, le plus remarquable était, sans contredit, le vicomte Ténébros. L'originalité de sa sombre figure, éclairée par deux yeux plus noirs que le noir même et dont l'expression inquiétante semblait composée de hardiesse et d'ironie, le sauvait de la banalité mondaine, non moins que sa force prodigieuse et son adresse fantastique. Qu'il s'agit de compter un mustang, nouvellement débarqué d'Amérique, de battre à l'escrime la meilleure lame de France ou d'Italie, de tirer une guêpe au vol ou de sauter par la fenêtre d'un second étage, en retombant avec grâce sur le bout de ses escarpins, tout cela était un jeu pour le vicomte Ténébros. En outre, causeur spirituel, à la fois sarastique et courtois, ayant quelque chose du moyen âge, de chevaleresque, dans le caractère comme dans le visage, il conquérait bien des admirations et recevait bien des suffrages.

Celui d'Antoinette lui fut vite acquis. Elle avait été d'abord séduite par ses dehors généreux et flattée ensuite de le voir s'occuper d'elle, nouvelle venue, presque une enfant. Il lui donna de précieux conseils qui perfectionnèrent son talent d'écuyère et fut également son guide dans tous les jeux nouveaux pour elle. Elle en arriva très vite à souhaiter sa présence et à trouver sans charme les réunions dont il ne faisait point partie.

Sur ces entrefaites, arriva l'époque de la foire de X... La société mondaine, toujours en quête de distractions nouvelles, ne dédaigna point celles que lui offrirent les nombreuses baraques, alignées dans une avenue de hêtres, à l'entrée de la forêt. C'était, d'ailleurs, un spectacle fort pittoresque que les installations de tous ces forains dans ce grand berceau de verdure, traversé par les flèches d'or d'un beau soleil de juillet. Le paysage fuisait valoir la scène et la scène faisait valoir le paysage. Cependant, Antoinette resta indifférente à l'une et à l'autre jusqu'à ce qu'une silhouette bien connue se fût dessinée à l'horizon et, d'un pas rapide, fût assez approché pour qu'on pût distinguer un nez accentué surmontant une épaisse moustache noire.

Le vicomte Ténébros, car c'était lui, rejoignit aussitôt les promeneurs, assez nombreux ce jour-là, et, après les propos d'usage, se dirigea vers une boutique de tir qui se trouva aussitôt envahie, par un caprice de la bande fashionable.

Le vicomte tirait toujours le dernier parce qu'après lui rien ne serait resté autres. Quand vint son tour, il posa quarante francs sur le comptoir de la marchande qui le connaissait bien ; puis, saisissant un pistolet, sans viser, sans presque regarder, il se mit à abattre toutes les pipes, toutes les poupées, tous les œufs dansants. Pas un survivant n'échappa au carnage : tout coup portait. Lorsque la boutique de tir ne fut plus qu'une ruine, le vicomte, se retournant, sourit aux bravos de l'assistance et demanda si un des spectateurs voulait placer sa main étendue sur la cible ; il se chargerait d'en dessiner le contour, à coups de pistolet.

Malgré l'enthousiasme précédent, cette proposition jeta dans l'assistance un certain *froid*, et le vicomte allait replacer son arme lorsque Antoinette s'avança, un pen pâle, mais la tête haute et l'œil résolu.

— Moi ! dit-elle.

Les yeux diaboliques du tireur prirent une douceur subite, ainsi que sa voix, quand il répondit :

— Vous, Mademoiselle ?

Madame de Paulhac intervint :

— Antoinette, je connais depuis longtemps l'adresse du vicomte : nous venons d'en avoir une nouvelle preuve ; néanmoins, c'est une expérience si dangereuse que je ne crois pas pouvoir permettre...

— J'en réponds, madame, interrompi le vicomte, en souriant, mais ce sera comme il vous plaira.

— Puisqu'il en répond ? supplia Antoinette.

— Soit, fit sa tante, mais ne bougez pas, surtout.

— Soyez tranquille.

La fillette alla au fond du tir, et plaquant sa main fine sur la cible, elle jeta au tireur un beau regard résolu qui fut récompensé d'un mâle sourire.

— Ecartez bien les doigts, Mademoiselle. C'est cela : ne bougez plus !

Le baron prit la peine de viser, cette fois ; et, en soixante coups dont pas un ne dévina d'une ligne, il dessina le contour de la main qui s'était offerte.

Des braves enthousiastes saluèrent ce succès, bravos accordés à l'impétuosité d'Antoinette, non moins qu'à l'adresse du vicomte.

Celui-ci semblait fort satisfait. Il continua pendant le reste de la promenade, à s'occuper beaucoup de la jeune fille, l'entourant d'une protection attentive et presque affectueuse.

Le soir, après qu'on eut dîné, Antoinette resta seule sous la véranda, en attendant qu'on apportât les lumières ; le souvenir de deux yeux flamboyants éclairait suffisamment pour elle l'obscurité naissante. Pauvre petite, s'était-elle donc si vite rendue à ce regard fascinateur ? Elle avait l'âme fière, pourtant ; mais son cœur, isolé alors de toute affection, éprouvait un tel besoin d'aimer qu'il ne faudrait pas la juger trop sévèrement si elle s'était laissée enthousiasmer par un homme que son étrangeté même rendait séduisant et qui, de fait, était l'objet de l'admiration de presque toutes les dames de leur société.

C'est ce que Madeleine se fit un malin plaisir d'apprendre à sa cousine, le lendemain matin, pendant la séance au cabinet de toilette.

— Il faut avouer, lui dit-elle, en frisant artistement sa jaune toison, que tu as été crâne, hier, avec le vicomte. Mais, tu sais, ajouta-t-elle, avec son clignement d'œil agaçant, ne t'emballe pas : si tu lui plais, tu seras au moins la trente-cinquième.

Antoinette rougit comme si elle avait reçu un soufflet. Sentant la chaleur qui lui brûlait les joues, elle tourna la tête, sans répondre.

— Oui, continua Madeleine, qui semblait raconter la chose la plus simple du monde : il y a la belle madame de... qui aurait bien voulu lui sacrifier son titre de marquise pour devenir tout simplement vicomtesse Ténébros ; puis, mademoiselle H. ; puis la jolie Anglaise, miss Stanley ; et mademoiselle Z., aussi, celle qui monte si bien, et madame V., qui a une si belle voix, et la petite Mac Carthy, une Écossaise, délicieuse au bal avec ses bras d'un blanc de neige ; une Polonaise aussi, tout ce qu'il y a de plus chic ; et puis, une quantité d'autres...

—Mais, ne put s'empêcher de demander Antoinette . il ne les aimait pas ?

—Heu ! heu ! fit Madeleine : il était au petits soins pour elles, encore plus que pour toi, hier.

—Alors, pourquoi ne les a-t-il pas épousées ? dit naïvement Antoinette.

—Les épouser toutes ! s'écria Madeleine, en riant si fort qu'elle faillit renverser son élixir capillaire.

—Non, reprit sèchement Antoinette ; mais, pourquoi n'a-t-il pas demandé, d'abord, la première qui lui a plu ?

—Ah ! parce qu'elle ne lui a pas plu longtemps. Les sentiments du cœur du vicomte sont, dit-on, aussi changeants que les regards de ses yeux. Entre nous, c'est le plus grand flirteur de la terre. Cependant, des gens se disant bien informés, prétendent que cet inconstant va se fixer : il serait sur le point de faire vicomtesse une assez laide, mais richissime Américaine.

—Lui ! dit Antoinette.

—Il paraît.

Après un dernier regard à ses frisons, Madeleine quitta le cabinet, en fredonnant.



— Embrasse ton petit frère.

Antoinette s'était assise, les yeux baissés, les mains jointes. Cependant au bout de quelques minutes, elle releva la tête ; et, la secouant, comme pour chasser une pensée importune :

—C'était un rêve... murmura-t-elle.

—Et un mauvais rêve ! Éveillez-vous, ma très chère, dit Christiane qui sortait de sa chambre et devait avoir tout entendu. Venez ; la cloche a sonné depuis longtemps : on est sans doute à table.

Puis, passant son bras autour de la taille d'Antoinette, Christiane entra avec elle dans la salle.

XII

Ce jour-là pendant qu'en prenait le café, Christiane déclara qu'elle se sentait un atroce mal de tête et que le grand air seul pourrait la soulager.

Mme de Paulhac lui offrit aussitôt de se joindre aux promeneurs qu'elle attendait. On devait faire une excursion aux ruines de L...

Ce n'est pas que Mme de Paulhac fût très flattée d'avoir sa sœur avec elle ; mais, une fois, en passant, cela la sauverait du reproche d'égoïsme et ne pourrait avoir qu'un bon effet.

— Qui auras-tu ? demanda Christiane.

— J'aurai les de Gilfort...

— Les de Gilfort ! interrompit Madeleine, au comble de la stupéfaction : voulez-vous dire, *mamma*, que vous aurez M. et Mme de Gilfort, ensemble ?

— Que tu es sotte ! répondit simplement sa mère. J'ai voulu dire M. de Gilfort et son frère, le lieutenant de dragons, qui vient d'arriver en congé.

— Ah ! fit Madeleine : est-ce qu'il est marié ?

— En quoi cela peut-il t'intéresser ? répliqua, avec dignité Mme de Paulhac.

Cependant, après avoir bu une gorgée, elle ajouta :

— Il n'est pas marié.

Et Madeleine tapota ses frisons pour les arranger, tout comme si M. de Gilfort, frère, était là. Elle ne connaissait rien de l'individu, mais le nom lui plaisait ; et puis, ce devait être un sportsman, chose importante !

— Qui encore ? demanda Christiane.

— M. de Tréfois...

— Ah ! fit Madeleine qui se mit aussitôt à murmurer à demi-voix, alternativement : de Gilfort, de Tréfois, de Gilfort, de Tréfois, pour voir lequel sonnait le mieux à l'oreille.

Sa mère continuait :

— Le baron et la baronne de Pompadour, la marquise de Bastard, Mme Montanez.

— Assez ! ma chère, assez ! interrompit Christiane : en voilà plus qu'il ne faut pour me donner mal à la tête si je ne l'avais pas déjà. Si tu veux être bien aimable, tu me cèderas Antoinette qui, j'en suis sûre, ne refusera pas de me tenir compagnie ; tu nous donneras la charrette anglaise avec Sprite. Puisque mon parrain ne sort pas aujourd'hui et qu'il veut lire, je m'accorde un petit congé.

— Mais, comment donc ? dit sa sœur, assez embarrassée : tous les jours si tu veux, Christiane, tu le sais bien ?

— Je le sais ; mais je ne le veux pas tous les jours : j'aime mieux la maison. Au revoir, cher parrain. Voulez-vous venir, Antoinette ; car, vraiment, je n'ai oublié qu'une chose, c'est de vous demander votre consentement.

Et Christiane sourit. Oh ! l'adorable sourire : si pur et si doux !

— De tout mon cœur ! s'écria Antoinette : je suis ravie.

— Alors, tu renonces aux ruines ? fit Madeleine, un peu vexée : c'est pourtant une rareté, tu sais ?

—Oui mais Christiane est une raroté plus grande encore et, si elle n'est pas une ruine, je ne l'en aime que mieux."

Tout le monde sourit. Les jeunes filles coururent mettre leur chapeau, après avoir ordonné d'atteler Sprite.

Lorsqu'elles franchirent la porte devant laquelle attendait leur léger véhicule, elles en aperçurent une quantité d'autres. Breaks, mails, victorias, ducs, c'était une confusion d'équipages de toute sorte, remplis des promeneurs attendus. En apercevant Christiane, ceux-ci poussèrent un cri de joyeux étonnement. Tous descendirent pour lui serrer la main. C'était un si grand miracle de la voir prendre part à une réunion quelconque !

—Vous ! des nôtres ? quel bonheur !

Mais elle secouait la tête.

—Non, non ! disait-elle : je vais ailleurs.

—Ah ! Mademoiselle, s'écria M. de Tréfois : dites seulement : qui m'aime me suive ; nous irons tous avec vous.

—Je dis au contraire : qui m'aime ne me suive pas, reprit elle en souriant. J'ai avec moi ce qu'il me faut. Montez, Antoinette."

Lorsque les jeunes filles se furent assises et que le domestique eut placé dans la charrette une chaude couverture, Christiane, prenant les guides de ses mains fines que modelaient ses longs gants chamois, inclina la tête avec un sourire, en signe d'adieu ; puis toucha légèrement Sprite qui partit au grand trot.

Un murmure d'admiration sincère sortit de toutes les bouches. Les femmes ne tarissaient pas d'éloges sur la beauté de Christiane.

—Mlle Labaro est une créature céleste, dit M. de Tréfois ; mais Mlle de la Ronchère, avant un an d'ici, sera la plus délicieuse créature terrestre qu'on puisse voir."

Et M. de Gilfort, frère, approuva d'un énergique signe de tête qui ne plu que médiocrement à Madeleine.

—Ma foi ! pensa-t-elle : Christiane a eu une riche idée, de l'emmenner !

La charrette anglaise volait à travers les routes sableuses de la forêt. Christiane regardait les arbres et Antoinette regardait Christiane qui lui semblait aussi bonne que belle. Que c'était délicat à elle, d'avoir imaginé ce tête-à-tête qui sauvait sa petite amie de l'ennui de reparaitre en société, après sa meurtrissure de la veille ! Cependant, une pensée troublait Antoinette.

—Ma chère, dit-elle : expliquez-moi comment vous, qui êtes la perfection même, vous avez fait un mensonge, bien léger sans doute, et bien généreux ; mais, enfin, un mensonge ; car je ne suis pas dupe de votre mal de tête.

—Voici deux grosses erreurs, répondit gaiement Christiane : d'abord, je ne suis pas une perfection ; ensuite, je n'ai point fait de mensonge.

—Vous avez un vrai mal de tête ?

—Tout ce qu'il y a de plus vrai.

—A quoi l'attribuez vous ?

—Je ne sais ; peut-être à cette chevelure qui me pèse, parfois.

—Oh ! Christiane, c'est si beau ! Et quand je pense que, si ce qu'on dit est vrai, vous la couperez un jour...

—Que dit-on donc ?

— Que vous vous ferez religieuse ; mais je ne puis le croire.

Christiane ne répondit point ; son regard se perdit à l'horizon et Antoinette n'osa pas la questionner. Elle se contenta de jouir du bonheur de se sentir devant un beau spectacle, à côté d'un cœur ami. Ce bonheur, elle ne l'avait pas goûté depuis son départ de la Ronchère ; et là, encore, bien rarement ! Non, sa vie n'avait pas été heureuse ; troublée d'abord par ce sentiment de jalousie, si douloureux au cœur qui le ressent ; puis, par ces remords ; enfin, par cet exil qui faisait d'elle une orpheline. La mélancolie de la forêt, jointe à celle de ses souvenirs, lui emplissait l'âme. Elle regardait fuir devant elles les grands hêtres, mêlés de quelques robustes chênes dont les dimensions colossales faisaient valoir leur élégance. Puis, c'étaient des clairières tapissées de bruyères roses et de genêts odorants ; des rochers sombres, aux formes bizarres ; quelques blancs bouleaux, avec leur feuillage léger. Tout cela passait, passait comme avaient passé ses nombreux chagrins, ses joies si courtes.

— Est ce que la vie est toujours triste ? songea Antoinette.

Elle avait songé tout haut ; car sa compagne, tendant la main vers la forêt, répondit :

— Toujours quand on regarde ici.

— Jamais, quand on regarde là.

— Alors, c'est vrai ? lui demanda Antoinette,

Elle sourit sans répondre et rendit la main au poney qui prit aussitôt le galop.

— Où allons-nous ? dit Antoinette.

— Où vous voudrez. J'aime à m'abandonner ainsi, au hasard ; mais si vous désirez voir un site particulier, dites-le, je vous y conduirai : tous les chemins de cette forêt me sont connus.

— Non ; je suis comme vous : il me plaît d'errer à l'aventure. Ah ! une biche... et le cerf ! là...

— Que c'est gracieux, n'est-ce pas ? dit Christiane. Et ces sentences de forêt, qu'elles sont pénétrantes ! J'en jouis doublement avec vous, petite amie, car je vois cela que vous ne regrettez pas la visite à L...

— Oh ! non. Mais, puisque vous aimez tant la forêt, pourquoi n'y allez-vous jamais ?

— Parce que j'ai autre chose à faire, petite Antoinette.

— C'est vrai : mon pauvre oncle ! Qu'il est heureux de vous avoir !

— J'ai été, moi, bien plus heureuse encore de l'avoir, répondit gravement Christiane. J'avais quatre ans et nous étions orphelines quand ma sœur aînée l'a épousé. Il a été un père pour moi. Je lui ai dû toutes les joies de mon enfance ; c'est son affection qui a échauffé mon cœur. Je ne lui rendrai jamais autant qu'il m'a donné. Vous ne l'avez pas connu, Antoinette, avant que la souffrance eût engourdi ses nobles facultés. Quel cœur généreux, quel esprit élevé, quelle âme loyale, quel homme de devoir il était ! S'il y a quelque chose de profondément triste, en ce monde, c'est de voir souffrir, vieillir et mourir de tels êtres !

Une larme brillait dans les yeux de Christiane.

— En vérité, reprit-elle : je vous fais une singulière partie de plaisir ! Mais, arrêtons-nous. Voici un délicieux tapis de mousse : nous nous y assiérons pour goûter, car je crois que William a placé un panier sous

notre couverture. Descendez, choisissez l'endroit qui vous plaira et je vous rejoindrai après avoir attaché Sprite à ce bouleau.

Le goûter fut des plus joyeux. Laisant les pensées qui les avaient assombries, les deux amies se livrèrent sans contrainte à la gaieté de leur âge. Antoinette était ravie de découvrir une nouvelle Christiane, une Christiane rieuse, une Christiane enfant. Elle burent dans le dé d'or d'Antoinette l'eau d'une petite source qui aurait eu peine à remplir une coupe de plus vastes proportions. Elles sauvèrent un pauvre papillon des griffes d'une araignée accourue pour le prendre sur la toile où il s'était empêtré. Enfin, elles aperçurent deux écureuils et un nombre infini de lapins qui les amusèrent beaucoup avec leurs effets d'oreilles, si comiques lorsqu'ils sont surpris.

Il faisait si bon dans cette clairière qu'elles s'y attardèrent. Le soleil était déjà bien bas lorsque Christiane vint détacher Sprite, lequel malgré son nom, avait fait preuve d'un excellent esprit et s'était contenté de brouster là où il était attaché. Il hennit de plaisir en voyant venir à lui sa belle maîtresse et partit dès qu'elle eut soulevé les guides.

La forêt semblait maintenant plus mélancolique encore, avec les grandes ombres qui s'allongeaient à côté des derniers rayons du soleil couchant ; plus mystérieuse aussi, dans l'obscurité grandissante. Tous les détails disparaissaient pour ne laisser voir que les grandes masses des arbres dont le contour se détachait sur le ciel, d'une pâleur verdâtre ; car c'était le crépuscule qui commençait.

Les deux jeunes filles restaient silencieuses, tout entières au charme incomparable d'un tel spectacle. Elles en jouissaient d'autant mieux que le poney, un peu fatigué, s'était mis au pas, sur la route montante.

Vue au milieu de ces teintes crépusculaires, la beauté rare de Christiane prenait quelque chose de surnaturel. Elle était droite sur son siège, la tête un peu relevée pour regarder le ciel. Les cheveux de ses tempes, légèrement bouclés, formaient autour de sa tête comme une couronne vaporeuse qui allait rejoindre la tresse merveilleuse dont le bout retombait à ses pieds. On eût dit quelque déesse des forêts conduisant le char de la nuit. Les Grecs ont mis dans leurs profils cette pureté parfaite de la forme ; mais ils n'ont pu y joindre la radieuse expression mystique dont le sentiment leur était inconnu.

— Mon Dieu ! Christiane, dit Antoinette qui la contemplait, en extase : que vous êtes belle !

Et elle ajouta, presque sans songer à ce qu'elle disait :

— Je ne suis pas surprise que tout le monde vous aime ; mais vous, n'avez-vous donc jamais aimé personne ?

Christiane sourit, de son adorable sourire.

— Oh ! si, dit-elle : j'ai aimé, j'aime encore et j'aimerai toujours !

— Qui donc ?

— J'aime, reprit Christiane, celui qui m'a aimée avant que je l'aimasse, avant même que je fusse née ; Celui qui a allumé au ciel ces étoiles qui commencent à briller et qui a mis dans mon cœur l'amour de la Justice et de la Vérité ; j'aime Celui qui est seul constamment fidèle et auquel nul ami n'est comparable ; Celui, enfin, qui m'a aimée assez pour donner sa vie pour moi.

— Ah ! s'écria Antoinette : c'est Dieu !

Et elles fondit en larmes.

—Qu'avez-vous donc, ma chérie ? demanda Christiane avec inquiétude. Comment ce que j'ai dit a-t-il pu vous affliger ainsi ?

—Vous le demandez ! C'est au moment où je commence à vous aimer, où je m'attache à vous, de tout mon cœur, que vous m'apprenez votre entrée au couvent...

—Calmez-vous, chère petite Antoinette ; mon entrée au couvent n'est pas prochaine, il s'en faut. Je dirai même que je ne fais pas de vœux pour la hâter, car le signal de mon départ sera la perte de l'être que je chéris le plus en ce monde, de mon pauvre parrain que je prie Dieu de nous conserver longtemps, bien longtemps encore.

Un peu rassurée, Antoinette poussa un soupir de soulagement.

—C'est que, dit-elle : je suis si malheureuse, si seule ! Loin de ma famille, je n'ai que vous, Christiane.

—Comment se fait-il, demanda celle-ci, en hésitant un peu, qu'on vous ait exilée ainsi ? Dans le cas où ma question vous gênerait, ma chérie, n'y répondez pas : je la retire. Mais j'avoue que je ne me suis jamais expliqué votre présence au milieu de nous, et cela m'avait d'abord mise en défiance.

—Cela me soulagera, au contraire, de vous le confier, mais c'est pour vous seule, répondit Antoinette.

Un signe de son amie lui ayant assuré le secret, elle versa dans ce cœur compatissant toutes les peines du sien, lui contant tout : sa jalousie enfantine contre sa belle-mère d'abord, contre son petit frère ensuite ; puis ses fautes, son repentir, l'indulgence de sa belle-mère tant qu'elle avait été coupable et son inexplicable froideur depuis que le dévouement d'Antoinette aurait dû la lui rendre plus chère.

—Je vous assure, Christiane, dit-elle en finissant, que si j'étais restée à la maison, jamais je n'aurais songé à me marier. J'étais si heureuse avec mes parents, depuis que j'aimais mon petit frère ! Mais puisqu'ils ne veulent plus de moi, ajouta-t-elle, pendant que ses larmes coulaient de nouveau, je voudrais bien me marier : j'ai besoin d'aimer et d'être aimée, et je ne suis pas comme vous, assez sainte pour n'aimer que Dieu.

—Il y a bien des voies pour aller à Lui, dit Christiane : la vie d'une bonne épouse, d'une bonne mère est aussi noble qu'utile. Nous n'avons guère d'hommes chrétiens : élevez des fils croyants, ma chère Antoinette, ce n'est pas un petit mérite. Seulement, n'acceptez point à la légère celui qui doit être leur père et, par-dessus toute chose, redoutez de prendre un oisif.

—Oui, Christiane ; mais je ne puis m'empêcher de regretter que vous ne préférerez pas aussi cette voie. Songez donc à ce que serait un fils, élevé par une mère telle que vous !

—Un fils ? dit Christiane avec cet adorable sourire qui ne semblait pas appartenir à la terre : je ne veux pas un fils... J'en veux mille ! Je veux tous les malades, tous les infirmes, tous les estropiés, tous les pauvres, tous ces chers amis de mon Dieu à qui l'on refuse d'apprendre son nom ; tous ces blessés de la dure bataille de la vie auxquels des cœurs impies voudraient enlever même l'espérance d'un monde meilleur.

—C'est beau, Christiane ; c'est beau ! Mais ne regretterez-vous pas

un peu le monde, vous qui n'auriez qu'à y paraître pour en devenir la reine ?

— Non, ma chère, je n'ai pas même le mérite du sacrifice. Il m'est impossible de regretter ces gens qui se sont amusés, qui s'amusent et qui s'amuseront ; qui ne connaissent d'autre malheur au monde qu'une partie manquée, et dont les meilleurs se contentent de jeter à mes humbles préférés une aumône indifférente, et leur portent infiniment moins d'intérêt qu'à la dernière jument de leur écurie. Loin de regretter ces amuseurs, je ne puis les voir sans une sorte de dégoût ; si j'éprouve une tentation à leur égard, c'est celle du mépris. Cette tentation, je la repousse de toutes mes forces ; car, qui suis-je pour mépriser ceux que mon Maître ne méprise pas ? Il les appelle, Il les attend ; Il les aime encore. Je veux les aimer aussi ; prier pour eux, expier pour eux. Mais les regretter... oh ! non, jamais !

— Christiane, je vous comprends. Mon cœur est bien changé depuis qu'il a souffert ; et je comprends aussi, maintenant, que Dieu nous envoie la souffrance pour nous améliorer. Je le croyais déjà, mais je ne l'avais pas encore senti. Cependant, un tel choix m'étonne. J'aurais pensé qu'avec votre nature d'élite, votre esprit supérieur, vous auriez choisi un ordre distingué. Et, quand je vous voyais religieuse, c'était au fond d'un cloître mystérieux, sous le voile de la Visitandine, comme sainte Chantal, ou sous le scapulaire de la Carmélite, comme sainte Thérèse. Où donc comptez-vous entrer ?

— Connaissez-vous, dit Christiane, un ordre admirable ; celui des petites sœurs de l'Assomption qui vont à domicile soigner les pauvres malades, faire leur ménage, préparer le repas de leur famille ; en un mot, vivre de leur vie, afin de les mieux soulager et de les mieux servir ? Antoinette, c'est là que je veux aller, c'est cela que je veux faire. Aidez-moi à remercier Dieu de m'avoir appelée à l'immense bonheur et à l'honneur insigne de le servir dans ses chers pauvres !

Antoinette ne répondait que par ses larmes, larmes bien douces cette fois, car l'admiration seule les faisait couler.

Christiane allait lui tendre sympathiquement la main, lorsqu'un brusque écart du cheval l'obligea à serrer les guides. Elle aperçut, arrêté au bord de la route, un homme de haute stature dont la silhouette sombre et immobile avait effrayé le poney.

— Ah ! dit-elle, quand elles eurent passé : c'est le prince mystère.

— Qui cela, le prince mystère ? demanda machinalement Antoinette, l'esprit encore tout rempli de ce qu'elle venait d'entendre.

— Je l'ignore ; nous l'ignorons tous et c'est pour cela que nous le nommons ainsi.

On arrivait à l'avenue de la foire. Au moment où la voiture passait devant la première baraque, des exclamations prouvèrent aux jeunes filles qu'elles avaient été reconnues. Toute la société se trouvait là, en effet. On les força à descendre pour se réunir au joyeux groupe.

— Tu arrives à propos, ma chère, dit Madeleine à sa cousine : M. de Gilfort a prié le vicomte Ténébros de lui faire admirer son talent de tireur, mais il ne trouve pas une main de bonne volonté.

— J'en suis désolée, répondit Antoinette, car je ne puis pas lui être utile.

—Ah ! ah ! fit le vicomte qui s'avancait, d'un air narquois : vous avez donc peur, aujourd'hui, Mademoiselle ?

Elle tourna la tête, fixant sur lui ses yeux fière : ce fut un véritable duel de regards noirs.

—Non, dit-elle, je n'ai pas peur ; mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas : aujourd'hui, cela m'ennuie.

Une ombre de contrariété passa sur la physionomie du vicomte ; cependant, il fit bonne contenance. Se rapprochant de Christiane, il lui dit, de sa voix la plus douce :

—Les nymphes des bois sortent-elles donc de leurs domaines pour visiter les simples mortels ? Quelle démarche de reine ou de fée, ou d'ange, plutôt ! Ce n'est pas possible, Mademoiselle : vous avez des ailes ?

—Oui, dit Christiane, en souriant : des ailes de corbeau... sur mon chapeau.

Ils la suivaient tous, fascinés par sa grâce et sa beauté souveraines qui les attirait d'autant plus qu'ils étaient bien rarement admis à la contempler.

Antoinette restait un peu en arrière. Elle entendit le baron Pommadec dire à l'oreille du vicomte :

—Vous prétendez qu'il n'y a pas de beauté parfaite : avouez que celle-là est sans défaut.

—Elle est belle à enlever ! répondit le vicomte, si elle était seulement promise à un homme ; mais on la dit fiancée à Dieu.

—Quel dommage ! s'écria Pommadec du ton indigné dont il eût dit : quel sacrilège !

Et Antoinette, rêveuse, pensait, en suivant des yeux son amie :

—Elle a vraiment choisi la meilleure part. Je ne peux pas m'élever aussi haut ; mais, du moins, je veux suivre courageusement ma voie.

Madeleine interrompit les réflexions de sa cousine en passant son bras sous le sien.

—Ah ! dit-elle tout bas : si Christiane avait voulu... mais elle ne veut pas. A propos, on dit que cela marche, avec l'Américaine.

—J'en suis charmée ! répliqua Antoinette, d'un accent si sincère que Madeleine en fut déroutée. Je ne sais si je me marierai ; mais si jamais cela m'arrive, dit-elle, en désignant les *select gentlemen* qui se trouvaient devant elles : ce ne sera pas avec un de ces pantins-là !

XIV

—Avec qui donc ? demandait Madeleine, le lendemain, pendant la minutieuse opération qui, de sa chevelure châtaine et lisse, faisait une toison blonde et frisée.

—Avec un homme utile, répliqua gravement Antoinette : Christiane m'a recommandé de ne pas choisir un oisif.

—Oh ! si tu te laisse chapitrer par Christiane, prends garde : tu vas devenir parfaite !

Et Madeleine frissonna, soit qu'elle eût laissé couler, sur sa peau fine, une goutte de l'élixir capillaire, soit que l'idée seule de la perfection lui fût courir un frisson dans le dos.

Antoinette ne répliqua pas. Elle releva prestement ses cheveux et

sortit, laissant Madeleine à ses opérations compliquées. Elle avait de l'affection pour sa cousine ; cependant, celle-ci lui portait sur les nerfs, à de certains moments, aujourd'hui, par exemple.

Le passage de l'enfance à la jeunesse s'opère très différemment, suivant les natures et les circonstances. Environné de la tendre sollicitude, de la protection continuelle d'une mère, l'enfant conserve longtemps l'heureuse insouciance, la gaieté confiante qui font son charme et sa sécurité. Il n'est pas rare de voir une jeune fille et même une jeune femme *enfant*, dans la bonne acception du mot. Antoinette l'était singulièrement à son arrivée à Paris ; mais, depuis, combien, elle avait changé ! Malgré l'affection si douce de Christiane, elle se sentait encore isolée dans la famille de Paulhac. Son oncle était trop absorbé par la maladie pour exercer sur elle une autorité et une protection efficaces ; sous les dehors cordiaux de sa tante, il ne lui était pas difficile de découvrir la plus parfaite indifférence ; enfin, dans le cœur généreux de Christiane, Antoinette ne venait qu'en troisième : après Dieu et son oncle de Paulhac. Elle ne connaissait donc plus ce bonheur suprême d'être aimée autant que l'on aime, de se sentir le tout d'un être chéri.

En songeant à cela, les pensées de la pauvre enfant prenaient leur vol vers la Rouchère, vers son père qui l'avait aimée ainsi, qui l'aimait sans doute encore. Mais, pourquoi ce long exil ? Comment ne parvenait-il pas à persuader à sa femme, si raisonnable d'ordinaire, de faire revenir leur fille ? La pauvre Antoinette avait souvent le cœur bien gros et les yeux bien humides, au sortir de ces rêveries. Ce jour-là, comme elles avaient été particulièrement amères, de grosses larmes roulaient le long de ses joues lorsqu'elles entendit sonner à la grille.

Elle resta sous la charmille où elle s'était réfugiée, ne voulant pas montrer ses yeux rouges au visiteur matinal qu'annonçait la cloche, mais elle regarda à travers les feuilles, se demandant avec étonnement qui pouvait venir à pareille heure. Cet étonnement ne diminua pas quand elle vit un jeune officier d'infanterie traverser rapidement le jardin et ouvrir la porte du vestibule, en individu au courant de la maison. Presque aussitôt, un bruit de voix et de rire lui prouva que cet inconnu ne l'était pas de tout le monde. Dans sa disposition d'esprit, elle n'éprouvait aucun désir de le voir de plus près, aussi attendit-elle, pour se rendre à la salle à manger, que la cloche du déjeuner se fût fait entendre. Mais le bruit d'un pas sur le sable ayant attiré son attention, elle vit Madeleine qui accourait en criant :

— Viens donc, Antoinette : Pierre est ici !

— Qui est Pierre ? demanda Antoinette, en se levant nonchalamment.

— Qui est Pierre ? Est-il possible que tu ne saches pas qui est Pierre ?

— Tellement possible que c'est vrai.

— Eh bien, c'est Pierre Labaro, un petit cousin de maman et de Christiane : un bon garçon très taquin et qui rit toujours.

Antoinette ne retint que les derniers mots : "qui rit toujours". Alors, elle y allait volontiers. Mon Dieu, qu'elle en avait besoin, de rire ! Mais si peu d'envie... Enfin, rien que voir rire lui ferait du bien. Elle suivit donc Madeleine et entendit rire, effectivement, dès qu'elle fut au seuil de la salle. Christiane riait ! Mme de Paulhac riait !! M. de Paulhac riait !!!

Madeleine se mit aussitôt à l'unisson, tandis qu'Antoinette regardait avec surprise l'enchanteur qui opérait de semblables prodiges. Cet enchanteur était un très jeune lieutenant, de taille moyenne, bien dessinée sous l'uniforme. Ses traits rappelaient ceux de ses belles cousines, mais avec quelque chose de moins régulier et de plus original. Le nez, droit et pur chez Christiane, légèrement aquilin et sévère chez Mme de Paulhac, s'accroissait chez le lieutenant, d'une façon hardie qui aurait peut-être donné quelque dureté à sa physionomie sans le bon regard de deux yeux bleus, et le sourire perpétuel d'une bouche fraîche, à peine voilée par la moustache naissante.

—Encore une cousine ! dit-il gaiement. Tant mieux ! j'adore les cousines.

Et il s'avança vers Antoinette qui, séduite par cet accueil joyeux, lui octroya une cordiale poignée de mains.

—Quant à toi, Madeleine, ajouta-t-il : je te renie. J'ai quitté une Madeleine châtaine, je retrouve une Madeleine jaune d'or : c'est invraisemblable et monstrueux.

Veux-tu te taire, mauvaise langue, répondit Madeleine, fort vexée, quoique ses petites opérations tinctoriales ne fussent un mystère pour aucune des personnes présentes. Tu es donc toujours le même ?

—Toujours... et je m'en fais gloire. Quand tu seras ma femme, ajouta-t-il en lui versant à boire : je ne te laisserai plus massacrer tes cheveux comme ça, je t'en avertis.

Antoinette, surprise, jeta un regard interrogateur à Madeleine.

—Mais, pas du tout, répondit en riant, celle-ci : pas le moins du monde ! C'est une mauvaise plaisanterie de ce méchant garçon qu'il ne manque jamais de me faire, chaque fois qu'il vient. Tu sais bien, Pierre, que je ne serai point ta femme.

—Je sais très bien, au contraire, que tu le seras. Pas avant que je sois capitaine, sans doute ; mais le jour où j'aurai ma nomination, j'aurai aussi ton consentement.

—Jamais, jamais ! disait Madeleine, avec énergie.

Les parents souriaient, semblant croire aussi à une plaisanterie.

—Elle pourrait plus mal choisir, dit M. de Paulhac ; mais il n'est pas question de cela pour le moment. Dis-nous plutôt d'où tu viens.

—De l'école de gymnastique des officiers, de Joinville-le-Pont.

—Ah ! et comment t'en es-tu tiré ?

—A merveille, je vous assure. Me voilà aussi souple que du caoutchouc. Si jamais j'étais obligé de renoncer à la carrière militaire, j'aurais la ressource de me faire saltimbanque, et saltimbanque de première classe, sans me vanter.

—Tu n'as pas dû manger souvent du perdreau, là-bas, dit Madeleine : comment trouves-tu ceux-ci ? c'est la chasse de M. de Tréfois.

—Je les trouve exquis ; d'autant plus exquis que je ne suis pas obligé d'aller les chercher en haut d'un mât ?

—Mais, oui : notre déjeuner et notre dîner. Je vous assure que ce n'est pas chose facile que de se tenir d'une main au mât bien savonné, tandis que de l'autre on détache sa ration, suspendue dans un petit panier. A Joinville, la locution : "manger son pain à la sueur de son front" n'a rien

de symbolique, elle est d'une réalité absolue. Maintenant, aucun genre d'acrobatie ne m'est étranger.

—Cela ne t'a pas engraisé, dit Madeleine : tu es maigre comme un coucou, mon pauvre Pierrot.

—Oui, mais je vais me refaire ici, pendant mes quinze jours de congé ; Berthe m'empâtera, ajouta-t-il, en lançant un coup d'œil ironique à Mme de Paulhac qui rougit légèrement.

—Tu es dans ton nouveau régiment, à présent, dit M. de Paulhac : comment t'y trouves-tu ?

—Je n'y ai passé encore que huit jours, avant d'aller à Joinville : cela m'a semblé plein d'écueils.

—Comment ?

—Ah ! voilà. Encore un peu de perdreau, s'il vous plaît : j'ai des creux à combler. Il y a au régiment un commandant qui fait des collections.

—Eh bien ?

—Eh bien, reprit le lieutenant, avec gravité : les camarades m'ont dit quand j'ai dû l'aller le voir : "Prenez garde ! il fait des collections". Cela ne m'effraie point, leur ai-je répondu : j'ai moi-même collecté avec rage, autrefois. "C'est égal, ont-ils répliqué : méfiez-vous." Je me suis donc présenté avec circonspection. Après dix minutes, le commandant m'initiait aux mystères de ses coquilles, car il est conchyliologiste. Il avait l'air bon enfant ; ma circonspection s'en allait lorsqu'il me tint le discours suivant :

—Vous me semblez un officier sérieux, oui, un officier d'avenir. Je ne saurais trop vous engager à éviter les écueils de la vie de garnison : le café, le jeu, etc...

—Oh ! fis-je avec élan : jamais je n'ai joué.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il. Faites comme moi, car il faut bien se distraire dans la vie : j'ai mes collections et mes filles, je ne m'occupe de rien autre.

"Ses filles ! pensai-je : voilà le péril, tenons-nous en garde."

—Vous avez dû reconnaître, d'ailleurs, ajouta le commandant, qu'avec la solde de lieutenant, on est obligé de s'en tenir au strict nécessaire, à moins qu'on n'ait de la fortune. Mais, peut-être avez-vous de la fortune ?

—Aucune, répondis-je.

—Alors, vous devez trouver qu'il est difficile de joindre les deux bouts. Si j'entre dans ces détails, c'est par intérêt ; je m'intéresse beaucoup à mes jeunes officiers.

Je m'inclinai d'un air profondément reconnaissant.

—Oui, reprit-il, il est difficile de joindre les deux bouts si l'on n'est pas aidé par sa famille. Mais, peut-être avez-vous des parents riches ?

—Oui, répondis-je, avec une fierté légitime : j'ai ma cousine, Berthe de Paulhac, qui est fort riche.

—Elle vous envoie sans doute quelque chose ?

—Certainement.

—Que vous envoie-t-elle ? me demanda le commandant avec le plus profond intérêt.

—Elle m'envoie un timbre-poste tous les ans, pour que je lui donne de mes nouvelles, au 1er janvier.

Le commandant sembla perdre subitement le profond intérêt qu'il me portait et me souhaita le bonjour sans m'inviter à revenir voir ses collections.

Madeleine se tordait ; Antoinette riait de bon cœur.

—Tu as eu tort d'aller si vite, dit Madeleine en reprenant son sérieux ; ses filles sont peut-être charmantes.

—Je les ai vues, dit le lieutenant.

—Eh bien ?

—Eh bien, l'aînée boîte et la plus jeune a des cheveux jaunes comme les tiens ; seulement, chez elle, c'est naturel.

—Malhonnête !

—Et puis, reprit avec sérénité le lieutenant ; tu sais bien que c'est toi que j'épouserai.

—Jamais de la vie ! protesta Madeleine, indignée ; d'abord, tu n'es pas un sportsman.

Pierre ne répondit que par un dédaigneux haussement d'épaules.

Après qu'on se fût levé de table, il alluma une cigarette et s'éloigna, de ce pas souple et léger du fantassin dont le cheval n'a ni tordu, ni alourdi les jambes. De la porte, il cria à Madeleine.

—Console-toi ; quand je serai capitaine, j'aurai un bidet.

—Un bidet ! fit un pur-sang, à la bonne heure.

—Eh bien, un bidet pur-sang. Nous te ferons notre demande à quatre pattes, puisqu'il te faut un quadrupède

XV

La présence du jeune lieutenant remit un peu Antoinette, en faisant diversion à ses chagrins. Sans doute, elle ne les oubliait point, mais elle y pensait moins ; et puis elle riait, et c'est si bon de rire quand on a dix-sept ans !

Elle continuait pourtant à rechercher la solitude. Dès son lever, et c'était de bonne heure, grâce aux habitudes matinales de la Rouchère, elle enfilait un peignoir blanc, puis se sauvait tout au fond du jardin, dans un petit kiosque en bambous qui donnait sur une ruelle déserte. Là, accoudée au bord de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main, le corps drapé dans son peignoir, elle ressemblait à la statue de Polymnie, mais à une statue animée dont les grands yeux renfermaient des prunelles mobiles et brillantes, dont les cheveux dénoués flottaient réellement au vent, en ondes brunes, légèrement dorées. Tantôt Antoinette regardait courir les nuages, au-dessus des collines rocheuses qui bornaient l'horizon, tantôt elle cueillait quelque fleur, enroulée autour des bambous, et la piquait à son corsage. Ses mouvements, libres de toute contrainte, avaient une grâce familière particulièrement attrayante ; encadrée par cette large fenêtre garnie de fleurs, elle formait un vivant et charmant tableau qui eût mérité d'être vu. L'était-il ? non, vraiment, elle en était bien sûre. Ce coin n'avait pour voisinage qu'un autre jardin beaucoup plus vaste, mais toujours solitaire, terminé également par un kiosque ou, plutôt, par un pavillon dont la porte et les fenêtres, garnies de vitraux sombres, étaient toujours hermétiquement closes. Quant aux passants de la ruelle, ils ne consistaient guère qu'en quelque chat craintif, quelque poule égarée ou

quelque écolier maraudeur convoitant les noisettes du jardin, et que la présence d'Antoinette faisait fuir immédiatement.

Aussi la jeune fille se plaisait-elle infiniment dans cette retraite. Parfois, elle y faisait sa prière matinale, se trouvant plus près de Dieu,



Antoinette, déployant toute sa force, remit le fagot sur le dos de la vieille bûcheronne.

sous ce ciel bleu, dans ce coin de verdure. Parfois, elle songait avec mélancolie à la Ronchère ; ou bien, moins poétique, mais non moins gracieuse, elle croquait à belles dents quelque croûton doré, dérobé en passant à

l'office, et destiné à faire patienter son jeune appétit jusqu'à l'heure du repas. Lorsque huit heures sonnaient à l'horloge du clocher voisin, elle reprenait à regret le chemin de la maison pour faire sa toilette avant de prendre place à la table de famille.

Un matin, en arrivant au kiosque, elle fut surprise d'entendre un léger bruit dans la ruelle. Avancant la tête avec précaution, toute prête à la retirer en cas d'alarme, elle vit une vieille femme qui venait de déposer contre le mur même du jardin un énorme fagot aussi grand qu'elle, et qui geignait tout haut, de fatigue.

—Na ! disait la vieille : je n'en pouvions plus. Y a pas à dire, faut s'arrêter là. Quand on vient vieille, on n'est pus bonne à rien. Faut cependant que je le portions jusqu'au bout. Comment donc que je vas faire ? J'étions si lasse que je ne pouvions pas tant seulement le remettre sus mon dos.

Et la vieille essayait de reprendre sa charge, laissant échapper un gémissement plaintif, à chaque effort infructueux. Vieille, elle l'était pour de bon : toute ridée et crevassée par l'âge. Elle avait eu plus de cœur que de forces : c'était une grand-mère et, songeant aux petits, elle avait ramassé, ramassé, dans la généreuse forêt ; puis, s'était chargée, sans réfléchir à la longueur du chemin. Et, maintenant, la voilà bien avancée, elle n'en peut plus !

Antoinette fut tout de suite émue.

—Attendez ! bonne mère, cria-t-elle.

Attendez quoi ? Elle ne le savait pas, vraiment. Appeler un domestique ? l'insolent William ou l'impertinente Hortense ? Ils feraient une jolie grimace si on les priait d'aider cette vieille sorcière déguenillée. M. William salirait ses manchettes et Mlle Hortense froisserait son tablier brodé. Ils refuseraient, d'ailleurs, tous les deux, bien certainement.

Cependant, la vieille avait levé le cou et tourné ses regards dans la direction de la voix qui l'appelait.

—Bonjour, ma belle demoiselle, dit-elle, en inclinant sa tête branlante : quoi qu'y a pour vot' service ?

—Pour mon service ? répondit Antoinette, souriant : rien du tout ; mais c'est moi qui voudrais vous rendre service. Attendez !

Disant cela, elle descendit lestement du kiosque, sortit par une petite porte pratiquée dans le mur, et se trouva à côté de la vieille, toute ébahie.

—Je pourrais peut-être vous recharger, lui dit-elle.

—Oh ! Mademoiselle, avec vos mains blanchettes !

—Mes mains blanchettes sont fortes, dit Antoinette, riant de bon cœur : je suis une paysanne aussi, moi. Tournez-vous, la mère, et attrapez le haut pendant que je vais soulever le bas.

La bûcheronne obéit. Antoinette, déployant toute sa force, lui remit son énorme fagot sur le dos et l'aida même à le soutenir jusqu'au bout de la ruelle.

Puis, légère comme une chatte, Mlle de la Ronchère releva la traîne de son peignoir sur son bras et revint, à pas de loup, se blottir dans le kiosque.

—Voilà une belle équipée ! fit-elle, en éclatant de rire. Et lançant un regard circulaire dans les parages environnants :

—Heureusement, ajouta-t-elle : personne ne m'a vue !

Mais, trop agitée pour reprendre sa rêverie, elle ne tarda guère à quitter le kiosque.

Cinq minutes après son départ, la sombre porto du pavillon voisin s'ouvrit pour livrer passage à un homme de haute stature qui disparut sous une allée couverte.

—A qui donc est la maison d'à côté ? demanda Antoinette, lorsqu'on se mit à table.

—Comment ! tu ne sais pas que c'est à M. de Tréfois ? répondit Madeleine : je t'ai pourtant montré ses écuries assez souvent.

—Non, pas celle-là : celle de gauche dont on ne voit qu'un bout de jardin.

—Avec un pavillon gothique et mystérieux ?

—Oui.

—Eh bien ! c'est au prince Mystère.

—Qu'est-ce que tu racontes là ? interrompit Pierre qui n'avait d'abord prêté qu'une oreille distraite au dialogue des deux cousines.

—Je raconte la vérité, dit Madeleine, la pure vérité.

—Mais, Mystère, ça c'est pas un nom : comment se nomme-t-il votre voisin ?

—Si je le savais, je te le dirais.

—Ma chère, reprit le lieutenant, impatienté ; tu ne me feras pas croire que dans la bonne ville de X... on puisse ignorer le nom de son voisin. Ce n'est pas un jeûneur, je suppose, cet homme extraordinaire. Il mange, il boit, il se promène : il a donc des fournisseurs, des domestiques qui ont dû souvent se tromper et frapper à votre porte, car à X... on ne sait pas donner une adresse.

—Sans doute, dit Mme de Paulhac.

—Eh bien ! qui demandaient-ils ?

—Personne autre que Mme Dubois.

—Sa femme ?

—*De charge*, dit Madeleine : ne confondons pas ! Elle a une bonne tête, cette vieille Dubois. Elle reçoit le boucher, le boulanger, l'épicier ; c'est tout naturel. Mais elle reçoit aussi toutes les lettres, tous les journaux, toutes les dépêches, tous les vêtements d'homme et même les armes ; un veston pour Mme Dubois ; un pantalon pour Mme Dubois ; un revolver pour Mme Dubois ; une carabine pour Mme Dubois ; le barbier pour Mme Dubois !

Pierre riait.

—Allons ! dit-il : je vois qu'il mérite le nom de Mystère, mais pourquoi celui de prince ?

—Il a grand air, répondit Mme de Paulhac, et tout ce qui lui appartient porte un cachet de distinction en même temps que de richesse.

—Tu me le montreras, ton prince, Madelon ? j'avoue qu'il pique ma curiosité.

—Certainement, dit Madeleine enchantée ; j'en demande pas mieux que de te le montrer, la première fois que je le verrai. Ah ! le voilà justement qui passe devant la grille ; regarde vite !

—Celui-là ? fit Pierre, en se levant ; mais, c'est Constantin Raucourt ! quelle veine !

Aussitôt, jetant sa serviette sur le dos d'une chaise, le lieutenant fran-

chit d'un bord les marches du perron, d'un autre bond la plate-bande, puis la grille, et alla tomber dans les bras de l'individu qui passait.

—Constantin Raucourt ! répéta Madeleine, d'un air désappointé, en regardant sa mère ; mais il n'est pas prince du tout ?

—Bah ! répondit Mme de Paulhac, comme si elle réfutait une objection ; il est millionnaire, c'est l'important. On pourrait voyager en Italie ; il s'y ferait nommer comte romain.

Il y a des manières bien différentes d'apprécier la noblesse. Les uns se rappellent avec un légitime orgueil la belle conduite du premier de leur nom, de celui qui mérita l'honneur réjaillissant sur toute sa race ; les autres se félicitent de l'affinement de cette race, de la distinction acquise par suite d'une longue possession des privilèges nobiliaires, distinction de nature et d'habitudes qui, à elle seule, suffirait pour faire reconnaître les rejetons d'une illustre souche. D'autres, enfin, les plus nombreux peut-être, prisent surtout les avantages de la situation, le côté pratique, je dirais presque *commercial* de leur nom et de leur titre. Ce titre, pour eux, représente, non la gloire, non l'héroïsme, non la loyauté, non toutes les belles traditions d'une noble famille ; mais, un écusson sur la voiture, sur les bijoux, le cachet, le papier à lettres, le carnet de bal, la vaisselle, le nécessaire de toilette, le flacon de sels, enfin sur tout objet susceptible d'en recevoir un. Il procure l'entrée dans tous les salons illustres qui ne s'ouvrent qu'à l'aristocratie ou à la finance, ou... aux cabotins ; en sorte que, si l'on n'a pas l'avantage d'être banquier ou acteur, il faut, *au moins*, être noble pour s'y faire recevoir.

Ce point de vue était celui de la mère de Madeleine ; et si, dans tout l'éclat d'une beauté exceptionnelle, elle avait accepté le nom de Christiane de Paulhac, c'est que ce nom lui assurait tous les avantages que nous venons d'énumérer. Les hautes qualités et la bonne mine de l'individu avaient pesé d'un bien moindre poids dans la balance.

Antoinette et Christiane se regardaient en souriant, tandis que la mère et la fille suivaient d'un œil inquiet les gestes de Pierre qui était en grande conversation avec leur mystérieux voisin. Le lieutenant revint bientôt et s'assit, en disant, d'un ton joyeux :

—Ma foi ! Berthe, je l'ai invité à dîner pour demain : gronde-moi si tu veux.

Mais Mme de Paulhac ne gronda pas son cousin Pierre : pour la première fois de sa vie, elle trouva qu'il avait de l'esprit.

XVI

Constantin Raucourt, quoique plus âgé de huit ans que Pierre Labaro, avait été son camarade à l'institution V... qui suivait les cours du lycée Louis-le-Grand. Ils ne faisaient pas partie de la même classe puisque Pierre débutait dans ses études au moment où Constantin allait les finir ; mais la cour de récréation les réunissait. Bien que leurs âges fassent très différents, ils s'étaient liés d'amitié ; amitié faite d'admiration et de reconnaissance du côté du Petit Pierre, de sympathie et de protection de la part du grand Constantin.

Pierre Labaro avait huit ans lorsque sa bonne l'amena, un matin d'octobre, à l'institution V... Ses grands cheveux, encore bouclés par les mains

maternelles, retombaient jusqu'à sa ceinture et ses petits mollets nus sortaient, hélas ! des plis d'une jupe de velours marron. Il n'en fallait pas tant pour provoquer les rires des camarades, tout fiers de leur oulotte et de leurs cheveux ras. Pierre, à cet accueil malveillant, mit ses petits poings sur ses yeux et pleura. Ceci ne fit qu'augmenter la gaieté des assistants.

— Il a une robe et pleure comme une fille !

Telle fut la nouvelle exorbitante qui parcourut les groupes avec une rapidité électrique. Il se forma autour du nouveau venu toute une galerie de spectateurs, désireux de surveiller de près les faits et gestes d'un animé aussi curieux. Mais, l'heure de la classe ayant coupé court aux observations, on se promit bien de les reprendre une autre fois.

Quand Pierre apparut, le lendemain, ses camarades étaient déjà réunis pour l'assaillir, dès sa venue, de leurs rires et de leurs quolibets. L'un d'eux s'enhardit même jusqu'à saisir une de ses boucles et à la tirer comme un cordon de sonnette, en disant : " Hé ! la fille ! " Mal lui en prit. La fille sortant ses poings de ses yeux, se précipita sur son agresseur, le tapa, le bouscula, le mordit et tint tête à toute la bande qui se ruait sur lui. Cette sortie inattendue provoqua un si beau tapage que les grands arrivèrent pour voir ce qui se passait.

Constantin frappé de la vigueur et du courage de ce petit homme en jupe, le prit sous sa protection, déclarant que quiconque y toucherait aurait affaire à lui. Or, on ne souciait pas, dans le camp des petits, d'avoir affaire à ce rhétoricien, aussi grand que les professeurs, et que respectaient même ceux de sa classe. Les boucles blondes et la jupe de velours du petit Pierre purent donc désormais circuler librement, et l'enfant se prit de passion pour ce grand qui avait joué auprès de lui le rôle de sauveur.

Deux ans plus tard, Constantin reçu bachelier, quittait l'institution, emportant la reconnaissante tendresse de Pierre. Celui-ci s'était fait sa place et ne redoutait plus personne. Il avait d'ailleurs, quitté les jupes et sa maman, non sans un gros soupir, venait de couper les belles boucles blondes et de les serrer dans son armoire, comme une précieuse relique de l'enfance de son fils.

Les deux camarades ne s'étaient pas revus et avaient quelque peu oublié, sinon leur amitié, du moins leurs traits, lorsque le hasard les fit se rencontrer dans la première ville de garnison de Pierre Labaro, récemment sorti de Saint-Cyr avec les épaulettes de sous-lieutenant. Leurs noms, prononcés par un domestique qui les annonçait ensemble à une soirée du général, les firent se reconnaître. Ils renouèrent alors avec bonheur une intimité bientôt interrompue par le départ du régiment.

Constantin, fils d'un riche colon français de l'Equateur, n'avait pas choisi d'autre carrière que la gérance des biens considérables qui lui avait laissés son père. Au sortir du volontariat, il s'était consacré à l'administration de cette immense fortune, charmant ses loisirs à l'aide des arts et de la littérature.

Constantin avait perdu sa mère pendant sa petite enfance et n'en conservait nul souvenir. La perte de son père, survenue beaucoup plus tard, à la suite de l'incendie d'une de leurs propriétés des colonies lui causa un chagrin sérieux, mais qui ne ressembla pas au déchirement cruel que font éprouver la rupture d'une vie commune et la privation quotidienne de

chères habitudes. Il connaissait si peu son père qu'il le regretta plutôt avec sa raison qu'avec son cœur.

Riche, jeune, fort agréable, sinon régulièrement beau, trop sage pour se créer les soucis qu'entraîne l'inconduite, Constantin semblait ne devoir éprouver que des plaisirs et n'avoir qu'à se réjouir de l'existence. Aussi Pierre fut-il consterné lorsqu'il constata que son ami avait la mine sombre, la parole grave et désenchantée d'un vieillard. Cinq minutes de conservation devant la grille de la maison lui suffirent pour pressentir que si l'on s'était trompé en prenant Constantin pour un prince, on avait au moins deviné juste en soupçonnant un mystère dans sa vie, et que ce mystère était douloureux. En voici l'histoire résumée :

Constantin avait à l'institution, d'autres amies que Pierre. Son caractère sûr, sa loyauté parfaite, son obligeance et aussi, il faut bien le dire, sa fortune, l'y faisaient rechercher de tous ses camarades qu'il admettait généreusement à la participation de ses plaisirs et de sa bourse, toujours bien garnie. Quoique ayant de l'affection pour tous, Constantin n'éprouvait d'amitié que pour un seul, Félix Jahyer qu'il regardait presque comme un frère. Ils étaient entrés tous deux à la pension le même jour ; ils y suivaient la même classe, avaient fait ensemble leur première communion, passé ensemble leur baccalauréat, faire leur volontariat côte à côte. Il était impossible de voir deux destinées plus étroitement unies. Au sortir du volontariat, Félix était entré comme clerc dans l'étude de son père, homme déjà âgé, veuf depuis plusieurs années, et qui songeait à se retirer dès qu'il pourrait remettre sa charge aux mains de son fils. Il était le premier notaire de la ville. Constantin s'y fixa pour ne pas quitter son ami auquel il s'était d'autant plus attaché que toute espèce d'affections de famille lui manquaient.

Bientôt, un lien de plus vint resserrer encore cette amitié, déjà si étroite. Félix avait une sœur remarquablement belle et dont les traits ressemblaient aux siens. Constantin qui la voyait sans cesse en fut épris. Son cœur novice ne demandait qu'à aimer ; il crut reconnaître en la sœur de son ami toutes les qualités aussi bien que tous les charmes et s'y attacha promptement. Félix à qui il se confia lui promit de travailler à rendre sa sœur favorable ; quant au père, il ne faisait aucun obstacle aux desirs du jeune homme.

Au bout de peu de temps, les fiançailles furent célébrées et Constantin crut lire dans les yeux de la belle Mathilde l'amour et le bonheur qui brillaient dans les siens. Cet amour lui faisait hâter de tous ses vœux la célébration du mariage. Il ne lui restait plus que quinze jours d'attente et les bans étaient publiés lorsque, par le hasard le plus étrange, au moment où le jeune homme, à l'idée d'avoir enfin une famille, se laissait aller à de véritables transports de bonheur, une conversation tenue à la table d'un café dont il n'était séparé que par la charmille de son jardin, lui apprit que Mathilde était infidèle à un premier fiancé, nommé Charles Berthier, jeune ingénieur de très bonne famille, qui n'avait eu d'autre tort que de ne pouvoir lutter avec les millions du nouveau prétendant ; que Félix, criblé de dettes, avait influencé sa sœur, afin d'avoir un beau-frère que sa richesse et sa générosité rendraient facile à exploiter ; que le père approuvait, que toute cette famille, enfin, ne songeait à lui offrir, en échange des plus purs sentiments de son âme, qu'une convoitise hypocrite.

Ce coup fut terrible pour Constantin. Cependant, il ne s'en laisse pas écraser d'abord. Se disant que des commérages de café sont rarement des vérités, il se renseigna, fit une enquête qui, malheureusement, confirma en partie ce qu'il avait entendu. Mais, ne voulant se rendre qu'à l'évidence, il usa d'un vieux moyen toujours nouveau ; il simula une ruine, un désastre, toutes ses propriétés détruites et ne lui laissant que de quoi vivre modestement, en petit bourgeois, avec la femme de son choix ; ils auraient, au lieu de châteaux, une petite maison, au lieu de parcs anglais et français, un simple verger, mais le bonheur s'y trouverait : *aurea mediocritas*.

La belle n'en jugea pas ainsi, non plus que le père ni le frère. On se garda d'opérer une brusque volteface ; seulement, au bout de quelques jours, on déclara que Mathilde souffrait, qu'elle avait de l'anémie ; que, d'ailleurs, elle était trop jeune pour la marier. Le docteur disait qu'il serait prudent d'attendre un an ou deux ; la situation de fiancée sans mère serait délicate à soutenir pendant un si long temps ; M. Raucourt devrait faire un voyage et l'on remettrait la cérémonie à son retour.

Le pauvre Constantin essaya de croire ce qu'on lui disait. Il trouvait Mathilde fort pâle, en effet, et prit congé d'elle avec émotion pour un voyage en Italie qui devait durer un an.

Il alla d'abord à Venise où il resta deux mois ; puis à Pise, puis à Florence. Il écrivait des lettres passionnées qui recevaient de brèves réponses de Félix. Lorsqu'il vint enfin s'installer à Rome pour y passer l'hiver, il y reçut le faire-part de mariage de Mlle Mathilde Jayher avec M. Charles Berthier, ingénieur des ponts et chaussées. Bien que la chose ne lui parût que trop claire, il écrivit à Félix pour lui demander des explications. Celui-ci répondit une lettre embarrassée, disant que sa sœur était toujours souffrante ; le médecin avait déclaré que sa guérison demandait une vie large et qu'une certaine fortune lui était nécessaire.

Constantin déchira cette lettre qui lui confirmait du même coup la perte de sa fiancée et celle de son ami. Puis, après une violente fièvre nerveuse, causée par le chagrin, il se décida à partir pour ses propriétés des colonies où, depuis longtemps, on réclamait sa présence. L'œil du maître n'y serait pas inutile ; et, surtout, un changement de continent ne pouvait qu'aider à l'oubli. Seulement, avant de partir, il fit communiquer aux journaux la note suivante :

“ L'un de nos plus riches colons, M. Constantin Raucourt, vient d'accroître encore son immense fortune par l'achat de mines d'argent dont il va surveiller lui-même l'exploitation. ”

Ce fut là toute sa vengeance.

Lorsqu'il arriva aux mines, il était guéri de son amour ; ce sentiment, dans une nature aussi noble que la sienne, ne pouvait s'allier au mépris. Mais, une autre maladie avait envahi son cœur, en le remplissant d'amertume : c'était un grand dédain de l'humanité et une lassitude profonde de la vie. Cependant, nature énergique, il essaya de réagir et de se donner tout entier à ses affaires. Après avoir organisé l'exploitation de ses mines et quand le spectacle de cette nature exotique eut perdu l'attrait de la nouveauté, Constantin éprouva le désir de revenir en France. Mais, voulant briser complètement avec le passé qui l'avait fait tant souffrir, il eut une fantaisie princière, en effet : celle de voyager incognito. Il

cacha son nom ; il parvint même à cacher sa richesse, car Mme de Paul-hac l'avait plutôt soupçonnée que constatée. N'enmenant avec lui qu'une vieille femme de charge qui l'avait vu naître et lui était absolument dévouée, il prit à Paris un petit nombre de domestiques nouveaux, incapables de fournir aucun renseignement sur sa personne ou sa situation.

Il n'avait jamais mis les pieds à X... L'hôtel qu'il y loua, au nom de Mme Dubois, avait sa façade sur une avenue ; mais il se trouvait éloigné des regards indiscrets par un joli parterre qui séparait le bâtiment de la grille d'entrée. Les jardins étaient vastes, bordés de murailles de tous côtés, et se terminaient sur une ruelle, toujours déserte.

Constantin se plut à cacher son chagrin dans cette demeure, assez retirée pour qu'il y fût à l'abri des indiscretions, assez proche du mouvement humain pour l'empêcher de tourner à la sauvagerie. Jamais, même au plus fort de sa douleur, le jeune Raucourt n'avait songé aux expédients du désespoir. S'il était le favori de la fortune, il ne l'avait pas été de la nature. Elevé par des étrangers que sa richesse rendait parfois obséquieux, il n'avait pu, cependant, trouver en eux cette sollicitude affectueuse, cette compassion tendre qui adoucissent toutes les peines d'un enfant auprès de ses parents. Aussi, son cœur, bien que très sensible, resta plus renfermé, plus fort, et se trouva moins douillet aux chocs de la vie. Il n'eut pas un instant l'idée que le monde était mal fait ou qu'il n'y avait point de Providence parce que lui, Constantin, ayant étourdiment donné son amour avec son amitié, se trouvait amèrement déçu. Il se dit seulement que les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent être, qu'on doit s'en défier, les étudier longtemps et ne les aimer qu'à coup sûr.

Il lui sembla que la retraite qu'il venait de choisir conviendrait admirablement à la place de repos et de recueillement qu'il voulait se ménager pour guérir sa double meurtrissure. Son occupation fut d'abord de l'orner, sans luxe extraordinaire, puisque ce n'était que pour une halte provisoire. Se souciant peu de ce qui se faisait, il choisit ce qui était, non au goût du public, mais au sien propre. Il acheta quelques bons tableaux qui lui plaisaient, quelques statues qu'il trouvait jolies, quelques tendures de tapisserie qui lui semblaient belles. Il remplit une bibliothèque de ses auteurs préférés, fit venir un petit orgue dont l'harmonie puissante et mélancolique convenait merveilleusement à l'expression de ses pensées. Grâce à cette indépendance absolue de la convention, il eut un nid point banal, portant bien l'empreinte de sa personnalité et dans lequel il put satisfaire tous ses goûts intellectuels. À ces jouissances d'intérieur, il ajoutait des promenades régulières, en forêt ; le matin, dès l'aube, sur son alean, le soir, à pied, au crépuscule, comme le jour où Antoinette et Christiane l'avaient aperçu.

Lorsque le temps menaçait d'être pluvieux, Constantin se rendait, aussitôt levé, dans le petit pavillon gothique qui se trouvait au bout de sa propriété, sur une ruelle, longeant la forêt. Il aimait ce pavillon auquel de sombres vitraux de couleur donnaient un air d'église. Il y réunit ses livres de choix, ses papiers intimes et il songeait à y faire transporter son orgue lorsque, un beau matin, il aperçut en face de lui, dans le kiosque du jardin voisin, une apparition tellement inattendue qu'il se frotta les yeux, croyant rêver.

Une créature angéliquement belle, vêtue de blanc, les mains jointes,

le visage levé vers le ciel, priaït avec tant de ferveur que son immobilité complète eût pu la faire prendre pour une statue de la Piété.

Constantin, le front appuyé contre une vitre colorée d'indigo, voyait sans être vu. La teinte bleue du vitrail, se reflétant sur sa vision, ajoutait à son apparence céleste. Il restait sans bouger, retenant son souffle, de peur de faire évanouir cette merveille. N'était-ce pas un ange ? En vérité, il cherchait les ailes.

Mais, l'ange ayant fini sa prière, au lieu de s'envoler, cueillit un liseron rose et l'épingla à la dentelle d'un corsage qui n'avait point été fait au paradis ; puis, glissant une petite main dans une petite poche, il en tira un morceau de pain qu'il se mit à croquer avec les dents les plus blanches et les plus terrestres du monde.

Constantin retomba du ciel, sans trop regretter sa chute, car il lui sembla que sa vision serait moins fugitive, n'ayant point d'origine si haute.

La jeune fille, en effet, demeura assez longtemps à la fenêtre du kiosque où elle était apparue. Ce fut seulement lorsque huit heures sonnèrent au clocher voisin que, semblable à une Cendrillon diurne, elle se sauva, d'un pied léger, et se dirigea vers une maison à demi cachée par de grands arbres.

Constantin resta encore quelques minutes, ne voulant pas déceler sa présence ; puis, fermant avec précaution la porte du pavillon, il rentra aussi chez lui. Le lendemain, de très bonne heure, malgré un temps superbe qui invitait à la promenade, il retourna à son poste d'observation. La même apparition vint l'y charmer ; aussi prit-il l'habitude de s'y rendre tous les jours. Quelquefois, le kiosque restait désert. Alors, les heures lui semblaient longues et il ne savait comment les employer, car ses occupations habituelles lui semblaient monotones ; toutes ses pensées l'entraînaient au lendemain qui lui ramènerait sa chère compagnie.

Cette sorte de mystère plaisait tellement à l'imagination du jeune homme qu'il ne songeait pas à s'informer du nom de sa charmuse. Cependant, après avoir assisté à la délicieuse scène avec la vieille bûcheronne, son intérêt devint si vif qu'il demanda le soir même à Mme Dubois :

— Savez-vous qui habite à côté de nous, à droite ?

— C'est la famille de Paulhac, répondit Mme Dubois.

— Est-ce qu'ils ont des enfants ?

— Mme de Paulhac a une fille et une sœur, répondit encore Mme Dubois qui se réjouit en elle-même de voir son jeune maître reprendre intérêt au voisinage. Mais, trop fine pour le lui faire remarquer, elle n'ajouta rien à son renseignement et Constantin n'en demanda point davantage.

“ C'est la fille ou la sœur, ” se dit-il : “ la fille, plutôt : elle est si jeune ! Alors, c'est Mlle de Paulhac. J'aurais aimé à connaître son prénom ; mais ma vieille Dubois ne le sait peut-être pas ! et puis, cela l'intriguerait. Je m'informerai d'une autre façon. ”

Constantin en était là, lorsqu'un jour, comme il passait devant la maison de ses voisins, il reçut dans l'estomac la tête de son ami Pierre Labaro, lequel, après les premières effusions, lui apprit qu'il était chez sa cousine, Mme de Paulhac, et le pria d'y venir dîner le lendemain.

Le prince Mystère qui avait refusé les avances, souvent tentées par

les meilleures familles de la ville, accepta sans se faire prier, l'invitation de son ami Pierre et fut exact au rendez-vous.

XVII

Le lendemain, Constantin se présentait à l'heure précise chez Mme de Paulhac. Maître William l'introduisit dans le salon, lançant d'un ton dédaigneux ce nom qui semblait écorcher sa bouche valet aristocrate :

—M. Raucourt !

M. Raucourt s'avança pourtant, en homme qui sait son monde, pour aller saluer la maîtresse de maison ; mais non sans un léger battement de cœur à l'idée de revoir l'apparition qui l'avait charmé, lequel battement de cœur ne fit que s'accroître lorsqu'il découvrit qu'elle n'était pas là, bien que deux jeunes personnes, la fille et la sœur, sans doute, fussent dans le salon.

Mme de Paulhac présenta, en effet, sa sœur que Constantin qualifia intérieurement de " belle madone " et sa fille que le jeune homme, aigri par sa déception, traita non moins intérieurement de " petit laideron. " Mais l'autre, l'inconnue, l'enchanteresse, où avait-elle passé ? qui pouvait-elle être ?

Pierre survint. Il serra la main de son ami et entama avec lui, sur leurs souvenirs d'enfance, une conversation que celui-ci écoutait d'une oreille distraite et qu'il interrompit brusquement, en disant :

—Est-ce que Mme de Paulhac a deux filles ?

—Non, répondit Pierre, surpris.

—Deux sœurs, alors ?

—Non, répondit Pierre, de plus en plus surpris. Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

Mais, avant que Constantin pût répondre, Mme de Paulhac s'était rapprochée de son invité et lui offrait les excuses de M. de Paulhac. " Ses infirmités, datant de la guerre, l'empêchaient de marcher ; on le transportait directement dans la salle à manger. "

Le jeune homme prononça quelques paroles de sympathie respectueuse et admirative ; puis William étant venu annoncer que madame était servie, celle-ci glissa son bras sous celui de Constantin qui la conduisit d'un pas ferme, mais d'un œil inquiet, vers la porte ouverte à deux battants, laissant entrevoir la table brillamment éclairée dont ses regards firent aussitôt le tour sans rencontrer d'autre visage que celui de son hôte qui le salua gravement en l'assurant que l'ami de Pierre Labaro était le très bien venu à sa table.

Constantin remercia, se laissa mettre entre Mme de Paulhac et sa fille, tandis que Christiane et Pierre se plaçaient à côté de M. de Paulhac. Il prit sa serviette et la posa sur ses genoux, tout entier à sa déception, la dissimulant à grand'peine. Et voilà qu'en levant les yeux, il aperçoit à côté de Pierre, celle qu'il avait en vain cherchée ! Par où était-elle entrée ? depuis quand se trouvait-elle là ? Il ne le savait pas, mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il la trouvait plus jolie encore de près que de loin, de face que de profil. Il cessa de la regarder, craignant de paraître étrange ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il détacha d'elle ses yeux avides.

Antoinette le regardait naïvement. Elle ne l'avait jamais vu, car le

soir de leur rencontre en forêt, l'obscurité était trop profonde pour qu'elle pût apercevoir autre chose que sa haute stature. Il lui plaisait beaucoup, oh ! mais, beaucoup ! A la vérité, le vicomte Ténéros lui avait plu jadis. Ce souvenir qui lui vint tout à coup, la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Le vicomte lui avait plu, oui ; mais, quelle différence ! C'est à sa vanité surtout qu'il plaisait. Son âme enfantine s'était trouvée fière d'avoir pu captiver un cavalier que se disputaient toutes les dames de la société ; son cœur n'y était pour rien, la facilité qu'elle avait eue à se guérir en témoignait ; tandis que M. Raucourt, c'était son cœur qu'il touchait. Sans doute, la belle stature de Constantin, son air intelligent et distingué lui agréaient ; mais ce qu'elle aimait surtout en lui, c'était la sensibilité, la douceur extraordinaire du regard, la franchise du sourire. Ses traits, quoique irréguliers, avaient un grand charme d'expression, sans qu'il y eût rien d'efféminé ou de mou dans cet homme, plus homme au contraire, à ce qu'il lui semblait, que tous ceux qu'elle avait connus avant lui.

Il causait sobrement, laissant la parole à ses hôtes, glissant seulement ça et là un compliment, point banal, à M. de Paulhac, sur sa bravoure, à madame, sur la grâce de son hospitalité. Il fut plus réservé avec leur fille qu'il avait deux motifs pour laisser dans l'ombre : le premier, c'est qu'il la trouvait laide, le second, c'est que son ami Pierre paraissait s'en occuper beaucoup. Quant à Christiane, il se tint à son égard dans une réserve profondément respectueuse, ne cherchant pas à la faire sortir du silence qu'elle observait toujours lorsqu'il y avait du monde et qui aurait empêché qu'on la remarquât si son idéale beauté n'avait forcé l'attention.

Lorsque les convives furent revenus au salon, la conversation devint plus intéressante. Constantin fut obligé d'y prendre une part active, car ses hôtes, désireux d'entendre le récit de ses voyages, le pressèrent de questions. Il leur conta donc sa traversée des Cordillères des Andes et les tint sous le charme. Il leur décrivait les précipices immenses, sinistres, côtoyés à l'extrême bord, les cimes gigantesques, resplendissantes de neiges éternelles, sous le soleil de l'Équateur. C'était Riobamba, avec le Tangaï qui fume, l'Altor et sa blanche colonne de vapeur ; puis la solitude des *paramos*, routes les plus désertes et les plus épouvantables qui soient au monde, où l'on ne trouve comme guides que quelques malheureux Indiens qui vous abandonnent le plus souvent dès le début du voyage. Et les grandes chevauchées de nuit, dans ces parages solitaires ; et, tout à coup, la ville d'Ambato, se déroulant dans la plaine émaillée de mille feux, semblable à une pluie d'étoiles qui seraient tombées là. Enfin, Quito, la fameuse capitale dont les Équatoriens disent, dans leur fierté naïve : " Quito est le plus bel endroit du monde, et au-dessus de Quito, il n'y a que le ciel qui soit plus beau, à condition, toutefois, qu'on ait au ciel un petit trou pour voir Quito. "

Mme de Paulhac approuvait de la tête ; Mademoiselle poussait de petits cris d'effroi ou d'admiration ; Antoinette, les mains sur ses genoux, les yeux attachés sur ceux du conteur murmurait :

— Oh ! que c'est beau ! que c'est donc beau ! "

Et lui, charmé, la regardait aussi ; il s'animait, il trouvait pour peindre cette nature grandiose un enthousiasme qu'il n'avait point ressenti en la considérant. Peu à peu, sans y songer, il se tournait vers Antoinette, c'était à elle qu'il adressait ses descriptions ; et, sans un froncement de

sourcils de Mme de Paulhac, aperçu dans une glace, il aurait continué ainsi toute la soirée. Cependant, il parvint à se ressaisir, à être aimable pour tous et pour toutes ; il eut même la discrétion de se retirer de bonne heure quoique l'idée de dormir fût à mille lieues de son esprit.

Rentré chez lui, au lieu d'aller dans sa chambre, il alluma une lanterne sourde et se rendit dans le pavillon. Là, à l'endroit où il avait vu Antoinette pour la première fois, il se mit à songer à elle, rien qu'à elle. Mais, c'est qu'il l'aimait comme un fou !...

Le souvenir de Mathilde lui revint et lui fit peur. Jamais elle ne lui avait fait éprouver une émotion semblable ; il avait aimé en elle plutôt la sœur de son ami qu'elle-même et, pourtant, quel déchirement avait suivi son abandon ! Que serait-ce donc si cet amour nouveau, mille fois plus puissant, était dédaigné, rejeté ?

Non, elle ne le dédaignerait pas, cette adorable enfant, toute de candeur et de bonté, qui venait de le prendre, de le prendre pour toujours. Oh ! qu'il ferait bon vivre maintenant avec ces yeux dans ses yeux, ce cœur pur pour appuyer son cœur ! Il venait de lui parler pour la première fois, mais il la connaissait depuis longtemps. Ne l'avait-il pas vue dans sa simplicité charmante avec la vieille bûcheronne ? et si touchante de ferveur, dans sa prière matinale ? On peut voir mille fois une femme dans le monde sans la connaître ; on ne voit que ce qu'elle veut bien montrer. Mais là, il l'avait surprise dans sa vie journalière, dans l'intimité de ses pensées, alors qu'elle se croyait seule et s'abandonnait librement aux impulsions de son exquise et généreuse nature. Ce n'était point une poupée sans âme celle-là, un mannequin n'aimant que le monde et la parure. Heureux celui qui lui plairait, car elle avait un cœur à lui donner ! Et c'était ce noble cœur qui brillait dans ses yeux charmants, qui s'épanchait par ses lèvres pures...

Constantin passa dans ces méditations une nuit qui lui sembla courte. Dès que l'aurore vint empourprer le ciel, il se mit en observation derrière la vitre bleue, guettant l'apparition du kiosque. Mais l'apparition ne se montra point et le jeune homme, quoique déçu, trouva que c'était bien.

A présent que sa charmante voisine le connaissait, elle pouvait craindre d'être aperçue dans sa retraite et n'y venait plus. Cette réserve plaisait d'autant mieux à Constantin qu'il savait où trouver celle qu'il aimait, où la contempler de plus près qu'à la vitre du pavillon. Mme de Paulhac se montra prodigue d'invitations et le jeune homme n'en déclina aucune.

XVIII

Il est, en amour, un moment délicieux ; c'est celui où l'on s'aperçoit qu'on aime. Le cœur, profondément et doucement ému de cette découverte, s'y absorbe tout entier ; il ne songe ni aux mesures à prendre, ni aux obstacles à vaincre ; il ne se demande pas même s'il est payé de retour ; plus tard, tous ces soucis viendront l'assaillir, maintenant, il aime et cela lui suffit.

Tel était l'état d'âme de Constantin. Tel était également celui d'Antoinette, avec cette différence, pourtant, que le jeune homme jouissait de cet amour en toute connaissance de cause, tandis que la jeune fille croyait ou

du moins cherchait à croire que M. Raucourt lui plaisait, comme il plaisait à tous ; parce que c'était un homme aimable et bon.

Pierre ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Mme de Paulhac, non contente d'écouter son jeune parent avec une attention qu'elle n'avait jamais daigné lui accorder auparavant, soulignait chacune de ses paroles d'un regard à sa fille. Mais Madeleine restait froide. Ce n'est pas qu'elle ne fit des frais pour M. Raucourt ; Madeleine faisait des frais pour tout le monde ; c'était chez elle un principe ou, plutôt, un instinct. Elle cherchait à plaire à tous et à toutes, y compris sa bonne et son chat. Il lui paraissait évident que sa chère mère voulait la marier à M. Raucourt, de gré ou de force ; elle n'y faisait aucune objection, Mme de Paulhac n'ayant pas l'habitude d'en admettre ; mais elle se flattait que quelque obstacle imprévu et bienvenu arriverait à souhait pour la délivrer d'un mari qui ne serait pas drôle, oh ! pas drôle du tout, avec ses yeux langoureux et son air grave. En outre, pas le plus petit bout d'épaulette, pas le moindre morceau de blason. Tout cela n'était guère de son goût ; et puis, elle était trop fine mouche pour ne pas s'apercevoir que les yeux du jeune millionnaire ne rencontraient jamais les siens et en cherchaient d'autres qui le considéraient volontiers. Donc, tout en faisant l'aimable avec Constantin, elle ne l'importunait pas, et celui-ci qui commençait à s'habituer à ses cheveux trop jaunes et à ses sourcils trop noirs, finit par penser que Madeleine de Paulhac était, en somme, un bon garçon.

Ce bon garçon s'accommodait mieux de la camaraderie de Pierre, tout en protestant vigoureusement contre les intentions matrimoniales de celui-ci. Ah ! s'il avait été cavalier, au lieu d'être fantassin et s'il s'était seulement nommé de Labaro, un petit de, tout court, on aurait passé sur l'absence de titre. Elle s'en était expliquée avec lui, une fois, très nettement, et cet étonnant garçon lui avait répondu, en frisant sa moustache :

—Ma foi, ma chère, je respecte la noblesse ; mais, en général, je n'y crois pas beaucoup. Tu me préféreras le premier de venu qui sera peut-être d'origine beaucoup plus vulgaire que la mienne, car la mienne vaut la tiens : n'oublie pas que ta mère est une Labaro.

—Comment ! demanda Madeleine avec indignation, tu ne crois pas que M. de Tréfois, M. de Gilfort, M. de Pigaro soient nobles ?

—Je veux bien le croire, mais je n'en jurerais point. Les de, vois-tu, c'est absolument comme des bouteilles d'eau de Saint-Galmier ; on en trouve beaucoup plus dans la circulation que la source n'en a débité.

—Tu es infect, répondit simplement Madeleine.

Et elle bouda ferme, toute la journée. Elle était même résolue à bouder aussi le lendemain ; mais Pierre arriva à table avec un air tellement radieux, tellement épanoui qu'elle n'y put tenir et lui demanda s'il avait vu un merle blanc.

—Un merle blanc, dit le lieutenant avec un sourire à trente-deux dents : fi donc ! j'ai vu bien mieux que cela.

—Une hermine noire, alors ?

—Non, non ; quelque chose de mille fois plus rare.

—Quoi donc ? demanda-t-on, en chœur.

—J'ai vu, dit Pierre d'un ton solennel, en appuyant sur chaque syllable ; j'ai vu Mme de Gilfort avec son mari.

—Allons donc ! Tu nous en contes.

— Je vous dis la vérité pure. Mais ce n'est pas tout ; il arrive à Tréfois une aventure à crever de rire.

— Quelle aventure ?

— Voici. Vous savez que le...e chasseurs part pour L... dans un mois et va y remplacer l...e hussards qui vient ici.

— Si nous le savons ! soupira Madeleine.

— Eh ! bien, L... est un trou, un village sur la frontière, tout ce qu'il y a de plus trou, enfin. Et Tréfois était désolé, tout ce qu'il y a de plus désolé, car il a la faiblesse d'adorer les bals, les carrousels, les rallie-papers, et tout le tremblement.

— Tiens ! ça se comprend, riposta Madeleine.

— Tais-toi donc, fit Mme de Paulhac, fort intéressée.

— Alors, reprit le lieutenant ; Tréfois eut une inspiration qu'il crut lumineuse ; il permuta, pour 20,00 francs, avec un capitaine des hussards de L... Comme cela, il irait à L... pendant un mois et reviendrait à X... avec son nouveau régiment, pour y retrouver ; bals, carrousels, rallie-papers, etc.

— Pas bête ! fit Madeleine.

— Très bête, au contraire.

— Pourquoi ?

— Parce que le colonel qui a des enfants ne se souciait pas d'aller à L... où il n'aurait trouvé ni collège ni pension pour les mettre ; il a fait tant et tant de démarches qu'il a obtenu que les hussards restent à X...

— Alors ?

— Alors, Tréfois, avec sa permutation, ira seul dans ce trou de L... ; et le plus joli, c'est qu'il a donné 20,000 francs pour ça ! C'est un comble.

— Et tu as le cœur de rire ? s'écria Madeleine, indignée.

Mais tout le monde riait ; excepté, cependant, Mme de Paulhac, aussi capable que sa fille de comprendre toute l'horreur du séjour à L..., un trou où il n'y a personne à voir, où l'on est absolument obligé de passer la soirée au coin de son feu ; cela donne le frisson, rien que d'y songer.

— Mais, dit enfin Christiane, il me semble que le permutant de M. de Tréfois n'est pas un prodige de délicatesse ; puisque le changement de garnison n'a pas lieu, il devrait rendre l'argent, au moins en partie.

— Impossible ! répliqua le lieutenant ; il avait permuté parce qu'il était à sec et criblé de dettes tellement criardes que l'autorité supérieure allait l'obliger à démissionner. C'est pour cela qu'il a demandé l'argent d'avance et il ne l'a pas gardé plus de vingt-quatre heures dans les mains.

— La morale de cette histoire, dit Christiane, c'est qu'il arrive qu'en voulant trop s'amuser on s'ennuie.

— Oh ! ce pauvre M. de Tréfois ! fit Madeleine avec un tel accent de compassion que les rires redoublèrent.

— Riez, riez, dit-elle, et pendant ce temps-là, il y en a d'autres qui pleurent.

— Oh ! fit Pierre, entre deux éclats : je ne pense pas que le chagrin de Tréfois aille jusqu'aux larmes.

— Ce n'est pas de M. de Tréfois que je parle maintenant.

— De qui, alors ?

— De pauvres gens que j'ai rencontrés hier. Ils étaient à la foire,

dans leur voiture roulante, et leur voiture a brûlé au milieu de la nuit, avec tout ce qui était dedans. Ils n'ont eu que le temps de sauter dehors. Les voilà sur le pavé, sans argent, et ne pouvant plus en gagner.

—Tu as des économies à leur offrir ? demanda ironiquement Mme de Paulhac.

—Des économies ! vous voulez dire des dettes ; je dois à Martin trois paires de gants et un flacon d'essence de Portugal. Mais, si vous vouliez, maman...



—Toi, tu m'ennuies, riposta Madeleine.

—Si je voulais quoi ?

—Oh ! je ne vous demande pas d'argent ; d'abord, parce que je sais bien que vous ne m'en donneriez pas ; ensuite...

—Dispense-toi de l'ensuite, ma chère, interrompit le lieutenant ; le d'abord me paraît suffisant.

—Si vous vouliez, maman, reprit Madeleine ; je ferais une loterie. Tout le monde me prendrait des billets.

—Et t'en roudrait. Merci. Tiens-toi tranquille ; ces gens obtiendront un secours de la mairie.

—Oui, vingt francs, peut-être quarante ; qu'est-ce que c'est que ça ?

—Tant pis, je ne veux pas de loterie.

—Que faire, alors ?

—Quand on n'a rien, on ne fait rien.

—Oh ! maman, vous ne les avez pas vus ; des tout, tout petits enfants, avec des trous, rien que des trous, et maigres, et sales ! Oh ! maman...

—Ma chère cousine, hasarda Pierre, d'un air candide : vous dites que vous n'avez rien, tandis que votre table est chargée de superfluités. Je vote pour que nous nous privions des superfluités et qu'on en donne le prix aux pauvres.

—Quelles superfluités ? demanda Mme de Paulhac, fort surprise ; car elle était habituée à un tout autre genre de reproches.

—Mais, ces quatre assiettes de mendiants, reprit le lieutenant, avec emphase ; quatre assiettes auxquelles jamais personne ne touche, qu'y a-t-il de plus superflu ? Je vote pour qu'on vende les quatre assiettes de mendiants, en faveur des incendiés, et qu'on les remplace par des pêches ou du raisin dont nous mangerons tous, ce qui prouvera que c'est nécessaire.

Antoinette et Madeleine se tordaient, Mme de Paulhac se pinçait les lèvres.

—Avec ce fou de Pierre, dit-elle, on ne peut jamais parler sérieusement.

—Si nous donnions un bal de charité ? s'écria Madeleine, en reprenant subitement son sérieux.

—Un bal... peut-être, répondit sa mère, Mais, où le donner ? Le salon est trop petit.

—Dans le jardin.

—Les jupes s'abîmeront.

—On mettra des tapis. Et puis, il n'y aura pas de traînes ; on fera un bal costumé, un bal champêtre, ce sera bien plus amusant.

—Tiens, c'est une idée. Et s'il pleut ?

—Nous ferons une tente, maman ; nous ferons une tente, éclairée par des lanternes vénitiennes. Ce sera ébouriffant. Oh ! maman, permettez seulement ; je me charge de tout.

—Et de l'argent ?

—On souscrira, tout le monde souscrira ; vous verrez !

Madeleine, radieuse, vint embrasser sa mère qui ne parut que médiocrement touchée de cette tendre démonstration. M. de Paulhac attira sa fille à lui et l'embrassa au front, en disant :

—Mets-moi en tête de la liste ; je souscris pour cent francs, petite.

—Oh ! le bon père ! dit Madeleine, en baisant la moustache blanche de l'invalides.

—Et moi, Madelon, dit Pierre : je te promets le premier jaunet de ma solde que j'irai toucher à Paris, demain.

—Allons ! fit-elle : tu es moins mauvais que tu n'en as l'air, Pierrot. Merci.

Antoinette et Christiane souscrivirent également.

—Vous voyez, *dear mamma*, s'écria Madeleine, triomphante : voilà deux cents francs, dès la première heure !

—Oui, mais les frais ? répondit Mme de Paulhac ; il y a des frais, et c'est un fameux casse-tête que de tout ordonner. Tu t'en es chargée, débrouille-toi.

XIX

Ce n'est pas une petite affaire, en effet, que d'organiser un bal, même un bal de charité. Il fallut commencer par le commencement, c'est-à-dire réunir les souscriptions. A la vérité, ce n'était pas le plus difficile. Madeleine, quand elle le voulait, ne manquant point de charme ; jamais sollicitieuse ne fut plus gracieusement câline. Toutes ces dames se laissèrent attendrir, la perspective de danser sous une tente sollicitant leur charité non moins vivement que les gontilles de la quêteuse. Ces messieurs s'exécutèrent avec un empressement dont ils furent récompensés par de charmants sourires, beaucoup plus naturels que la couleur des lèvres qui les leur en voyaient. Chaque jour, Madeleine revenait triomphante avec sa bourse pleine d'or. Chaque jour aussi, elle ajoutait en imagination quelque agrément nouveau à son bal ; des glaces, des lampions, voire même un feu d'artifice ! Les soirées se passaient à en causer avec M. Raucourt, devenu un habitué depuis que Mme de Paulhac l'avait prié de venir sans cérémonie, le soir, quand il en aurait l'envie. M. Raucourt en avait l'envie tous les soirs et personne ne le trouvait mauvais.

Madeline et Pierre se disputaient, comme de coutume ; Christiane les écoutait en souriant ; mais Constantin n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Antoinette qui prenait une part active à la conversation.

Lorsque la décoration et les rafraîchissements eurent été discutés à fond, l'on passa aux costumes.

—Toi, dit Madeleine à son cousin ; tu te déguiseras en Pierrot, c'est tout indiqué.

—Ma chère, répondit le lieutenant, d'un ton grave qui fit d'autant plus d'effet qu'on n'y était guère habitué ; un officier français ne doit jamais prêter au ridicule ; je ne me mettrai certes pas en Pierrot.

—Bah ! M. de Tréfois s'est bien costumé en dindon au mardi-gras de Mme de K....

—Cela prouve, répliqua Pierre, que M. de Tréfois n'a pas la même façon que moi d'entendre la dignité.

—Si je t'en priais ?

—Tu perdras ta peine ; la femme la plus aimée ne me fera jamais rien faire contre ma conscience.

—Bravo ! dit Christiane ; un bon point à Pierre !

—Daigneras-tu me dire, au moins, ce que tu choisiras ? demanda Madeleine, feignant plus de dépit qu'elle n'en éprouvait au fond, car la fille du capitaine de Paulhac ne pouvait blâmer sincèrement une délicatesse si rare.

—Bien volontiers, quand je le saurai moi-même. Mais je n'y ai pas encore réfléchi.

—Moi, reprit Madeleine ; j'aurais adoré me transformer en page, le page de maman. Malheureusement, elle ne le veut pas ; elle a décrété qu'on ne changerait point de sexe.

—A la bonne heure ! dit Pierre. Elle est diablement mondaine, la

cousine Berthe ; mais il faut cependant lui rendre cette justice qu'elle ne dépasse pas certaines bornes ; les convenances ont toujours été gardées dans sa maison.

—Toi, tu m'ennuies, riposta Madeleine ; je crois que je vais me décider pour un costume de soubrette Louis XV...

—Jamais de la vie ! interrompit Pierre ; ma future femme ne peut revêtir une livrée.

—Ah ! çà, tu rêves ?

—Pas le moins du monde.—Mets-toi en bouquetière du même temps ; ce sera plus joli encore et beaucoup plus convenable. En outre, tu pourras offrir des bouquets que tu vendras un prix fou à ces messieurs, ce qui augmentera la part de tes pauvres.

—Tiens ; ce Pierre ; il a tout de même des idées.

—Il devrait bien m'en donner, dit Antoinette ; je ne sais pas du tout en quoi me costumer.

—En bûcheronne, murmura Constantin ; vous soulevez si joliment les fagots.

Elle le regarda, stupéfaite, tandis qu'une vive rougeur envahissait son visage et jusqu'à son cou. Mais cela ne dura qu'un instant. Les yeux brillants de fierté, les lèvres pâles ;

—Et vous, répliqua-t-elle, en espion ; cela vous convient !

—Oh ! Mademoiselle...

Il ne put en dire davantage. Le regard indigné de la jeune fille, la dureté de sa parole lui avaient été au cœur ; une grosse larme brilla sous ses cils et, dans son chagrin, il la laissa rouler le long de sa joue, sans même y songer.

Mais Antoinette l'avait vue. Elle en fut touchée et troublée, en même temps. Ce n'était pas une vulgaire curiosité qui l'avait fait l'épier au kiosque, puisqu'il était affligé à ce point. Alors, il l'aimait ?...

Les couleurs remontèrent plus vives aux joues de la jeune fille. Ne sachant que faire, elle cacha son visage dans ses mains.

—Par exemple, disait Pierre à Madeleine, il faudra te déteindre ; on n'avait pas de cheveux jaunes, sous Louis XVI.

—Blonds ! rectifia Madeleine.

—Jaunes ! répéta Pierre.

—Ah ! fit-elle, voilà que tu redeviens malhonnête ; prends garde ; les bouquetières avaient la main leste et je sens que les doigts me démangent.

Le lieutenant riait.

—Toi qui tiens tant à ta dignité, monsieur l'officier, continua-t-elle : que dirais-tu d'un petit soufflet ?

—Main de femme ne salit pas, répondit Pierre ; je tendrais chrétiennement l'autre joue.

—Mais ne lui avez-vous pas demandé conseil, tout à l'heure, Mademoiselle ?

—Conseil ? dit Antoinette, en relevant la tête.

—Oui, pour votre costume. Ah ! qu'avez-vous ?

—Une migraine atroce. Donnez tout de même votre conseil.

—Je vous engage à vous vêtir en étoile et Constantin, en astrologue. Vous serez parfaits tous deux, et cela lui permettra de vous lorgner à son aise.

— Mon Dieu ! dit Madeleine ; que ce sera donc amusant ! Je voudrais que ce fût demain, si mes préparatifs étaient plus avancés. Tu m'aideras, mon petit Pierre ?

— É . Je suis ton petit Pierre parce que tu as besoin de moi ? Je t'aiderai certainement. Tu me paieras tout cela quand tu seras Mme Labaro.

— Mais, c'est qu'il y tient ! s'exclama Madeleine.

— Si j'y tiens ? répondit le lieutenant ; en as-tu donc jamais douté ?

Grâce au concours de Pierre, à celui d'Antoinette et à celui de Christiane elle-même, le grand jour, ou plutôt, le grand soir arriva. La tente coquettement drapée, couvrait tout le parterre ; le salon était transformé en boudoir, la salle à manger, en buffet.

Des guirlandes de lampions garnissaient tous les festons de la toile ; aux arbustes du parterre étaient accrochés des ballons de diverses couleurs qui semblaient d'énormes fleurs lumineuses. Tout cela produisait un éclairage étrange, très doux, et donnait aux femmes qui entraient, enveloppées de leurs claires pelisses de bal, un air d'apparitions. Sous la tente, au contraire, lumière intense ; car le grand lustre et les appliques du salon y avaient été transportés. Dans celui-ci n'étaient restées que les lampes, voilées de globes de couleur qui ne laissaient passer qu'une lueur mystérieuse, tout à fait propice aux invités désireux de repos qui viendraient s'y réfugier.

Un orchestre, installé au fond de la tente, préludait en sourdine, tandis que le teneur commençait à déboutonner ses gants.

Si la salle de bal était champêtre, on n'en pouvait dire autant des danseurs. Mme de Paulhac portait, avec une majesté suprême, le somptueux costume des reines de l'Égypte ; autour de ses bras de déesse, découverts jusqu'à l'épaule, s'enroulait l'aspic de Cléopâtre ; mais un aspic d'or dont les dents de diamants ne blessèrent jamais que la bourse prodigue qui l'avait payé. Madeleine faisait une fort piquante bouquetière dans sa courte robe de satin bleu de roi, semé de roses, avec ses frisons poudrés et la mouche assassine auprès des fossettes du menton. Christiane, revêtue du costume presque monastique des châtelaines du moyen âge eût semblé déjà en religieuse, sans la lourde tresse qui s'enroulait autour des cordons de son aumônière. Cet aimable trio tonait à l'entrée de la tente pour accueillir les invités qui, à leur vue, ne manquaient pas de pousser des exclamations admiratives, d'ailleurs très sincères. Constantin fut ébloui ; mais pas assez, cependant, pour ne point remarquer l'absence de celle qui était pour lui le véritable attrait de cette fête. Où était-elle où se cachait-elle ? Il n'osait le demander et se mit à parcourir la salle, sondant du regard tous les coins, tous les replis de la toile, espérant toujours apercevoir derrière un paravent ou un arbuste le visage aimé qu'il cherchait. On le regardait beaucoup ; on l'admirait, lui aussi ; car le riche costume de Brésilien qu'il avait choisi faisait admirablement valoir sa sveltesse et haute taille. Il n'en avait cure et s'en trouva même bientôt gêné, ne voulant entamer aucune conversation. Il sortit donc de la tente et s'enfonça dans le jardin pour échapper aux arrivants, très nombreux à présent, et qui formaient dans leurs déguisements divers le coup d'œil le plus pittoresque et le plus propre à ravir tout autre spectateur qu'un amoureux déçu.

Déçu, Constantin l'était cruellement. Depuis la veille, il avait passé

son temps à se représenter le moment de l'arrivée, à se demander quel serait le vêtement d'Antoinette et surtout son accueil ; si ses yeux brilleraient de colère ou de joie en le revoyant, et si le costume qu'il avait choisi uniquement parce que le récit de ses voyages lui avait plu, lui agréerait.

Plongé dans ces réflexions, le jeune homme marchait toujours, sans y songer, et se trouva fort surpris en apercevant devant lui le kiosque de bambous. Il se décida aussitôt à y entrer. En attendant qu'il pût trouver Antoinette, il serait là, délicieusement, pour songer à elle. Franchissant les marches de pierre sur lesquelles résonnaient ses larges bottes, il resta cloué au seuil par un cri de surprise, d'effroi, peut-être ?

Antoinette se trouvait là, accoudée à la fenêtre, dans cette pose charmante qui lui était habituelle. Elle détournait son visage dont la beauté recevait de la lumière argentée de la lune un éclat plus doux.

Il s'attendait si peu à cette rencontre qu'il restait immobile, interdit. Mais sa surprise fut changée en joie lorsque la jeune fille lui dit, sans la moindre apparence de mécontentement :

— Vous ici, monsieur Raucourt ! Qui a pu vous donner l'idée de vous égarer dans ce coin ?

— Ne vous rencontrant nulle part, Mademoiselle, j'ai au moins voulu jouir de notre souvenir, répondit-il d'un air suppliant. Me permettez-vous de rester un instant et d'admirer avec vous les illuminations du bon Dieu, encore plus réussies que celles de Mlle Madeleine ?

Antoinette ne répondit pas. Le jeune homme se hâtant de prendre ce silence pour un acquiescement, s'assit devant elle, ne demandant pas mieux que de se taire, pourvu qu'il pût la contempler.

Elle aussi avait choisi un costume moyen âge, mais plus jeune que celui de Christiane ; elle aurait pu passer pour la damoiselle d'atour de celle-ci. Sa robe de brocart blanc était garnie d'hermine ; ses longs cheveux, flottant librement sur ses épaules, n'étaient recouverts que d'un petit chapel de velours blanc, bordé de grosses perles. Sa collerette, ouverte en cœur, laissait à découvert la fine attache de son cou de cygne que le haut collet des corsages de ville n'avait jamais permis à Constantin d'apercevoir. Il voyait aussi pour la première fois ses bras charmants, sortant de la longue manche ouverte.

— Oh ! dit-il, joignant les mains, comme en extase ; si vous aviez seulement un voile blanc, je serais le plus heureux des hommes !

Puis il se tut, effrayé de son audace.

Elle le regardait sans rien dire, mais sans colère, car elle sentait dans son accent l'émotion d'un cœur épris. Elle lisait dans ses regards suppliants, non cette flamme de caprice qu'elle avait souvent allumée autour d'elle et dont elle s'était toujours sentie plus blessée que flattée, mais l'amour tendre et respectueux de l'honnête homme qui choisit la compagne de sa vie.

Il lui parlait à demi-voix, lui disant comment il l'avait d'abord aimée, sans la connaître, comment chaque jour, chaque heure avait accru son amour et que cet amour ne finirait qu'avec son dernier souffle. C'était vrai ; elle le sentait et lui abandonnait sa main qu'il avait prise dans les siennes, le regardant avec ses yeux si fiers quelquefois, très doux maintenant, car elle aussi l'aimait. Ce n'était pas seulement l'odeur des pins,

montant avec la brise du soir, qui gonflait sa poitrine et lui donnait l'envie de pousser un grand soupir, quoique son cœur battit joyeusement. Elle s'apercevait qu'il lui était cher, qu'il le devenait chaque jour davantage et qu'elle ne pourrait plus se passer de sa présence. Aussi ses yeux se faisaient-ils de plus en plus doux ; ses cils baissés avaient peine à cacher l'éclair de tendre qu'ils contenaient. Mais, pourquoi lui cacher ce qu'elle éprouvait pour lui ? Il n'y avait pas de mal à le lui dire puisqu'il lui demandait d'être sa femme.

Constantin suivait sur ses traits toutes les émotions de son âme ingénue ; il voyait que les lèvres de sa bien-aimée allaient s'ouvrir pour laisser échapper un tendre aveu, et, se laissant inconsciemment glisser du banc il se trouva à genoux pour le recevoir, au comble du bonheur et de l'amour.

Mais, soudain, les éclats d'une voix irritée se firent entendre ; une reine d'Égypte, blême de colère, se précipita dans le kiosque, donnant à la jeune fille, du bout de son sceptre, un léger coup tenant le milieu entre une caresse et un soufflet.

—Antoinette ! s'écria-t-elle ; comment ! vous osez ?

Et se tournant vers Constantin, d'un air de dignité suprême :

—Monsieur Raucourt, je n'aurais jamais cru cela de vous ! "

La stupeur qui immobilisait les deux jeunes gens les rendait muets et leur donnait vraiment l'apparence de deux coupables.

Cependant, Constantin se relevant, s'inclina profondément devant son hôtesse, en lui disant, d'une voix grave :

—Madame, quoique l'heure et le lieu puissent vous sembler mal choisis, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle de la Ronchère. Veuillez ne vous livrer à aucune supposition fâcheuse sur moi et surtout sur elle ; vous vous tromperiez étrangement, je vous le jure. "

Cette loyale démarche ne sembla pas désarmer Mme de Paulhac, au contraire. Ses noirs sourcils s'étaient rapprochés au point de se confondre en une raie dure, et sa bouche, contractée dans un sourire amer, ne s'appretait certes pas à proférer d'aimables paroles lorsque le kiosque fut envahi par une bande d'invités qui étaient venus rôder par là, entre deux contredanses. Ils entraînent Antoinette, éperdue, tandis que M. Raucourt offrait son bras à Mme de Paulhac qui l'accepta en silence. Tous reprirent le chemin de la tente.

Lorsqu'ils y rentrèrent la fête battait son plein et présentait vraiment un ravissant coup d'œil.

Madeleine, ayant fini de débiter ses bouquets, valsait avec Pierre, tout à fait charmant dans un habit de garde-française, à la boutonnière duquel était fixée la plus jolie des fleurs de la bouquetière.

Parmi la foule des invités se détachaient M. de Pigaro en bandit corse, tellement réussi qu'on cherchait le mâquis d'où il était sorti ; le vicomte Tenebros, en pourpoint, mi-partie rouge et noir, avec une torche à la main, n'avait pour un diable, d'autre défaut que d'être trop beau ; le baron Pommadec, en Némorin, soupirait un air tendre sur son chalumeau ; M. de Tréfois, très fort à l'arc, brandissait l'arbalète de Guillaume Tell ; enfin, M. de Gilfort, en Hercule, se reposait sur sa massue avec une lourdeur si naturelle qu'on ne s'étonnait pas de voir, à côté de lui, sa femme, vêtue aussi peu que possible, du costume de la gracieuse Hébé.

Tout ce monde riait, brillait, et finit par se grouper devant la porte

de la tente pour jouir du feu d'artifice qui devait clore le bal de charité de Madeleine. En attendant que les pauvres en profitassent, les riches s'amusaient prodigieusement.

XX

archa.

“ Ce n'est pas tous les jours fête, ” dit le proverbe, et le proverbe dit cruellement vrai. Pour la famille de Poulhac, le lendemain de la fête ne fut, en effet, rien moins que joyeux.

Monsieur, cédant aux instances de Madeleine, s'était fait conduire sous la tente avant l'arrivée des invités pour jouir du coup d'œil. Il y avait gagné une terrible crise de ses douleurs. Depuis le matin, Christiane ne le quittait pas, non plus que William, et Mme de Paulhac elle-même s'était crue obligée de passer une grande heure auprès du lit de son mari.

Madeline, fort rembrunie de l'état de son père, l'était, en outre, de celui de ses comptes. Car elle faisait ses comptes. Pierre était venu lui offrir ses services, mais elle le remercia d'un air digne, en lui apprenant qu'elle avait toujours remporté les premiers prix de calcul à son couvent et que les quatre règles ne lui semblaient qu'un jeu.

Là-dessus, rassemblant les notes que les fournisseurs s'étaient empressés de lui envoyer, n'ignorant pas que chez Mme de Paulhac les paiements ne s'effectuaient qu'avec difficulté et qu'il était bon de prendre rang, Madeleine se plongea jusqu'au cou dans les paperasses. Mais sa physionomie, loin d'exprimer la satisfaction du succès ne décelait que la plus vive anxiété, la plus profonde déception. Elle recommença vingt fois ses opérations, au point de ne plus pouvoir distinguer un 3 d'un 5 ; elle avait beau recommencer, le résultat restait le même, ce qui était une preuve de leur exactitude ; mais c'était précisément cette exactitude qui désespérait Madeleine. Enfin, lorsqu'elle fut fatiguée à ne plus pouvoir rien regarder, elle ouvrit la porte-fenêtre du salon et appela humblement Pierre qui fumait une cigarette devant le perron, en contemplant le parterre, tout souillé des débris de la fête ; papiers découpés, écorces d'oranges, lanternes vénitienne éventrées, etc. Les arbustes avaient beaucoup de branches cassées, l'herbe était foulée, écrasée ; rien de plus sale et de plus laid.

Ce n'était pas cette vue qui pouvait égayer Madeleine ; aussi se hâta-t-elle de rentrer, dès qu'elle eut fait signe à son cousin. Celui-ci vint, sans rancune, s'asseoir devant la grande table.

Après avoir parcouru du regard toutes les colonnes de chiffres :

— C'est très bien, Madeleine, dit-il : tu ferais un excellent fourrier.

— Tu en es sûr ? demanda-t-elle.

— Absolument sûr.

— Je n'ai pas fait d'erreur ?

— Pas la moindre.

— Alors, je suis perdue !

— Comment cela ?

— Oh ! Pierre : j'ai reçu dix-huit cents francs de cotisations et j'en ai dépensé deux mille. J'ai deux cents francs de déficit !

Et Madeleine fondit en larmes.

— Diable ! diable ! disait Pierre, en arpentant le tapis du salon.

—Ces pauvres petits qui n'auront rien ! reprit-elle ; et moi qui avais dit avant-hier à la mère que tout marchait bien, que j'irais lui porter une bonne somme ! et ils comptent dessus ! Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse !

—Ne sanglote pas comme cela, Madelon ; tu me fais peine. Cherchons plutôt comment faire pour te tirer de là.

—Comment faire ? comment faire pour payer deux mille francs avec dix-huit cents ? Tu es bon, toi, avec tes recherches ! Quand nous chercherions jusqu'à demain, je ne vois pas à quoi cela servirait.

—Mais, dit Pierre : comment as-tu pu dépenser tant que cela ?

—Ne m'en parle pas ! Le confiseur, le pâtissier, le glacier, le jardinier et surtout l'artificier. C'est le feu d'artifice qui m'a coulée. Mille francs, rien que pour le feu d'artifice !

—Diable ! diable ! répétait Pierre. Mais il cherchait obstinément une solution, tout en paraissant ne voir que les fleurs du tapis. Soudain, relevant la tête :

—As-tu vidé la tirelire de ton éventaire de bouquetière ?

Madeleine poussa un cri de joie et courut à sa chambre. Non, elle n'y avait pas songé à sa jolie petite tirelire de porcelaine rosée et pourtant, ces messieurs y avaient mis pas mal de pièces jaunes. Ils n'avaient pas cru pouvoir faire autrement. Plus d'un jeune lieutenant ou sous-lieutenant avait pesté à part lui, envoyant au diable les bouquets et la bouquetière qui venait alléger son porte-monnaie. Mais, enfin, que ce fût de bon ou de mauvais gré, tous s'étaient exécutés. Combien cela avait-il produit ?

Dans son empressement à le savoir, Madeleine, aussitôt revenue, jeta la tirelire sur le marbre du foyer d'où elle rejaillit en éclats, mêlés de pièces d'or qui roulèrent dans tous les coins du salon. Se jetant à quatre pattes, elle fit la récolte du côté de la cheminée, tandis que le lieutenant, dans la même posture, en faisait autant du côté de la porte. Les débris de tirelire étaient plus nombreux que les pièces d'or ; cependant, celle-ci, une fois rassemblées, se montèrent à trois cent dix francs. Il restait cent dix francs pour les pauvres. Ce n'était guère, mais ils avaient bien failli n'avoir rien du tout.

—C'est à toi qu'ils le doivent, Pierre, dit Madeleine, d'un ton reconnaissant ; sans ton invention des bouquets, je faisais un fiasco complet. Tu es vraiment un bon garçon et un garçon d'esprit. "

Pierre n'avait jamais été à pareille fête, aussi buvait-il ces éloges avec l'avidité d'un affamé.

Pendant ce temps, Antoinette avait avec Mme de Paulhac une explication orageuse. Si la jeune fille conservait quelques illusions sur l'aménité du caractère de sa tante, elle dut les perdre ce matin-là.

Ce n'est pas que Mme de Paulhac eût pour habitude de rendre la vie difficile à ceux qui l'entouraient. Elle exigeait sans doute dans tout ce qui touchait au confort la plus stricte économie et dans ce qui concernait l'élégance, une grande prodigalité. Mais, là, se bornait son intervention.

Elle n'avait de prévenances pour personne, mais elle n'en demandait de personne non plus et laissait à chacun la liberté dont elle prétendait jouir elle-même. Lorsqu'on avait pris le pli des habitudes de sa maison,

rien n'était plus aisé que d'y vivre en paix. C'est ce qu'avait fait Antoinette jusqu'alors ; car, à part quelques mots un peu vifs au sujet de son oncle qu'elle trouvait négligé par sa tante, elle n'avait jamais eu avec celle-ci l'ombre d'une querelle. Mais, aujourd'hui, c'était bien différent ; Mme de Paulhac croyait avoir à se plaindre gravement de sa nièce. Il ne s'agissait plus de ces peccadilles qu'elle laissait passer en considération du profit que lui occasionnait la tutelle de la jeune fille. Antoinette avait capté l'amour d'un homme que Mme de Paulhac réservait à Madeleine. Outre qu'elle aimait sa fille autant qu'elle pouvait aimer ce qui n'était pas elle-même, Mme de Paulhac regrettait personnellement l'alliance de M. Raucourt ; car, s'il est agréable d'avoir pour mari un millionnaire, il ne l'est pas moins de l'avoir pour gendre, surtout quand on a dressé sa fille à l'obéissance passive. Les millions de Constantin anraient à eux seuls séduit Mme de Paulhac ; mais le jeune homme étant, en outre, fort bien de sa personne, il lui sembla le phénix des gendres, or, on ne laisse pas facilement échapper un phénix.

Mme de Paulhac fit donc appeler sa nièce et, prenant son plus grand air :

—Antoinette, lui dit-elle ; j'ai à vous parler.

Antoinette s'assit, en proie à un délicieux battement de cœur. Elle avait entendu la demande de Constantin et ne doutait pas que sa tante ne l'eût fait venir, pour la lui transmettre officiellement. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'elle entendit Mme de Paulhac lui reprocher, dans les termes les plus durs, d'avoir par les artifices de sa coquetterie, enlevé à Madeleine un parti brillant !

Antoinette n'était point patiente. Sa nature, fort aimante, n'était pas dénuée de bonté, mais elle manquait absolument de douceur. Rien que la vie mondaine, et surtout la vie *chez les autres*, eût adouci quelque peu les aspérités de son caractère, elle était demeurée au fond très fière et très indépendante. Son premier mouvement fut donc d'ouvrir la bouche pour se défendre aussi violemment qu'elle était attaquée. Mais sa tante ne lui en laissa pas le temps. Passant à un autre genre de griefs, elle s'étonna de la liberté de conduite d'une si jeune fille et lui demanda ce qu'aurait dit son père en la trouvant, au clair de lune, avec un homme à ses genoux.

À cela, Antoinette n'avait rien à répondre. Elle savait bien que cette liberté n'est pas dans nos mœurs françaises, et elle sentait, en son âme et conscience, qu'elle n'aurait pas dû écouter avec tant de facilité, de complicité, la déclaration de Constantin. Son cœur avait annulé sa raison, sa dignité même, en acceptant sans intermédiaire un tel aveu fait dans une attitude si passionnée, sans compter qu'elle allait y répondre au moment où on les avait interrompus. Elle baissa donc la tête, dans le sentiment de sa culpabilité, se laissant accabler en silence par Mme de Paulhac jusqu'à ce que celle-ci, grisée par ses paroles, et se montant à mesure qu'elle les prononçait, en vint à parler d'hypocrisie, d'ingratitude, de vipère rechauffée...

—Ah ! pour cela, non, ma tante : s'écria Antoinette, les yeux brillants de colère, les joues rouges d'indignation ; ce n'est pas chez moi qu'il faut chercher de l'hypocrisie. M. Raucourt m'a dit qu'il m'aimait ; j'ai senti que je l'aimais aussi et si vous n'étiez pas survenue tout à coup,

vous n'en auriez pas moins su le soir même ou au plus tard, le lendemain matin, tout ce qui s'était passé entre nous.

— Sans doute, reprit Mme de Paulhac dont l'irritation croissait devant la nouvelle attitude de sa nièce ; sans doute, mademoiselle est la franchise même, mademoiselle n'agit qu'au grand jour. Comment donc ce fait-il qu'elle ait donné rendez-vous à son amoureux, à l'ombre d'un kiosque écarté où elle savait que personne ne viendrait la troubler ?

— Vous en avez menti ! jamais je n'ai donné de rendez-vous ! Et quand à m'avoir réchauffée, si vous m'avez réchauffée, on vous a largement payé votre feu, vous le savez bien. Mais je m'en vais car vous me foriez vous dire des injures...

Antoinette se disposait à quitter la chambre, naïvement persuadée qu'elle avait gardé la plus grande modération de langage, lorsque sa tante, voyant qu'elle n'obtiendrait rien d'elle par l'intimidation, voulut essayer de l'attendrissement.

— Si je me suis trompée, Antoinette, dit-elle : pardonnez au chagrin d'une mère qui avait cru assurer l'avenir de son enfant et qui voit s'évanouir toutes ses espérances.

Mme de Paulhac était excellente comédienne lorsqu'elle voulait s'en donner la peine ; son accent désolé convainquit Antoinette, mais la franchise même de la jeune fille rendit cette nouvelle ruse inutile.

— Oh ! ma tante, dit-elle, déjà calmée : ce n'est pas la peine de vous faire du chagrin pour cela. Je vous assure que Madeleine n'aime pas M. Raucourt, et je n'ai pas le moindre scrupule à ce sujet.

— Ma chère, reprit sa tante, un peu dérouterée par cet excès de crédulité et de franchise ; je n'ai point dit que Madeleine aimât M. Raucourt. Madeleine ne se permettrait pas de disposer de son cœur sans l'agrément de sa mère, mais moi, j'avais songé pour ma fille à ce mariage qui aurait comblé tous mes vœux en la rendant parfaitement heureuse.

— Comment pourrait-elle être heureuse sans aimer son mari ?

— Mon Dieu, vous jugez cela en enfant que vous êtes ! une femme peut être fort heureuse, mariée à un galant homme ; sans éprouver pour lui un sentiment romanesque.

— Je ne peux pas croire cela, ma tante.

— Peu importe que vous le croyiez ou ne le croyiez pas, dit Mme de Paulhac, impatientée ; ce n'est pas vous que cela regarde.

— Si vraiment, ma tante, cela me regarde puisque M. Raucourt m'aime et que je l'aime.

— Ou que vous aimez ses millions...

La jeune fille bondit.

— Ah ! c'est trop fort ! Parlez pour vous ! Ne sont-ce pas précisément ses millions qui vous tentent et songez-vous au bonheur de Madeleine, en voulant lui faire épouser un homme qui, non seulement ne l'aime pas, mais en aime une autre ? D'ailleurs, avez-vous jamais su ce que c'est que d'aimer, vous qui n'aimez pas votre mari ?

Mme de Paulhac rougit sous son fard, à ce coup droit qu'elle n'avait point prévu. Mais elle se remit aussitôt et se réjouit même à l'idée du parti qu'elle pouvait en tirer. Au fond, cette scène arrangeait admirablement les choses, car elle rendait inévitable le départ de sa nièce. Ce départ, sans doute, la priverait d'une somme appréciable, mais qui ne pou-

vait être mise en balance avec la prodigieuse fortune de M. Raucourt. Celui-ci avait beau aimer Antoinette, l'absence est un grand calmant ; et puis, on userait de diplomatie. L'important était d'avoir le champ libre. Prenant donc l'accent d'une dignité calme !

—Vous devez comprendre, ma nièce, qu'après tout ce que je viens d'entendre, il me soit impossible de vous garder sous ma tutelle ?

—Si je le comprends ! s'écria Antoinette. Vous imaginez vous que j'ai envie de rester ?

—Il faut donc, reprit Mme de Paulhac, du même ton, que vous retourniez chez vos parents, quoiqu'ils ne paraissent pas tenir énormément à vous avoir, je ne sais pourquoi.

Ces derniers mots furent soulignés avec une perfidie d'accent qui exaspéra d'autant plus la jeune fille qu'elle ne pouvait y répondre, n'ayant jamais bien compris elle-même le véritable motif de son exil. Sa belle-mère l'avait prise en grippe, évidemment ; mais, pourquoi ? Parce qu'elle était en proie à une maladie nerveuse, avait dit le docteur. Cette raison ne paraissait pas suffisante à Antoinette, Mme Thérèse n'étant pas de ces femmes qui se laissent gouverner par leurs nerfs. Le pourquoi, elle se l'était donc demandé bien souvent, et sa tante en le répétant, venait de mettre à nu la plaie intime de son âme. Des larmes montèrent aux yeux de la pauvre enfant lorsqu'elle répondit :

—Je vais écrire à mon père et il viendra me chercher tout de suite. —Laissez-moi ! ajouta-t-elle, en repoussant la main que Mme de Paulhac lui tendait ; car, une fois son but atteint, celle-ci préférerait une séparation à l'amiable, en vue de l'avenir. Elle ajouta même :

—Sans rancune, n'est-ce pas ?

—Par exemple ! s'écria la jeune fille ; si vous croyez que j'oublierai ce que vous m'avez dit...

—Et moi, m'avez-vous ménagée ?

Antoinette réfléchit un instant :

—J'ai peut-être été un peu loin, dit-elle ; mais je me défendais. Je ne vous souhaite point de mal. Quant à vous donner la main, je ne le ferais pas de bon cœur pour le moment, mieux vaut donc le remettre à plus tard.

° RETOUR A LA RONCHERE

XXI

Le feu est allumé dans le salon de la Ronchère ; octobre approche et les soirées commencent à devenir fraîches. La famille vient de se réunir, après le diner. M. de la Ronchère tient à la main un journal qu'il ne lit pas, car ses regards sont fixés sur le feu. Sa femme berce le petit Antoine, endormi sur ses genoux. Elle a encore pâli et semble toujours souffrante. L'enfant, au contraire, s'est fortifié, tout en grandissant, le bras qui entoure la taille de la mère est criblé de fossettes, et les petits mollets qui pendent immobiles, le long de sa jupe, sont ronds et fermes. C'est un superbe enfant dont la santé et la beauté réjouiraient les parents les plus

exigeants. Pourtant, les siens ne semblent pas heureux comme ils devraient l'être dans l'intimité de leur foyer domestique.

Un coup de cloche à la grille annonce la venue du facteur qui fait la distribution du soir. M. de la Ronchère se lève et va au-devant du valet pour lui prendre le courrier. Il n'attend rien d'intéressant ; mais ce sera toujours une diversion dans cette soirée monotone. On lui remet une lettre, timbrée de X...



Aux arbustes du parterre étaient accrochés d'énormes ballons.

—D'Antoinette ! s'écrie-t-il, en regardant sa femme avec surprise ; la veille, il en a déjà reçu une. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme Thérèse a rougi, en entendant ce nom. Instinctivement, ses bras ont serré son fils auquel cette étreinte a fait pousser un léger soupir, sans cependant l'éveiller.

M. de la Ronchère lit tout haut :

“ Mon Père chéri,

“ Viens vite me chercher. Je suis bien malheureuse et je ne puis rester ici un jour de plus.

“ Je t'embrasse de tout mon cœur.

“ Baisers à maman et à Toine.

“ Ton Antoinette.”

Le père replie la lettre et regarde sa femme, d'un air soucieux. Celle-ci a les yeux sur la pendule.

Vous pouvez partir ce soir, dit-elle ; en attelant immédiatement, vous arriverez à temps pour le train de nuit et vous serez à L... avant midi.

Il s'approche d'elle :

—Je crois que c'est nécessaire ; il y a quelque chose que je ne comprends pas et qui peut-être grave. Mais, est-ce que cela ne vous contrariera pas, Thérèse ?

Elle semble faire un effort ; cependant, elle dit :

—Pouvez-vous le penser.

Il reprend :

—Peut-être, d'ailleurs, ne la ramènerai-je pas ? Il est possible que ma présence suffise pour arranger les choses. C'est sans doute quelque difficulté avec sa tante.

—Faites pour le mieux, mon ami ; mais hâtez-vous ; il n'y a pas une minute à perdre.

Il sort. On entend son pas dans le vestibule, sa voix qui donne l'ordre d'atteler.

Mme Thérèse écoute, sans faire un mouvement. Ses yeux sont baissés sur le visage rose de son enfant.

—Mon Dieu, murmura-t-elle, en crispant ses mains, jointes autour de lui ; donnez-moi de la force, je n'en ai plus !

M. de la Ronchère rentre. Il a son grand manteau ; il met ses gants fourrés ; puis il embrasse sa femme et son enfant que son baiser ne réveille pas.

—Vous me télégraphierez votre arrivée ? dit Mme Thérèse.

—Certainement. A bientôt.

Il s'éloigne, puis revient sur ses pas.

—Ah ! j'oubliais ; si l'état de Manette s'aggravait, faites redemander le docteur. Cette femme m'inquiète. Antoinette reviendra peut-être juste à temps pour dire adieu à sa nourrice.

—J'irai la voir dès que bébé sera couché, dit Mme de la Ronchère.

Manette est très malade, en effet. Sa santé a commencé à décliner après l'incendie du berceau du petit Antoine. Cependant, elle n'avait jamais témoigné assez d'affection à l'enfant pour qu'on pût voir là autre chose qu'une simple coïncidence. Le départ d'Antoinette acheva de l'as-

sombrir. Enfin, après un voyage dans son pays, elle était revenue avec des fièvres paludéennes que le mauvais état de sa santé avait rendues fort graves. Depuis huit jours, elle ne quittait plus le lit et le docteur, inquiet, venait la voir tous les matins.

Après avoir fait cette recommandation, M. de la Rochère s'éloigne, il envoie encore, avec la main, un adieu, accompagné d'un affectueux sourire.

Fantille qu'il a fait appeler, entre sans bruit. Elle enlève doucement l'enfant des bras de sa mère et l'emporte sans le réveiller.

Mme Thérèse les suit du regard jusqu'à ce qu'ils aient disparu ; puis elle couvre sa figure de ses mains et demeure comme accablée.

Elle va donc revoir sa belle-fille ! il le faut ; le père ne peut pas résister à l'appel de son enfant. Elle-même vient de l'engager à partir ; mais, quel sacrifice ! il va falloir recommencer cette vie de lutte, de feinte perpétuelle, si opposée à sa nature ouverte. Il va falloir revivre à côté de cette enfant qu'elle a tant aimée et qu'elle hait maintenant, qu'elle ne peut s'empêcher de haïr ! Tous les jours pourtant, lorsqu'elle fait sa prière, elle répète deux fois, trois fois, dix fois, la divine parole : " Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons." Et la dixième fois, comme la première, son cœur révolté lui crie : " Non ! jamais ! Tu ne peux lui pardonner cela." Qu'est-ce donc que cela ? Ah ! c'est son secret, son douloureux, son terrible secret. Elle ne peut le confier à personne, pas même à son mari, surtout, pas à son mari ! Et ce secret la ronge, la mine. Tous les jours, elle se reproche d'avoir laissé éloigner sa belle-fille. Tous les matins, elle pense : " Je dirai aujourd'hui à son père de la faire revenir." Et la journée se passe sans qu'elle ait rien dit. Cette lutte perpétuelle l'épuise ; déjà ses belles tresses blondes se raient de quelques fils d'argent ; un cercle noirâtre entoure ses yeux bleus et la fraîcheur de son teint a disparu. Pourtant, son mari l'aime tendrement ; il est aux petits soins pour elle et ne lui adresse jamais aucun reproche quoiqu'il souffre certainement de l'absence de sa fille. Si elle pouvait s'épancher dans son cœur, cela serait un soulagement ; mais c'est impossible, absolument impossible.

Elle relève avec effort sa tête encore charmante ; ses gestes sont pénibles, sa démarche lasse ; on sent qu'elle fléchit sous le poids de ses pensées. Mais elle a une bonne œuvre à faire ; visiter cette pauvre femme malade, lui porter quelques douceurs, avec de consolantes paroles. Cela lui rend des forces. Elles se lève et se dirige vers la porte qui s'ouvre brusquement sous la main de Fantille, très émue :

—Madame ! venez vite, je vous en prie. Manou est très mal et elle veut absolument parler à Madame.

Manou ! On lui a conservé le nom que lui donnait Antoinette.

—Elle me demande ? dit Mme Thérèse, étonnée ; car, d'ordinaire, la nourrice semble gênée, presque effrayée quand elle va la voir, malgré toutes les bontés dont elle la comble, toute la douce pitié qu'elle lui témoigne. Sûre d'être désirée, cette fois, elle se presse davantage et retrouve sa légèreté pour suivre Fantille dans l'escalier qui conduit à la chambre de la nourrice.

La pauvre malade est dans son lit, dévorée de fièvre, la figure ravagée par la souffrance. Dans son teint plombé, ses yeux creux semblent

démésurément grands et presque effrayants avec leur expression douloureuse.

Une propreté parfaite, un véritable confort règnent dans cette chambre de malade. On est bon envers tous les domestiques, au château de la Ronchère ; mais celle qui a nourri la fille du maître jouit d'une préférence marquée et bien naturelle. Les médicaments sont rangés sur une table recouverte de marbre, qu'éclaire une veilleuse de porcelaine ; un bon feu brûle dans la cheminée ; le linge de lit est non seulement blanc, mais fin ; on a donné à Manou des draps de maîtres. Le rideau est un peu tiré pour cacher à ses yeux affaiblis la lueur pourtant bien douce de la veilleuse.

Fantille s'avance vers la commode et y place une nappe blanche, un crucifix, des flambeaux.

—Que faites-vous ? demande Mme Thérèse.

—M. le curé est venu pendant le dîner, répond la femme de chambre ; il n'a pas voulu qu'on dérange Madame. Manou s'est confessée et je pense qu'il va lui apporter le bon Dieu.

Mme de la Ronchère a le cœur serré. Elle avait peu de rapports avec cette femme, pourtant cela lui fait peine de la voir si mal. C'est toujours un instant douloureux et solennel que celui où une créature humaine va quitter ce monde.

—Envoyez chercher le docteur et retournez auprès de bébé, dit-elle à Fantille ; je m'occuperai de tout préparer. Puis, s'avancant vers le lit elle prend la main de la pauvre malade qu'elle sent fiévrir dans la sienne et dit, avec un sourire ineffablement doux :

—Le bon Dieu apporte souvent la guérison, ma bonne Manette : nous le prions de tout notre cœur qu'il vous soulage.

—Ne m'appellez pas bonne Manette, répond la malade, d'une voix creuse ; je ne suis pas bonne ; je suis méchante, je suis une misérable...

Et elle tremble de tous ses membres.

—Vous avez la fièvre, pauvre femme, dit Mme Thérèse ; ne vous agitez pas ainsi ; prenez cette cuillerée et tâchez de dormir un peu.

—Oh ! non, je ne peux pas dormir. Il y a bien longtemps que je ne dors plus. Approchez-vous, tout près ; j'ai à vous dire un secret qui me brûle comme l'enfer ; je ne voudrais pas mourir sans l'avoir dit.

Mme de la Ronchère approche.

—Mais vous ne le direz à personne, surtout pas à Antoinette ?

—Non, pas même à Antoinette, soyez tranquille, répond Mme Thérèse qui croit la malade en proie à des divagations fébriles.

—Plus près, dit la nourrice ; encore plus près.

Mme Thérèse s'assied au chevet du lit et avance sa tête contre celle de Manette dont l'haleine lui brûle la joue.

—Le petit monsieur Antoine, dit la malheureuse, d'une voix sourde ; quand il a mis le feu à son lit avec des allumettes, vous vous rappelez ?

Si elle se le rappelle !... Elle incline la tête, ne pouvant prononcer un seul mot, tant ce souvenir la trouble.

—Eh ! bien, reprend la malade, d'une voix haletante ; savez-vous qui est-ce qui lui avait donné la boîte d'allumettes ?

Mme Thérèse fait signe que non et cache sa figure dans ses mains. Que va-t-elle entendre ?

—C'est moi, moi ! crie la nourrice avec force comme si, maintenant, elle éprouvait une sorte de jouissance à proclamer son crime. Je voulais qu'il meure pour qu'Antoinette soit la seule... Eh ! bien ; vous ne me maudissez pas ?

Manette s'est soulevée sur sa couche, la face livide, les yeux hagards, effrayante à voir dans son expression d'angoisse mortelle.

Mais voilà que Mme Thérèse découvre son visage, anxieuse à son tour :

—Comment cela se peut-il ? Tout le monde m'a dit que vous n'étiez pas entrée dans ma chambre.

—On ne m'a pas vue. Je me suis glissée aussitôt que la bonne a été partie, avant qu'Antoinette arrive, et j'ai mis la boîte dans les mains du petit ; et puis je me suis sauvée chez Mlle Rose. Vous me maudissez, hein ?

—Ah ! malheureuse..."

Mme Thérèse a courbé la tête, écrasée par cette révélation ; mais elle se relève aussitôt, en disant :

—Je vous pardonne.

—Vous me pardonnez ? reprend la nourrice, incrédule. C'est que vous n'avez pas compris ; Je voulais qu'il meure brûlé...

Mme Thérèse soupire douloureusement. Se laissant glisser à genoux elle prend la main de la malade et répète, d'une voix faible, mais distincte :

—Je vous pardonne. Je vous pardonne du fond du cœur."

Mais la paysanne branle la tête :

—Ça n'est pas possible ; vous vous moquez de moi."

Et elle retombe sur son lit, désespérée.

Alors, la mère eut une inspiration de charité divine. Elle sortit de la chambre, descendit en hâte jusqu'à son appartement, courut au berceau près duquel veillait Fantille, prit l'enfant entre ses bras et, le portant à la malade :

—Embrassez-le ! dit-elle. Croyez-vous, maintenant, que je vous pardonne ?"

La malheureuse posa ses lèvres brûlantes sur la tête blonde du chérubin endormi :

—Ah ! monsieur le curé avait raison, fit-elle ; le bon Dieu est bien bon et vous êtes une sainte !

L'enfant ouvrait les yeux en souriant :

—Maman ! Manou ! dit-il.—Et il se rendormi dans les bras de Fantille qui était accourue à la suite de sa maîtresse.

—Gardez-le, dit Mme Thérèse ; je veillerai auprès de cette pauvre femme."

Malgré les objections de sa fidèle Fantille qui redoutait pour elle la fatigue, Mme de la Ronchère voulut rester au chevet de la malade, de la mourante, pouvait-on dire ; car ces dernières émotions semblaient avoir épuisé la nourrice ; le visage qui reposait maintenant sur l'oreiller avait déjà le sceau de la mort, mais aussi celui de la paix. La pauvre femme ne faisait plus un mouvement, ne disait plus une parole, se contentant de suivre Mme Thérèse d'un regard attendri, prenant avec docilité les médicaments qu'elle lui offrait :

Quand le curé revint, il vit que ce pauvre corps approchait de sa fin, mais il fut émerveillé de la tranquillité d'âme de la moribonde. Il avait laissé une malade désespérée, il retrouvait une mourante calme et paisible, non que la malheureuse n'éprouvât pas de douleur; elle souffrait beaucoup, au contraire; sa robuste nature prolongeait le suprême combat; mais elle y apportait maintenant, au lieu de la passivité presque fataliste des paysans, l'acceptation volontaire de la pénitence. Son indifférence religieuse s'était trouvée vaincue par la sublime charité de sa maîtresse, bien plus que par la terreur de la mort. Elle prenait place parmi ces ouvriers de la dernière heure que le Maître, dans sa miséricorde, accueille et récompense comme les premiers; parmi ces pécheurs dont la conversion tardive réjouit les anges de Dieu.

C'était un véritable sacrifice pour Mme Thérèse que cette veillée funèbre que son cœur charitable lui aurait fait aimer en tout autre circonstance. Mais ce cœur volait vers l'enfant qu'elle avait accusée dans sa rancune maternelle. Car le secret de la nourrice était le sien. Dès qu'elle avait entendu le récit de l'incendie du berceau, la pensée lui était venue (combien elle s'en voulait à elle-même, maintenant!) que c'était Antoinette qui avait donné à son enfant la fatale boîte d'allumettes, dans une intention trop évidente. Cette pensée horrible, elle n'avait pas voulu s'y arrêter; elle l'avait combattue, au contraire, et s'était livrée à une enquête minutieuse dans l'espoir de découvrir que sa belle-fille, que la fille bien-aimée de son cher mari, et bien-aimée d'elle-même aussi, n'était pas coupable. Hélas! cette enquête lui avait semblé décisive. Manette qu'elle n'avait d'ailleurs pas de raison de soupçonner, car la nourrice avait toujours dissimulé sa haine sous des dehors mielleux, en était sortie absolument indemne. Tous les domestiques s'étaient accordés à dire qu'elle n'avait quitté la cuisine que pour se rendre chez Mlle Rose qui l'avait priée de venir l'aider à récolter ses châtaignes. La jeune bonne semblait devoir encourir la plus grande responsabilité; mais ses larmes, ses supplications, et surtout l'espèce d'adoration qu'elle avait toujours témoignée à son petit maître, l'absolvaient entièrement aux yeux de Mme Thérèse. Elle la renvoya cependant, guidée par un double sentiment; d'abord celui d'écarter les soupçons de celle qu'elle croyait la vraie coupable; ensuite, dans l'espoir de faire naître au fond du cœur de cette coupable un remords plus grand, en voyant condamner à sa place une innocente, un remords qui permettrait à son cœur généreux d'accorder le pardon qu'il refusait à une action si noire.

Sans doute, Mme de la Ronchère connaissait et pardonnait depuis longtemps à Antoinette l'aversion que celle-ci témoignait à son petit frère, mais c'était une aversion franche que la jeune fille, hors de certains accès presque involontaires, semblait combattre de toutes les forces de sa volonté. Au lieu que cette perfidie, cette bassesse dans la méchanceté, cela ne pouvait vraiment s'absoudre. Il y avait bien le sauvetage, le sauvetage aux prix d'un danger et de douleurs véritables. Mais ce sauvetage n'était-il pas le comble de l'habileté et de l'hypocrisie?

Madame de la Ronchère fit replacer, en secret, sa petite bonne, avec les plus chaudes recommandations, et s'évertua à témoigner à sa belle-fille la même bonté et la même affection qu'auparavant. Nous avons vu qu'elle avait épuisé ses forces sans y réussir. Tout son cœur de mère pro-

testait. Lorsque Antoinette, devenue tendre pour ce petit frère qu'elle avait sauvé, le prenait dans ses bras et le couvrait de baisers, sa belle-mère, outrée de tant de fausseté, était tentée de le lui arracher. Plus la jeune fille lui donnait de marques de tendresse, plus Mme Thérèse la méprisait.

Et voilà que d'un mot, la nourrice venait de la confondre. La coupable, c'était Manette ; mais c'était aussi Mme de la Ronchère qui avait opprimé un cœur innocent sous le poids d'une accusation odieuse. Depuis un



Manette s'est soulevée sur sa couche.

an, elle avait laissé éloigner cette pauvre enfant du foyer paternel ; depuis un an, elle avait rendu son mari malheureux de cette absence, tout cela parce qu'elle s'était laissée guider par son imagination ou, peut-être même, par une sourde inimitié. Qu'il lui tardait de revoir son mari, son Antoinette qu'elle avait tant aimée jadis ! Combien elle eût voulu se jeter dans leurs bras, les presser sur son cœur ! Ce cœur, délivré de cet horrible poids du soupçon, reprenait toute sa tendresse et avait hâte de réparer, de se redonner tout entier. Pourtant, l'idée ne lui vint pas un instant d'abandonner cette malheureuse qui eût pu croire qu'elle lui retirait son pardon. Elle termina la funèbre veille, en compagnie de Mlle Rose que Fantille avait fait prévenir.

L'agonie de la pauvre Manette dura longtemps. Ce ne fut qu'au grand jour que sa respiration oppressée cessa de se faire entendre et que ses traits s'immobilisèrent dans un sourire, éclos au souffle de la charité chrétienne.

XXII

Le lendemain du bal, Constantin vint, comme d'habitude, pour passer la soirée avec ses voisins, mais il trouva la grille fermée. William qui apparut derrière, le prévint que monsieur était malade, madame auprès de lui (affreux mensonge !) et que ces demoiselles, fatiguées de la fête de la veille, s'étaient couchées de bonne heure.

Le surlendemain, il revint très anxieux, car il soupçonnait quelque chose. On lui ouvrit la porte à deux battants et il n'était pas dans le salon depuis plus de trois minutes, quand Mme de Paulhac y entra. Il trouvait, cette fois, à qui parler. Peut-être eût-il préféré une autre interlocutrice, mais le choix ne lui fut pas laissé. Aussi bien, il avait hâte de voir se dénouer la situation et il s'était approvisionné de patience autant que d'humilité, car quoiqu'il ne se sentit point coupable, son instinct l'avertissait qu'on le traiterait en criminel ; et, malgré l'aménité bienveillante qui resplendissait sur le beau visage de Mme de Paulhac, malgré l'empressement de sa démarche et la suavité de son geste lorsqu'elle lui fit signe de s'asseoir, il ne put s'empêcher de la considérer comme une adversaire, sinon comme une ennemie.

Après les civilités d'usage, les compliments voulus sur l'ordonnance parfaite de la fête, la beauté générale des costumes des invités, la beauté particulière de ceux de ces dames et de ces dames elles-mêmes, Constantin aborda un sujet infiniment plus intéressant pour lui, en demandant, non sans trouble, des nouvelles de Mlle Antoinette.

— Mais, je suppose qu'elle va bien, répondit Mme de Paulhac avec son plus radieux sourire.

— Vous supposez ?... reprit le pauvre Constantin, absolument dérouteré.

— Mais oui, je suppose. Son père est arrivé ce matin pour la chercher et l'a emmenée, aussitôt après le dîner. Voici deux heures qu'elle est partie.

— Partie.....

Il porta la main à son front comme pour enlever quelque chose qui lui serrait les tempes ; son cœur défaillait dans sa poitrine, il se sentait l'envie de pleurer comme un enfant. Mais, en levant sur Mme de Paulhac un regard de détresse, il aperçut dans les sombres yeux de Cléopâtre une lueur de triomphe qui lui rendit immédiatement toutes ses facultés. Il avait l'âge d'homme, maintenant, ce n'était plus le timide amoureux de Mathilde. Que diable ! on ne se jouerait pas si aisément de lui, cette fois. redressant donc sa taille superbe, il dit avec une assurance qui surprit quelque peu son interlocutrice :

— Avez-vous, Madame, fait part au père de Mlle de la Ronchère de la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser, avant-hier soir ?

— Non vraiment, répondit-elle, avec le même sourire ; cette demande s'est produite d'une façon tellement imprévue, tellement subite, que j'ai craint qu'elle ne fût le résultat d'un entraînement irréfléchi et je n'ai pas voulu, cher monsieur, vous prendre ainsi par surprise ; cela m'eût semblé peu délicat.

Décidément, elle était très forte, Mme de Paulhac. Constantin, aba-

sourdi, ne savait qu'admirer le plus de l'habileté de cette femme ou de sa propre stupidité. Cependant, il releva le gant :

—Mais à présent, Madame, que deux jours et deux nuits ont passé sur cette demande que vous croyiez irréfléchie, la prendrez-vous en considération, si je la renouvelle, et aurez-vous la bonté de la transmettre à M. de la Ronchère ?

—Je ne puis vous promettre cela, répondit-elle, toujours avec la même sérénité. Mon beau-frère avait, je crois, un projet matrimonial en venant chercher sa fille, il pourrait trouver mauvais que, pendant le peu de temps qu'il me l'a confiée, j'aie prêté les mains à un autre arrangement. Quel que soit le désir que j'éprouve de vous être agréable, permettez-moi donc de rester absolument étrangère à la négociation de vos espérances, tout en faisant des vœux pour qu'elles se réalisent."

De plus en plus forte, Mme de Paulhac !

Le pauvre Constantin se vit contraint de la remercier, tandis qu'il lui venait des tentations de l'étrangler. Il demanda l'adresse de M. de la Ronchère.

—Oh ! dit-elle : c'est une adresse assez compliquée, je ne la sais pas de mémoire, mais je vous la chercherai. D'ailleurs, ajouta-t-elle gracieusement ; vous n'avez qu'à m'apporter votre lettre, j'y mettrai l'adresse ; je puis bien me risquer à faire cela pour vous.

—Mille grâces ! Madame, répondit le jeune homme, en s'inclinant profondément. J'aurai l'honneur de vous revoir quand ma lettre sera écrite.

Mais il ajouta mentalement :

—Ce ne sera certes pas pour vous la confier, car j'espère bien savoir tout simplement cette adresse par mon ami Pierre."

Mme de Paulhac lui tendit son admirable main qu'il prit avec une certaine répugnance ; il lui semblait toujours voir l'aspic enroulé autour de ce fin poignet.

—A demain ! dit-elle, le plus aimablement du monde.

—A demain, répéta machinalement Constantin.

Et il rentra chez lui avec un visage si sombre que sa pauvre Dubois en fut bouleversée.

Le lendemain, il courut demander Pierre. Quelle ne fut pas sa stupefaction lorsqu'il apprit que le lieutenant qui avait encore huit jours de permission, venait de partir pour rejoindre son régiment. Il avait été rapplé, le matin même, par un télégramme du colonel.

—Décidément, pensa le pauvre Constantin ; tout se conjure contre moi ; mais le pire coup du hasard me paraît être le départ de Pierre."

Peut-être en eût-il moins voulu au hasard et davantage à une autre personne, s'il avait connu l'existence du billet suivant :

" Mon cher Colonel,

" Notre cousin, le lieutenant Labaro, fait à ma fille une cour assidue que nous commençons à trouver gênante, car notre affection pour lui nous rendrait pénible un refus catégorique ; et vraiment, quel que excellent que ce soit ce cher garçon, il ne peut-être considéré comme un "parti avantageux pour Madéleine. Vous lui rendriez donc service au-

“ tant qu'à nous, en tranchant la situation par un rappel que vous motiverez comme bon vous semblera.

“ Mon mari, trop souffrant pour vous écrire lui-même, me charge de vous transmettre ses amitiés de vieux camarade, auxquelles je joins mon meilleur souvenir.

“ B. de Paulhac, ”

Le cher colonel n'avait eu garde de désobliger son vieil ami qu'il était loin de croire étranger à ce complot ; aussi s'était-il empressé de rappeler le lieutenant, sous un prétexte que celui-ci ne s'expliqua jamais.

Constantin se trouva donc entièrement abandonné dans son épreuve, au moment où les conseils et les secours de l'amitié lui eussent été le plus nécessaires.

Il était amoureux, amoureux au fond de l'âme, amoureux dans toutes les fibres de son cœur. L'absence d'Antoinette lui semblait un supplice intolérable. Et ce supplice lui était infligé à l'instant où il avait cru atteindre au bonheur suprême ! il eût donné sa vie pour revoir son cher visage. Ce n'est pas qu'il lui trouvât cette beauté sensuelle et *troubante* si fort de mode, à présent, bien au contraire ! Elle le charmait parce qu'elle possédait la beauté véritable, la beauté pure et consolante qui apporte au foyer la paix avec le bonheur. Il aimait ses yeux bruns parce qu'ils étaient beaux, sans doute ; mais aussi parce que, dans leur doux éclat, brillaient l'intelligence et la bonté ; il aurait attendu des heures pour la voir sourire, parce que sa bouche était exquise, assurément ; mais aussi parce que ce sourire si jeune et si franc disait toute l'innocence de son âme. Et voilà qu'elle lui était ravie, ravie pour toujours, peut-être... Qu'était-ce que ce projet dont avait parlé Mme de Paulhac ? Pourtant, il avait bien cru qu'elle l'aimait, ce soir-là, dans le kiosque. Ces regards si doux, ce frémissement de sa main dans les siennes... Mais elle était si bonne ; peut-être avait-il pris pour l'expression de l'amour celle de la pitié de son cœur généreux... Où la retrouver ? où la revoir ? Donner sa lettre à Mme de Paulhac ? Il savait trop bien qu'elle ne l'enverrait pas.

Enfin, il eut une idée toute simple qui aurait dû lui venir d'abord si son esprit n'avait pas été si troublée ; celle d'écrire à Pierre et d'arriver par lui à découvrir la vérité. Dès que cette décision fut prise, il se sentit rasséréiné. C'était déjà une consolation que d'épancher son cœur dans celui de cet ami sincère.

La lettre écrite et envoyée, il consentit à se mettre à table, à la grande joie de sa pauvre Dubois qu'il avait rembarqué d'abord et qui, depuis son retour, le suivait d'un regard piteux de chien battu.

En attendant la réponse, il ne voulut pas retourner chez Mme de Paulhac qui lui était devenu odieuse. Madeleine, depuis qu'il la connaissait mieux, lui plaisait davantage ; seulement Constantin n'était plus assez naïf pour n'avoir pas deviné que sa mère la lui réservait, et qu'il devait à cette prétention les obstacles qu'elle lui avait suscités dans ses vues sur Antoinette. Restait Christiane. Mais, depuis la rechûte de M. de Paulhac, Christiane ne le quittait guère et restait invisible pour les visiteurs. Rien n'attirait donc le jeune homme chez ses voisins où, pendant ces jours d'attente, il n'aurait pu se montrer que contraint et maussade.

Il se confina dans son pavillon, recherchant avec avidité tout ce qui

lui rappelait une chère présence, puisqu'il devait se contenter maintenant de vivre de souvenirs. Ces souvenirs, il le sentait, seraient désormais toute sa vie. Rien ne pourrait arracher Antoinette de son cœur; s'il devrait renoncer à la posséder, il lui serait impossible de renoncer à l'aimer. Ce n'était plus là un de ces feux de paille de la première jeunesse, aussitôt éteints qu'allumés; c'était une flamme ardente qui devait le réchauffer ou le consumer à jamais.

Mme Dubois voyait cela dans les gestes plus nerveux du jeune homme, dans le sourire mélancolique avec lequel il répondait à ses questions inquiètes. La brave femme qui l'avait élevé dans sa petite enfance, lui portait une affection absolument dévouée, la seule peut-être sur laquelle pût compter cet homme si comblé des dons de la fortune, si envié de tous et pourtant si déshérité, si misérablement solitaire.

Enfin, la réponse de Pierre arriva. Jamais lettre ne fut plus vivement décachetée, plus fiévreusement lue. Elle apportait une déception. Pierre ignorait absolument l'adresse des parents d'Antoinette et ne les connaissait point. Cependant, il ajouta : "Tu pourrais la demander à Christiane qui aimait beaucoup Mlle de la Ronchère et doit être restée en relations avec elle."

Constantin se décida à demander tout simplement Christiane. On lui répondit que Mlle Christiane n'était point visible et on lui offrit d'appeler Mme de Paulhac. Décidément, un ensorcellement! Il essaya de rencontrer la jeune fille à la messe où il savait qu'elle se rendait tous les matins. Christiane, sans doute à cause de l'état de santé de son parrain, n'allait plus à la messe. Constantin se dit qu'elle irait au moins le dimanche et résolut de l'accoster au sortir de l'église. On était au mardi; il y avait cinq jours d'attente. Afin de les abréger, il partit pour Paris où l'appelaient des intérêts qu'il était bien aise de régler, avant son départ pour le pays inconnu qu'habitait sa bien-aimée. Il s'en alla, sans dire à quel hôtel il descendrait. C'était une précaution inutile puisqu'il n'attendait aucune nouvelle et que, d'ailleurs, rien ne l'intéressait maintenant.

Il avait été, le matin même, faire une dernière promenade en forêt, espérant trouver dans le spectacle de la nature un apaisement aux agitations de son âme. Qu'elle était belle encore, la grande forêt, dans cette arrière-saison, mais aussi, qu'elle était mélancolique! Elle eût plutôt attristé un cœur joyeux que réjoui un cœur triste. Le sifflement des vents d'automne faisait craquer lugubrement les branches et enlevait en tourbillons les feuilles d'or qui retombaient sur le sol, mortes comme les espérances de Constantin, mortes comme sa jeunesse, s'il devait renoncer à son amour. Depuis les arbres dépouillés jusqu'aux mousses jaunies, aux fougères desséchées, tout annonçait l'hiver, tout annonçait la fin. Elle poussait de lugubres gémissements, la grande forêt; et, pourtant, elle savait bien que le printemps reviendrait gonfler de bourgeons roses ses sombres ramures et refleurir ses buissons. Mais le bonheur de Constantin refleurirait-il aussi? Il voulut essayer de le croire ou, au moins, de s'étourdir par la casse-tête des affaires pendant son séjour à Paris.

Il revint sans prévenir et sauta dans le premier omnibus qu'il trouva à la gare. En arrivant, il regarda la villa de Paulhac avant la sienne et demeura stupéfait. Toutes les persiennes étaient fermées et, à la grille, se balançait un grand écriteau portant :

Maison à vendre ou à louer. S'adresser à M. Daverdoin, rue Grande."

Le saisissement de Constantin fut tel qu'il se crut le jouet d'un affreux cauchemar. Il resta planté devant la villa, oubliant de payer le cocher, et regardant d'un air hébété, l'écriteau qui remuait au vent.

Mme Dubois que le roulement de l'omnibus avait attirée, lui prit doucement le bras et lui dit :

— Vous êtes malade, monsieur Constantin ?

— Malade, non ; mais fou, peut-être. Oui, dit-il en portant la main à son front ; je crois que je deviens fou, ma pauvre Dubois.

Elle l'entraînait, peu à peu, vers la grille. Mais lui, se retournant du côté de la villa déserte :

— Que s'est-il donc passé là ?

— Des choses bien tristes. Entrez, je vous conterai cela. Mais vous devriez prendre d'abord quelque chose.

— Rien avant de t'avoir entendu, dit-il.

Elle n'insista pas. Sans être au courant des affaires de cœur de son maître, la brave femme en soupçonnait quelque chose. Aussi lui apprit-elle, avec beaucoup de ménagements, que M. de Paulhac était mort le jeudi, emporté en quelques heures par une crise de ses douleurs qui s'était produite au cœur ; que ces dames étaient parties le vendredi, emmenant le corps qui devait être inhumé dans un domaine de la famille. La maison avait été aussitôt mise à louer, par les soins du notaire.

Et Mme Dubois insinua qu'on pourrait avoir l'adresse de ces dames par ce notaire.

— Sans doute, dit le jeune homme, je l'aurai.

Il consentit à se mettre à table pour faire plaisir à sa gouvernante ; mais il mangea à peine et se retira dans le pavillon en quittant la table. La soirée se passa sans qu'il reparût.

Mme Dubois, très inquiète, hâta le service des domestiques et dès qu'ils se furent retirés, elle se dirigea seule vers le pavillon, à travers les ténèbres du jardin. Elle parvint sans bruit jusqu'à la fenêtre. Une admirable lampe, en cuivre repoussé, allumée tous les soirs, éclairait brillamment la pièce. Mme Dubois, collant son front aux vitraux, aperçut son jeune maître, assis sur le divan, le front dans ses mains. Comme s'il avait deviné sa présence, il releva la tête : elle vit qu'il pleurait. La pauvre femme fut bouleversée. Si Constantin avait été une fille, elle serait entrée bravement, et aurait serré contre son cœur l'enfant qu'elle avait élevé. Mais elle savait que chez les hommes, même les meilleurs, l'orgueil domine tous les sentiments et que la douleur la plus légitime, la plus noble, leur semble une humiliation qu'il faut cacher à tous les yeux. Elle s'éloigna donc de celui qu'elle aurait tant voulu consoler et retourna chez elle, prier pour lui.

Le lendemain, Constantin avait la fièvre ; il s'évanouit en essayant de se lever. Le médecin, appelé en toute hâte, ne se prononça pas d'abord. Au bout de quarante-huit heures seulement, il déclara le malade atteint d'une fièvre nerveuse assez forte, mais sans gravité, s'il ne survenait pas de complications.

La fièvre dura huit jours, la convalescence quinze. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines que Constantin dit à sa gouvernante :

—Ma bonne Dubois, va, je te prie, chez maître Daverdoin, de mander l'adresse de Mme de Paulhac. Il faut que j'écrive. ”

La gouvernante ne se le fit pas dire deux fois. En trois quarts d'heure, elle avait fait sa toilette, sa course, et rentrait avec l'adresse demandée.

Avec la santé, le courage et l'espoir étaient revendus au jeune homme. Il écrivit à M. de la Ronchère, pour lui demander la main de sa fille, une lettre où il mit tout son cœur. Il y joignit un mot à Christiane pour la prier de faire parvenir sa missive et mit le tout à l'adresse de celle-ci, sous pli cacheté et recommandé, afin de déjouer toute espèce de machination de la part de Mme de Paulhac.

XXIII

Antoinette avait calculé que la réponse de son père arriverait dans trois jours. Or, le matin du deuxième jour, elle entendit un omnibus s'arrêter devant la villa. Un homme en descendit ; c'était lui ! Elle se mit à courir comme une folle et se jeta dans ses bras, en criant :

—Papa ! papa !

Puis elle se mit à rire et a sangloter tour à tour, tandis que William regardait, scandalisé de ce manque de décorum auquel il n'avait pas été habitué dans la maison.

M. de la Ronchère serrait sa fille sur son cœur, avec passion. Cette séparation lui avait semblé dure, à lui aussi, d'autant plus qu'il avait été obligé de renfermer en lui-même ses regrets et sa tristesse. Il marcha vers la maison, entraînant Antoinette. Quand ils furent entrés, le père écarta doucement sa fille pour la mieux voir. Il la trouva singulièrement changée et embellie.

Pendant les six mois qui s'étaient écoulés, Antoinette, déjà fort grande, n'avait point grandi ; mais elle s'était développée. Sa taille fine et plate d'adolescente s'était arrondie, les contours de sa poitrine et de ses hanches avait pris un peu d'ampleur : à la maigreur gauche avait succédé la minceur élégante. Les modifications du visage étaient plus sensibles encore ; l'ovale, toujours charmant, s'était délicatement allongé, la bouche avait pris un modèle plus fin ; mais, surtout, les yeux, plus voilés sous l'arc pur des sourcils, avaient entièrement changé d'expression. Leur regard ne rappelait en rien celui de l'enfant, il avait maintenant, la profondeur mélancolique et la douceur caressante de la femme qui sait ce que c'est que souffrir, qui sait ce que c'est qu'aimer.

Cela surtout frappa M. de la Ronchère. Il se dit qu'en effet, il était temps de venir chercher sa fille. Mais, remettant à plus tard toute explication, il se contenta d'échanger avec elle les effusions de tendresse et les mille questions habituelles au moment du revoir.

Mme de Paulhac ne tarda pas à venir souhaiter à son beau-frère une gracieuse bienvenue. Elle le fit avec un tact parfait et une si aimable cordialité que rien dans son accueil ne laissa soupçonner à M. de la Ronchère quel genre d'événement avait nécessité le départ de sa fille. Il dit donc simplement, sans parler de la lettre qu'il avait reçue, qu'Antoinette leur manquait trop et qu'ayant affaire à Paris, il en profitait pour la ramener.

Mme de Paulhac accepta cette défaite le mieux du monde et feignit

d'y croire absolument. Elle conduisit ensuite M. de la Ronchère chez son mari.

L'entrevue des deux frères fut on ne peut plus affectueuse.

— Que je suis heureux de t'avoir revu ! répétait sans cesse le pauvre malade ; tandis que M. de la Ronchère, lui pressant la main avec effusion, disait :

— Je reviendrai souvent, je te le promets : nous ne resterons plus si longtemps sans nous voir.

Combien il était loin de prévoir qu'il ne reverrait qu'une fois ce visage aimé qui lui souriait avec tant de bonheur et le reverrait alors revêtu de la pâleur et de la rigidité de la mort.

Quelle que fût la joie d'Antoinette à l'idée de repartir avec son père pour sa Ronchère bien-aimée, elle ne quitta pas sans chagrin la maison de son oncle. Elle aimait sincèrement ce pauvre oncle, si bon et si cruellement éprouvé ; elle avait aussi une affection vraie pour Madeleine dont elle savait maintenant discerner les qualités à travers des défauts qui tenaient à son éducation plus qu'à sa nature. Enfin, Christiane lui inspirait une tendre admiration.

De son côté, elle avait su se faire apprécier et aimer ; aussi les regrets exprimés au moment des adieux ne furent-ils pas moins sincères d'un côté que de l'autre. Mme de Paulhac elle-même s'était habituée à la présence de sa nièce ; et, malgré le désir de séparation que lui inspirait sa politique matrimoniale, elle sentait que l'entraîn de cette fillette lui manquerait quelque peu et manquerait énormément à sa fille. Aucun note discordante ne troubla donc le concert d'amitié et de souhaits qui furent échangés entre tous quand arriva l'heure du départ.

Antoinette ne regrettait-elle rien d'autre ? Elle ne se le demanda pas ; mais le dernier regard de ses yeux mouillés fut pour le kiosque de bambous qui se détachait, éclatant, sur la masse brunie des grands arbres, aux rayons du soleil couchant.

Le wagon, où se trouvaient déjà plusieurs voyageurs, n'était pas un lieu favorable à des explications intimes. M. de la Ronchère les remit d'autant plus volontiers qu'une autre préoccupation l'assaillait à présent. Comment sa femme allait-elle recevoir Antoinette ? C'était elle qui avait voulu qu'on l'allât chercher ; mais il avait senti l'effort dans ce conseil dicté par le sentiment du devoir et non par l'élan du cœur. Il fallait donc recommencer cette vie, attristé par la lutte de deux êtres également chers. Le caractère affectueux de M. de la Ronchère lui rendait cette situation infiniment pénible.

Il regardait sa fille et ne pouvait se défendre d'un sentiment d'orgueil paternel à la vue de sa beauté que le temps avait développé et que l'élégance au milieu du monde faisait valoir ; car Antoinette avait su ne prendre de la mode que ce qui était gracieux et seyant, sans accepter jamais aucune des excentricités grotesques dont quelques mondaines se montrent si avides. Oni c'était une belle jeune fille, incontestablement, et une bonne fille aussi, malgré les torts de son enfance qu'elle venait, d'ailleurs, de réparer avec courage par ce sacrifice de l'exil, volontairement accepté. Si la vie était impossible entre elle et sa belle-mère, eh ! bien, il faudrait la marier un peu plus tôt ; ce ne serait pas bien difficile. Mais aucun sentiment ne ferait-il obstacle à ce projet ?

En se le demandant, M. de la Ronchère regarda sa fille avec inquiétude et regu d'elle un beau sourire, bien doux, bien heureux, qui éloigna pour le moment de son esprit la pensée d'un gendre. Il serait si bon de jouir encore pendant quelques années de l'aimable présence de cette enfant !

De son côté, Antoinette faisait aussi des réflexions assez mélancoliques. La vie lui serait bien pénible, elle le sentait, si sa belle-mère lui était toujours aussi hostile qu'au moment où elle avait quitté la Ronchère. Cependant, elle espérait, à force d'affection et de soumission filiale, parvenir à reconquérir son cœur. A présent que sa raison s'était développée et qu'elle avait acquis un peu de science de la vie, peut-être saurait-elle mieux s'y prendre.

Le sommeil vint suspendre ses préoccupations ainsi que celles de son père. Quand ils s'éveillèrent tous deux, on approchait de la station où leur voiture, demandée par un télégramme, au moment du départ, devait venir les attendre ; ils n'avaient plus que le temps nécessaire pour remettre leur chapeaux et leurs gants et rassembler les menus objets qu'ils portaient à la main.

Quelques minutes après, ils descendaient de wagon et montaient en voiture.

M. de la Ronchère s'informa de la maison. Son cocher lui dit que tout allait bien, sauf la pauvre Manette, morte le lendemain même du départ de monsieur, et dont le corps, réclamé par son frère, venait de partir pour être enterré au pays.

Antoinette s'affligea de cette mort. Bien que son affection pour sa nourrice se fût beaucoup refroidie depuis qu'elle avait jugé le rôle odieux de cette femme vis-à-vis de sa belle-mère, elle ne pouvait oublier que c'était dans son sein qu'elle avait bu la vie. Et puis, ses caresses l'auraient accueillie ; ce cœur-là, au moins, eût battu de joie en la revoyant.

Le trajet en voiture ne fit qu'augmenter la tristesse de la jeune fille : tous les sites parcourus lui rappelaient des joies qui ne se renouvelleraient plus.

Adieu, les voix de notre enfance,
Adieux, l'ombre de nos beaux jours ;
La vie est un morne de silence,
Où le cœur appelle toujours.

Mais les roues de la voiture ont crié sur le sable : Antoinette ouvre ses yeux, à demi clos par la rêverie et jette un cri en apercevant une femme qui accourt devant les chevaux, au risque de se faire écraser. C'est Mme Thérèse qui lui tend les bras ! D'un bond, la pauvre enfant s'y jette ; elle se sent oppressée de bonheur en recevant les caresses les plus tendres.

— Antoinette ! mon enfant ! ma fille chérie ! Que tu es belle et que je suis heureuse de te revoir !

— Oh ! mère vous m'aimez donc ?

Mme Thérèse a rougi ; elle penche sa tête sur l'épaule de sa belle-fille et murmura à son oreille :

— Pardon !

— Pardon de quoi ? demanda la jeune fille, étonnée de l'accent doux et presque timide de sa belle-mère.

De quoi ? oh ! combien celle-ci voudrait le dire : l'aveu lui brûle les lèvres, mais elle doit garder le secret de la morte.

— Pardon, dit-elle, de ne pas t'avoir appréciée, mon enfant ; mais nous allons réparer le temps perdu. Que je t'embrasse encore une fois pour ta pauvre nourrice qui est morte, réconcilié avec Dieu et en pensant à toi.

— Eh ! bien, et moi ? demande M. de la Ronchère, avec une grosse voix : on n'oublie ?

Mais il est ravi, autant que surpris, le bon père ; s'il gronde, c'est pour ne pas pleurer de joie.

Sa femme le serre contre son cœur et l'embrasse à son tour.

Mais, voilà Fantille, voilà le petit Antoine qui dit, tout juste comme son papa.

— Et moi ? et moi ?

Il passe dans tous les bras, le mignon ; il reçoit des baisers de toutes les bouches.

Enfin, M. de la Ronchère dit :

— Si nous entrions ?

Et toute la famille entre. Les voilà réunis dans le grand salon de la Ronchère. Mme Thérèse est sur sa chaise longue ; Antoinette a repris sa place à ses pieds, sur le tabouret ; elle tient son petit frère sur ses genoux. Le père les contemple, attendri, remerciant Dieu au fond de son cœur. On ne dit rien, mais les regards parlent.

Tout à coup, une grosse voix retentit :

— Eh ! bien, eh ! bien, crie le docteur, en entrant : c'est comme cela qu'on revient sans ma permission ?

Tout le monde se met à rire et lui souhaite la bien-venue. Il s'approche d'Antoinette, la regarde dans le blanc des yeux, puis l'embrasse, en disant :

— Tu es une demoiselle, maintenant ; mais, ma fois, tant pis : c'est une trop vieille habitude pour que j'y renonce.

La jeune fille sourit et répond :

— Gardez-la, mon docteur, et moi, je garderai celle de vous faire enrager.

— Nous allons donc être heureux ! s'écrie M. de la Ronchère.

Heureux, hélas ! comme on l'est en ce monde ; d'un bonheur instable. Cinq jours plus tard, une dépêche annonçait la mort de M. de Paulhac, et M. de la Ronchère, désolé, quittait, pour aller conduire le deuil de son frère, les joies familiales qu'il venait de retrouver.

XXIV

Madame de la Ronchère jouit délicieusement du temps, et elle a porté son ouvrage au jardin où Antoinette tire l'aiguille à côté d'elle, tandis que le petit Antoine fait des pâtés de sable. Pourquoi le père manque-t-il à cette réunion ? Voici près d'un mois qu'il a quitté la Ronchère et il se trouve toujours retenu chez Mme Paulhac par les affaires de succession de son frère, fort embrouillées paraît-il. Comme il a accepté la tutelle de Madeleine, il tâche de tirer tout cela au clair, mais ce n'est pas chose facile et il faut du temps. Tous les jours on espère rece-

voir l'annonce de son retour. Tous les jours, au contraire, on apprend qu'un nouveau délai lui est nécessaire. Une lettre est arrivé pour lui la semaine dernière, une lettre de X...

— Qui peut bien lui écrire de X.. à présent que sa famille n'y est plus ? a demandé Mme Thérèse.

Antoinette a répondu :

— Je n'en sais rien.

En effet, elle ne le sais pas ; mais son cœur lui dit : " C'est M. Raucourt ! " Et elle a rougi si prodigieusement en regardant cette lettre, en la palpant, en cherchant à reconnaître l'écriture que Mme Thérèse lui a dit :

— Antoinette, conte-moi ta vie chez ton oncle de Paulhac. Qu'y as-tu fait ? Quelles personnes y as-tu connues ? Je veux tout savoir.

Et Antoinette a tout conté.

Mme Thérèse sourit au récit de cette idylle.

— Ainsi, petite, dit-elle : tu l'épouserais volontiers ?

— Oh ! non...

— Comment, non ? Tu me dis qu'il te plaît ; j'ai même cru reconnaître à ton accent quelque chose de plus ; et, maintenant, tu prétends que tu ne voudrais point l'épouser ? Je ne comprends pas.

— Mère, voyez-vous : je ne comprends très bien moi-même. Cela me trouble tellement ! Il me semble que je suis jalouse...

— Jalouse ! encore, ma pauvre enfant. Jalouse de qui donc ?

— Oh ! jalouse pour vous, pas pour moi. Est-ce que ce n'est pas bien mal et bien sot de ma part d'aimer quelqu'un d'autre que vous, maintenant que je suis si heureuse ?

— Mais, dit Mme Thérèse qui n'a pas l'air de songer à cela pour la première fois ; il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Cependant, attendons, pour ne point bâtir de châteaux en Espagne.

Et l'on a attendu, et tout s'arrange, en effet. M. de la Ronchère a ramené M. Raucourt, devenu son inséparable, depuis qu'à la lettre de celui-ci, il a répondu simplement :

" Venez me trouver : je désire vous connaître."

Maintenant, il le connaît, il l'apprécie aussi ; car, en transmettant la demande du jeune homme à sa fille, il l'appuie chaudement.

— Mais, père, a dit la pauvre Antoinette : si je m'en vais avec lui, est-ce que vous ne croirez pas que je ne vous aime plus ?

— Si tu t'en vas avec lui, répond le père fort ému : je croirai que tu es sous la protection d'un homme de cœur et d'honneur et je serai bien heureux de voir l'avenir de ma fille assuré.

Constantin attend, anxieux, les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, sa grande taille inclinée pour la mieux voir. Il tremble, ce géant : il a peur.

Antoinette le regarde ; elle regarde son père et sa mère, son petit frère, et ses yeux se mouillent.

— Je vous aime, lui dit-elle, mais je ne pourrai jamais les quitter : pardonnez-moi.

— Et, pourquoi les quitter ? insinue-t-il, d'une voix très douce, tandis que son regard brille d'espérance : monsieur et madame de la Ronchère refuseraient-ils d'habiter avec leurs enfants ? Je me trouverais si heureux

d'avoir un père et une mère, moi pauvre orphelin ! Mon rêve serait de restaurer entièrement la Ronchère et d'acheter tout le pays environnant. Ne nous donnerait-on pas un petit coin de tourelle pour y bâtir notre nid.

Antoinette jette un cri de joie :

— Oh ! alors, de tout mon cœur ! " dit-elle, en tendant à Constantin ses deux mains qu'il couvre de baisers,

On a commencé la restauration de la Ronchère avec embellissements et agrandissements considérables. Pendant ce temps, les jeunes époux ont entrepris un splendide voyage de noces. Ils sont partis pour le Chili qu'ils parcourront, ainsi que la Bolivie et le Pérou, jusqu'à l'Equateur où ils doivent visiter les mines de M. Raucourt, après quoi ils reviendront par le Pacifique. Dans ce temps de voyages banals, en voilà un qui ne l'est point. Antoinette le désirait follement. Une seule chose la retenait : l'idée de laisser sa mère, encore souffrante.

— Soyez sans inquiétude, a dit Constantin : je donnerai à Mme de la Ronchère ma vieille Dubois qui vaut mieux que tous les médecins du monde."

Effectivement, la vieille Dubois, très heureuse de ne pas rester seule, a si bien soigné Mme Thérèse que celle-ci a repris les couleurs et l'embonpoint d'autrefois et se réjouit de surprendre le jeune ménage, par sa mine florissante.

On reçoit de leurs nouvelles aussi souvent que possible, étant données les étapes de leur voyage. Les lettres d'Antoinette sont enthousiastes : elle ne peut louer assez son mari et l'Amérique.

Celles de Constantin ne le sont pas moins ; seulement, comme il est blasé sur les merveilles équatoriales, il se contente de célébrer sa femme qui, dit-il, " est la meilleure aussi bien que la plus jolie des deux mondes."

A cela, les parents n'ont rien à objecter. Mais voici déjà un an d'écoulé depuis le départ du jeune couple : on l'attend prochainement.

La Ronchère, admirablement restaurée par un excellent architecte, est pavoisée du haut en bas. A l'idée de revoir les voyageurs, tous les habitants se réjouissent, depuis le père et la mère jusqu'à la bonne Fan-tille et à la vieille Dubois. On a beaucoup de nouvelles à leur apprendre car il s'est passé bien des choses après qu'ils ont pris l'Océan pour revenir : les unes étaient prévues, les autres, tout à fait inattendues.

La belle Christiane a pris le voile. Elle est maintenant sœur Marie, de l'Assomption. Le monde a répété :

— Quel dommage !

Mais, tous les jours, lorsqu'ils voient apparaître ce radieux visage qui leur semble celui de l'ange de la guérison ou de la délivrance, les pauvres redisent :

— Quel bonheur !

Madeleine, après avoir été fort affectée de la mort de son père, a épousé Pierre Labaro, ainsi qu'elle l'avait promis au mourant dont ce fut le dernier désir.

Mme de Paulhac s'est d'abord montrée très hostile à cette union : elle avait espéré mieux. Cependant, elle a fini par y consentir un jour, brusquement, sans que l'on sût pourquoi, ce qui n'a pas empêché de profiter de la permission.

Un mois plus tard, on a commencé à comprendre, en apprenant qu'elle-même épousait M. de Tréfois, capitaine au 0e chasseurs, et plus jeune qu'elle de dix années. Bien que ce genre de mariages soit aujourd'hui de mode, celui-ci a semblé quelque peu disproportionné; mais, Mme de Paulhae étant absolument libre de ses actions, aucune opposition n'a été faite à son bonheur.

Quoiqu'elle le dissimule soigneusement, elle a dépassé la quarantaine; les nuits mondaines dont elle a perdu l'habitude pendant son deuil, commencent à la fatiguer; il lui arrive souvent de jeter des regards d'envie sur le coin de feu qu'il lui faut quitter pour suivre le jeune et brillant maître qu'elle s'est donné. Peut-être ne tardera-t-elle pas à regretter celui dont le joug était si doux, et qu'elle abandonnait pourtant sans remords pour courir à ses plaisirs. Il y a parfois une justice, même en ce monde.

XXV

Un dernier regard sur la Ronchère, et un dernier adieu à ses habitants. Le moment est particulièrement favorable, car ils viennent de se réunir tous en un groupe que Constantin se dispose à photographier.

Devant le perron du vieux manoir, M. et Mme de la Ronchère sont assis côte à côte et se regardent en souriant. Le petit Antoine joue avec le vieux chien de garde, couché à leurs pieds. Rien de plus agréable à voir que ce petit tableau de famille.

— Dépêche-toi, dit Antoinette à son mari qui s'occupe de préparer l'appareil : ils ne seront jamais mieux que cela.

— Je vais y être, répond-il, mais, retire-toi, petite femme, tu te trouverais devant mon groupe.

— Comment ! mauvais mari, dit en riant M. de la Ronchère, vous ne voulez pas de votre femme ?

— Pas à présent. Plus tard, je la ferai, quand nous serons au complet, ajoute-t-il, en adressant à Antoinette un tendre regard qui lui est aussitôt rendu. Ce jour-là, père, c'est vous qui tierez l'épreuve, car je devrai me trouver au centre du groupe.

— Mais, dépêche-toi donc, répète Antoinette : est-ce que tu crois que cet enfant-là va rester éternellement tranquille pour t'attendre ?

Constantin rit de bon cœur.

— Oh ! dit-il : que tu es vive, petite femme ! Ne t'inquiète de rien, je t'en prie ; que personne ne fasse attention à moi. Mon appareil est instantané : je les prendrai au moment où ils s'y attendront le moins. Tiens ! voilà qu'on t'apporte une lettre, juste à point pour te faire prendre patience.

— De qui est-elle ? demande le groupe.

— De Madeline, répond le jeune homme.

— Les vite alors, ajoute-t-on.

Antoinette lit

Je t'embrasse de tout cœur, ton père et ta mère.

Madeline t'embrasse aussi de tout cœur, et te dit que tout va bien.

Adieu, mon petit Antoine, et à bientôt, ton père et ta mère.

Adieu, mon petit Antoine, et à bientôt, ton père et ta mère.

Adieu, mon petit Antoine, et à bientôt, ton père et ta mère.

“ ne m'avait pas donné la moitié de la sienne avant d'entrer au couvent, je ne sais comment j'aurais fait. Pierre m'eût prise avec *ma chemise* : mais il y a la dot réglementaire. Enfin, Christiane nous a sauvés. A propos, elle va très bien, Christiane. Maman, tout doucement. Pauvre maman !...

“ Donc, c'est une chose assez compliquée que de faire aller convenablement notre ménage. Heureusement que nous sommes dans un trou. “ Oui, tu lis bien : j'ai dit *heureusement*, Tu n'as pas besoin d'écarquiller tes yeux ; ils sont assez grands, ma belle. Sache, pour t'éparpiller série d'étonnements, que je suis changée des pieds à la tête. “ pas une métaphore, mais l'exacte vérité, car je ne suis plus bloquée ne porte plus de hauts talons. Je n'ai pas pu refuser cela à Pierre. “ cheveux jaunes le désolaient, et, ma foi, pour lui faire plaisir, j'y ai renoncé : je suis redevenue châtaine. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que cela me va beaucoup mieux. Ainsi, j'avais dépensé pendant des années, des centaines de petits pots pour m'enlaidir ! Quand aux grands talons, Pierre prétend que c'est très malsain. Oh ! tu ne peux pas t'imaginer quel tyran c'est que mon capitaine ! Par exemple, je suis restée boulotte. Je crois, en vérité, que c'est parce qu'il l'a permis. Cela lui plaît : il m'appelle *sa perle ronde*. C'est un peu insolent, n'est-ce pas ? “ mais le premier mot fait passer le second.

“ Tu me demandes si mon mari m'a donné un pursang. Ma chère, “ il m'a donné... un âne ! un petit âne d'Afrique, tout blanc, mignon “ possible et polisson à faire plaisir. Quand nous sommes tous deux dans “ ma charrette anglaise et que je conduis, rien ne m'amuse d'avant “ Quand nous serons trois, ce sera bien mieux encore.

“ Je sais, ma chérie, que tu attends comme moi cette joie si grande “ Aurais-tu jamais cru que la sotte poupée de Madeline que tu as connue, “ si écervelée, si toquée de modes et de fêtes, ne rêverait rien de plus doux “ qu'un berceau, au coin du feu ? ”

Ici, le groupe s'impatiente :

— Quelles nouvelles ? Quelles nouvelles ? crie-t-on

Antoinette lit tout haut les dernières phrases :

“ Remercions Dieu, ma chère, car il nous a bénies. Je ne te félicite “ pas de ta grande fortune, j'en félicite plutôt les malheureux que ta géné- “ rosité soulagera ; mais ce qui me fait dire que tu es bénie, c'est que tu “ as, comme moi, un bon mari. Le reste, pour une femme, est second- “ daire.

“ J'ai rêvé un élégant sportsman, j'ai un modeste capitaine d'infan- “ terie, un noble, j'ai un roturier ; un château, j'ai une maisonnette : un “ âne. Et avec tout cela, je suis parfaitement heureuse. “ chère, la vanité ne fait pas le bonheur.”

— Ici, le groupe.